

Journal documentaire

de Philippe Billé. Année 2006

Dimanche 1^{er} janvier 2006.

«On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried
Pour laver le linge voici le moment.
On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried
A nous le beau linge blanc.»

Mardi 3 janvier 2006. Extrait d'une réponse à Pascal Z, qui n'est pas le seul à me demander ce que deviennent mes poules: «Quant aux poules, cher ami, vous ne savez pas ce qu'elles sont devenues parce que je n'en ai RIEN DIT. Je n'en ai rien dit parce que j'ai HONTE. J'ai honte parce que c'est le BORDEL. C'est le bordel parce qu'elles sont ENCORE LA! Elles sont encore là parce que la chère voisine que j'avais chargée, en partant début octobre, de m'en débarrasser sous huit jours par n'importe quel moyen autre que le crime, et qui m'avait donné son accord, trouve DIVERTISSANT de venir leur donner la pâtée tous les matins. Bon, bref, ça n'est pas terminé, on ne se méfie jamais assez des voisines et des poules.»

Vendredi 6 janvier 2006. Il existe un dogme esthétique incontesté, selon lequel Alfred Hitchcock était un génie, et ses films sont des chefs d'oeuvre. Je ne sais ce qui manque à ma sensibilité pour que cette vérité ne m'ait jamais paru évidente, malgré plusieurs tentatives. Encore hier soir je regardais le réputé *La mort aux trousses* (1959) qui me fait l'effet d'une pauvre suite de fariboles sans intérêt. L'intrigue, les dialogues, les décors, la musique, tout y sent le toc et je m'y ennuie.

Jeudi 12 janvier 2006. Finalement, toute cette laïcité commence à me pomper l'air, je serais pour la réinstallation du catholicisme comme religion d'état. Pas sûr que les affaires publiques marcheraient mieux, mais ça aurait sans peine plus d'allure. Enfin, ça n'est qu'une rêverie.

Vendredi 13 janvier 2006. Et voilà que huit jours après, la télé nous proposait hier soir un autre chef d'oeuvre d'Alfred Hitchcock, cette fois-ci *Sueurs froides* (1958). Pas de surprise, toujours le même kitsch abracadabrants. Il paraît que le maître en personne fait une courte apparition dans chacun de ses films, mais je ne l'ai vu dans aucun de ces deux. Il faut dire que de temps en temps je roupillais un peu, j'ai pu le rater.

Samedi 14 janvier 2006. Il y a chez les opprimés de nos jours un goût du vêtement large et mou comme un pyjama, qui leur donne cet air toujours près du matelas.

Mardi 17 janvier 2006. Pour se préciser les idées à propos de la célèbre encyclopédie mystérieuse *Wikipedia*, rien de tel que de la consulter sur les sujets qui fâchent. La peine de mort, par exemple. On sent bien tout au long de l'article une certaine volonté d'objectivité, ou d'apparence d'objectivité. Le masque tombe au moment de la bibliographie : les deux seuls ouvrages mentionnés sont abolitionnistes, comme par hasard, ainsi que tous les liens externes proposés. On retrouve là un sens de l'impartialité typiquement humaniste.

Mercredi 18 janvier 2006. Noté en lisant le troisième tome du *Journal* de Bernard Delvaille (que je découvrais, n'ayant pas lu les tomes précédents, ni rien d'autre de l'auteur) :

Delvaille n'est pas un forçat du journal personnel. Voici un fort volume de 567 pages mais comme il couvre vingt-deux années (1978-1999), la moyenne est d'environ 25 pages par an. Il n'est pas rare qu'un mois s'écoule ou plus entre deux notes.

Il y a deux titres courants tout au long de l'ouvrage. En haut des pages paires, c'est le titre du volume (*Journal*, 1978-1999), et en haut des pages impaires, la date en toutes lettres de l'année du chapitre en cours (Mil neuf cent soixante-dix-huit, etc). C'est une idée commode, et élégante. Elle a été un peu salopée par l'éditeur (La Table Ronde) qui a laissé traîner une vilaine

coquille du début du livre à la fin de l'année 1982 (p 59), où à chaque page, dans la date, le chiffre NEUF est écrit NEUL.

Delvaille fait une déclaration surprenante en avril 1981 : «Je me rends compte que ce journal n'a guère d'intérêt». Cet aveu embarrasse, car on a plus d'une fois envie de lui donner raison. Souvent il se contente de mentionner des lectures sans rien en dire d'autre, alors qu'un seul adjectif qualificatif donnerait à ces notations la saveur de l'opinion. Beaucoup des propos de son journal ne me disent rien, quelques uns m'ont intéressé.

Delvaille a l'air d'aimer des choses que j'ai en horreur, comme les voyages, les bars, les hôtels. On a aussi quelques goûts en commun, comme pour de Quincey, Hazlitt ou Pieter de Hoogh.

Quoique de tempérament assez mesuré, Delvaille a par moments des partis pris esthétiques tranchés qui ont la fraîcheur de la sincérité. Ainsi au sujet des Québécois, qui «sont peu aimables et ne parlent pas français. Ils baragouinent une sorte de patois incompréhensible et ridicule» (avril 78), du peintre Molinier «qui me montrait ses toiles érotiques, plus laides les unes que les autres» (avril 83) ou de la musique maghrébine «qui est tout ce que je ne supporte pas» (mars 84). Que l'on me permette encore le plaisir de citer ceci : «On m'avait prévenu contre la laideur de Saint-Marin. Je ne pensais pas que ce fût possible à ce point» (juillet 98). Et cela : «Le rap, le truc-muche me hérissent, me font horreur. C'est une forme de sauvagerie» (septembre 98).

Il tombe en extase dès qu'il se retrouve à Londres ou à Venise et ce sont les passages qui m'ennuient le plus, car outre que je n'éprouve aucun attrait particulier pour ces deux villes, je ne lis souvent qu'une énumération de noms de rues et de bâtiments inconnus qui ne me disent rien. J'aime mieux ses séjours en Suisse ou chez ses amis du Médoc, ou le week-end de juillet qu'il passe rituellement chez Brochier à la campagne.

Il est très intégré à la nomenclature littéraire et souvent se déplace pour des lectures, des conférences ou des prix. Le gaspillage de l'argent public en subventions culturelles n'a pas l'air de beaucoup le déranger. Au moins deux fois il avoue accepter des invitations dans le seul but de visiter une ville gratuitement. En décembre 94 il participe sans sourciller à un jury qui attribue un prix de 100 000 francs à Yves Bonnefoy, poète déjà célèbre et qui «les accumule».

Les écrivains réacs français ne l'attirent pas. Il trouve des commensaux «bien indulgents pour Henri Béraud» (juillet 89), il n'a «jamais pu lire l'oeuvre de Céline» (février 92), Barrès écrit «mal» (octobre 97 et août 99).

Comme il connaît beaucoup de monde et fréquente régulièrement la Normandie, je m'attendais à le voir citer tôt ou tard Ciry, d'autant qu'il mentionne le village de Varengeville, mais non.

Il indique volontiers le menu de ses repas et c'est le genre de détail dont on pourrait lui reprocher la futilité mais qui personnellement ne me déplaît pas.

En mai 93, dans un restaurant de Madrid, il lui arrive une petite mésaventure : il croit avoir commandé des anguilles, dont il est friand, or on lui sert une «sorte de piballes» qui lui répugnent (et qu'il faut d'ailleurs écrire pibales avec un seul L). Je pense qu'il a pu y avoir un quiproquo à cause de la ressemblance des mots espagnols *anguila* (anguille), et *angula* (alevin d'anguille, soit pibale).

Il ne passe pas six mois sans évoquer ici ou là un casino, qu'il écrit toujours avec un accent grave sur le o, je ne sais pourquoi. C'est peut-être une règle de l'italien, que je ne connais pas, et qui est en tout cas inutile en français, mais il a l'air d'y tenir. Par contre, dès qu'il aligne trois mots d'espagnol ou de portugais, je vois que c'est bourré de fautes. Cela peut se comprendre, mais une monstruosité me choque, d'autant qu'il la répète volontiers, c'est sa façon de traiter le nom du peintre que l'on peut écrire à la française Vélasquez ou à l'espagnole Velázquez, mais en aucun cas «Vélázquez».

Il déclare à Pâques 88 qu'il aurait aimé exercer le métier de botaniste et on voit qu'en effet il connaît bien les plantes, il nomme précisément les fleurs et les arbres dont il parle. Mais de son propre aveu il est «incapable de reconnaître le chant des oiseaux» (mai 89) à part quelques exceptions. Il se trompe au sujet du pic-vert, dont il croit qu'il ne chante pas et ne produit que des tambourinements, alors que cet oiseau a au moins un cri très

caractéristique. Il rapporte en avril 89 une belle scène où il a vu un merle venir à la rescousse d'un moineau attaqué par une pie.

A Pâques 88 il esquisse une belle liste de «Librairies de Paris qui ont disparu».

Au mois de septembre (que recommande Nougaro) 90, il passe quelques jours sur l'île de Ré et à La Rochelle. Il observe que dans le village d'Ars, «les volets des maisons sont peints en vert». Je suppose qu'il n'a pas eu le temps de remarquer que c'est dans l'île entière que non seulement tous les volets mais aussi toutes les portes sont de cette couleur.

Je partage son avis de juin 94 sur l'affirmation «stupide et péremptoire» d'Adorno, selon qui «on ne peut plus écrire de poésie après Auschwitz».

Il confie plusieurs fois partager l'émotion et la gravité des Anglais quand ils écoutent leur hymne. Il note en août 94 cet incident : «Lorsque, d'un kiosque, s'élève le *God save the Queen*, nous nous levons et je suis surpris de constater de voir que ce n'est pas le cas de tout le monde, notamment des Pakistanais.» La faute de style «de constater de voir», qu'il n'a pas corrigée, semble traduire son trouble. De même en avril 98, dans un paragraphe où il s'avoue touché à la vue de collégiens anglais, il répète à quelques lignes d'intervalle que «Quelques uns sont adorables», puis que «Certains sont adorables».

C'est un lecteur boulimique et courageux. Il relit et relit comme de rien le *Rancé* de Chateaubriand. Il cale un peu sur Saint-Simon et, pour en avoir tâté moi-même par moments ces derniers mois, je comprends et partage son avis nuancé : «Ce qu'il raconte ne m'intéresse pas, me donne le tournis. Mais la manière qu'il a de raconter est unique et enchanteresse» (mai 97). Il revient sur le sujet en août : «Il me donne le vertige avec ses explications généalogiques. Je l'aime quand il ne joue pas son personnage...» Enfin il se fixe en novembre 98 une règle prudente pour la lecture de Saint-Simon : «un volume par an me semble la dose convenable».

Il visite souvent les églises, il mentionne quelquefois les vitraux et à l'occasion il les juge. Il les trouve «laid» à Nancy (septembre 89), «beaux» à Bourges (mars 90), «sans intérêt» à Clermont-Ferrand (mai 91), «affreux» à Nevers (mai 94) et «splendides» à York (avril 95). Pour ceux de Nevers, signés Viallat, je le crois sur parole. Pour les autres, je voudrais voir.

Mardi 24 janvier 2006. Il y a peut-être une dizaine d'années, je lus avec plaisir le petit essai de Thomas de Quincey sur *Les derniers jours d'Emmanuel Kant*, dans la traduction de Marcel Schwob, qu'avaient rééditée les éditions Ombres, de Toulouse, en 1985. J'en tirai quelques profits, parmi lesquels la découverte d'une certaine «règle de Lord Chesterfield», dont Kant, paraît-il, faisait grand cas. La règle en question fixait que le nombre optimal de convives, dans une réunion, ne devait pas être inférieur à celui des Grâces, ni supérieur à celui des Muses, et devait donc être compris entre trois et neuf. Bien des fois, depuis lors, les circonstances de la vie confirmèrent à mes yeux la justesse de cette maxime. En effet, au-delà de neuf, attention: troupeau. En l'an 2000, trouvant par hasard dans une librairie un recueil des *Lettres de lord Chesterfield* (Rivages Poche, 1993), je les achetai en espérant y trouver la source de la règle. Le comte de Chesterfield, Philip Dormer Stanhope (1694-1773), politicien, diplomate et orateur londonien, connut une célébrité littéraire posthume due à la publication en 1774 de l'abondante correspondance adressée par lui à son fils, dont il vivait séparé. Le recueil de Rivages, repris d'une édition française de 1842, ne comprenait que les lettres de 1750 à 1752, quand le fils résidait à Paris. Je n'y trouvai nulle trace de la mystérieuse règle, pas plus que dans une sélection anglaise de *Letters* du même, que j'eus l'occasion de feuilleter l'année suivante. Cependant les fréquentes allusions de l'auteur aux Grâces, et les conseils répétés à son fils de pratiquer les bonnes manières et de rechercher la bonne compagnie, en faisaient un auteur plausible de ladite règle. Désespérant d'en avoir le cœur net, et ne disposant pas d'une édition complète des lettres de Chesterfield, je décidai en septembre 2001 de m'adresser au préfacier français des *Lettres*, monsieur Marc Fumaroli, lui demandant s'il saurait m'aider à localiser la règle, ou me préciser les références d'un certain recueil de *Pensées détachées* de Chesterfield, qu'il mentionnait sans autre précision. Je n'eus pas de réponse. Je songeai que, dans sa sagacité, le professeur avait estimé que je trouverais bientôt la vérité par moi-même, comme il advint en effet. Car quelque temps

après, songeant à me reporter à de Quincey, quelle ne fut pas ma surprise de constater que le texte original des *Last days of Immanuel Kant*, ainsi qu'une traduction nouvelle par un certain Jean-Paul Mourlon (Mille et une nuits, 1996) comportaient des notes en bas de page de l'auteur, absentes de la traduction de Schwob que j'avais lue, et dont une concernait précisément le sujet. De Quincey y établissait que Kant se trompait en attribuant à Chesterfield une maxime, qui remontait à l'Antiquité.

Si je raconte cette histoire aujourd'hui, c'est que je viens de recevoir, la semaine dernière, un e-mail inattendu de monsieur Pierre Burger, assistant du professeur Fumaroli, celui-ci l'ayant chargé de me transmettre la citation-source, qui serait une remarque de Varron dans les *Satires Ménippées* (333-334). Comme quoi tout peut arriver. J'accueille cette précision avec gratitude et curiosité, d'autant que c'est la deuxième fois en quelques mois, après avoir passé ma vie à l'ignorer, que je rencontre le vieux Varron, chez qui j'avais puisé l'été dernier des conseils sur l'élevage des volailles. Et je ne m'étonne pas qu'un homme, qui savait si bien gouverner les poules, ait eu aussi de justes vues quant à la société des hommes.

Lundi 30 janvier 2006. Un correspondant de Bordeaux, monsieur Michel O, nous signale cette note sur Brassens d'un certain J.T., dont la balourdise fait sourire avec le recul, dans la *NRF* d'octobre 1953 (p 743-744). Le critique se plante dans le seul titre de chanson cité («Place au gorille!») et dans sa prophétie: «Je ne crois pas que cet artiste (...) fasse une bien longue carrière».

Mardi 31 janvier 2006. C'est comme d'habitude avec un certain retard que j'ai pris connaissance du nouveau numéro d'*éléments*, et notamment de son dossier central, consacré cette fois-ci à l'idée de décroissance, et constitué principalement d'un long article d'Alain de Benoist, comme toujours habile et bien renseigné, mais qui me laisse, si j'ose dire, sur ma faim. J'éprouve à cette lecture la même perplexité où m'avait plongé la consultation d'un ou deux numéros de la revue écologiste précisément intitulée *La décroissance*. Ici comme là je reste sidéré de voir que l'on explore sous bien des aspects la notion très intéressante de décroissance, mais sans souffler mot de la dimension démographique du problème. Je veux bien admettre que je n'ai guère de compétence spécialisée dans les questions économiques, que je ne peux examiner qu'avec les ressources du bon sens commun, mais franchement, je ne vois pas comment on peut rêver de quelque décroissance que ce soit, sans envisager de mettre d'abord un sérieux coup de frein dans la maternité.

Dimanche 5 février 2006. J'ai lu dans une revue municipale de banlieue un questionnaire «démocratique» assez gluant, dont les formulations impliquaient chez les interrogés des présupposés discutables. Du genre «Quel équipement sportif supplémentaire vous paraît-il le plus urgent de réaliser?», ce qui veut déjà dire que l'on considère que la localité a un besoin urgent d'équipements sportifs supplémentaires. Ou encore «Dans quel domaine l'animation doit-elle être améliorée en priorité, cochez la case : Animation sportive, Animation culturelle, Animation commerciale, Animation pour les jeunes, Fêtes, etc», comme s'il était évident que la ville se trouverait mieux, d'être plus «animée». Pour moi l'agitation et le grouillement n'ont aucun attrait, je recherche au contraire les villes inanimées.

Lundi 6 février 2006. Il n'est pas rare que les églises latino-américaines aient deux clochers. Mais j'étais surpris de remarquer l'autre jour à quel point ceux de la cathédrale de San Juan, dans l'ouest de l'Argentine, ressemblaient aux deux grandes tours de Saint-Jean d'Angély (vestiges d'une construction laissée inachevée à la fin du XVIIIe siècle). Je découvrais le bâtiment sur une photo, alors que je feuilletais distraitemment le livre qu'un certain Juan Pablo Echagüe a consacré à *San Juan* en 1944. La similitude architecturale était comme soulignée par celle des deux noms de lieux. Plus loin, j'ai réalisé que l'ouvrage avait paru précisément parce qu'en janvier de cette année-là un tremblement de terre avait rasé la ville, détruisant hélas ladite cathédrale.

Mardi 14 février 2006. Par manque de temps et à vrai dire de curiosité, je me suis contenté de passer une soirée à lire quelques chapitres du livre d'Alain

Ammar, *Cuba nostra : les secrets d'Etat de Fidel Castro* (Plon, 2005). C'est une enquête touffue, basée sur plusieurs témoignages, au premier rang desquels les confidences de l'ancien agent secret cubain Juan Vivés, qui éclairent d'un jour pittoresque la vie et les exploits du roi communiste, de sa famille nombreuse et de sa cour dévouée. C'est intéressant.

Mercredi 15 février 2006. Le "Que sais-je?" d'Olivier Pétré-Grenouilleau consacré à *La traite des Noirs* (n° 3248, 1998) est sans doute moins instructif que le volume majeur qu'il a consacré depuis au même sujet (*Les traites négrières: essai d'histoire globale*, Gallimard, 2004). Mais déjà l'auteur y abordait les sujets qui fâchent (ou qui égayent, selon l'humeur) comme l'existence d'une traite menée par les Arabes (qui fut plus durable et plus nombreuse que l'européenne) ou la part importante prise par les Noirs eux-mêmes dans le trafic (puisque en général, les négriers européens ne se procuraient pas des esclaves africains en les attrapant au lasso mais en les achetant directement ou indirectement aux négociants indigènes).

Mardi 21 février 2006. Encore ce matin à la radio ce sophisme imbuvable : les possibles motifs antisémites du massacre d'un jeune homme, naguère, par une bande de sauvages, seraient des circonstances aggravantes. Hélas je ne suis pas sourd et j'entends une fois de plus. Il est donc plus grave de te faire buter parce que t'es juif, et pas si grave que ça de te faire buter en tant que simple pauvre con non minoritaire qui n'a eu que le tort de se trouver là. C'est la Loi, et si t'es pas heureux, tu vas te faire foutre. Voilà la conception humaniste de l'égalité des hommes, et vraiment ça me fait dégueuler.

Mercredi 22 février 2006. J'ai passé une soirée sinistre à examiner deux documents de gabarit comparable, une douzaine de pages, traitant en partie du même sujet, puisés par hasard presque en même temps dans internet, et chacun à leur façon aussi démoralisants l'un que l'autre.

D'une part, la Charte du Hamas, datant d'août 1988, telle qu'on peut la lire en français sur le site des Amitiés Québec-Israël (dont j'ai trouvé le lien par le blog des ruines circulaires). J'y lis que «sous l'aile de l'islam, les croyants de toutes les religions peuvent coexister en toute sécurité pour leurs vies, leurs biens et leurs droits» (articles 6 & 31) et j'aimerais y croire, si l'on n'avait chaque jour des exemples du contraire. Je note que l'on y fulmine contre les «sionistes nazis» (article 31) en se basant sur des documents aussi fiables que le *Protocole des sages de Sion* (article 32). J'y découvre que «la Palestine est le nombril du monde» (article 34), ce qui m'avait échappé jusqu'à présent. Je me console en apprenant qu'Allah est un peu comme moi, il «n'aime pas ceux qui commettent le désordre» (*Coran*, V, 69, cité dans l'article 32).

D'autre part, l'article «*World War IV as fourth-generation warfare*» d'un certain Tony Corn, observateur politique états-unien, article paru dans *Policy Review* du mois dernier (dont j'ai trouvé le lien dans *Arts & Letters daily*), selon lequel le conflit opposant l'Occident au jihadisme serait appelé à ne prendre pas moins d'ampleur que celui l'ayant opposé au communisme, et constituerait une quatrième Guerre Mondiale, la troisième ayant été la Guerre dite Froide. Certaines des sources auxquelles l'auteur puise ses éléments d'analyse, comme les revues *Joint Forces Quarterly* ou *Marine Corps Gazette*, garantissent l'étrangeté du discours par rapport à la soupe idéologique habituellement servie par les médias occidentaux.

Jeudi 23 février 2006. Paic Excel est vraiment «ultra dégraissant» mais du coup il m'esquinte la peau des mains. Et je dois me passer des Nivea ou je ne sais quoi répugnantes. Et ça me désoblige.

Vendredi 24 février 2006. Lu et approuvé le *Journal atrabilaire* de Jean Clair, qui vient de paraître chez Gallimard. C'est un journal pas très journalier, divisé en cinq parties saisonnières (Automne, Hiver, Printemps, Été, Automne), elles-mêmes composées de petits chapitres dotés de titres propres, de sorte que l'ensemble tient plutôt du recueil de chroniques, dont le propos essentiel est de critiquer divers traits de la vie d'aujourd'hui, en particulier la vie "culturelle". Je ne suivrais pas l'auteur sur tous les points, comme dans son opposition absolue à l'euthanasie, ou quand son horreur du débraillé le conduit à l'éloge des femmes voilées, mais je comprends la plupart de ses impatiences.

Samedi 25 février 2006. J'ai lu un petit livre parfaitement terrifiant, *Martyre et héroïsme des femmes de l'Allemagne orientale*, paru chez Akribia cet automne. C'est en fait la reprise d'une traduction de l'allemand déjà publiée en 1955, un recueil de témoignages et de fragments de témoignages de victimes d'exactions perpétrées par les troupes russes arrivant pour «libérer» la Silésie en 1945. Les récits, plus ou moins détaillés ou elliptiques, portent principalement sur les nombreux viols de femmes, éventuellement assortis de tabassages, de meurtres et de pillages, dans des circonstances épouvantables à différents degrés. S'agissant d'un ouvrage publié par une maison d'édition révisionniste placée sous le signe de «l'exactitude», je dois avouer que je ne suis pas époustoufflé par la présentation critique à peu près inexistante. L'introduction, elle-même traduite, aborde des problèmes théologiques pas négligeables (comme la valeur éthique de la résistance au viol, ou du suicide pour y échapper) mais n'apporte guère de lumière historique. Il manque, à mon avis de lecteur moyennement ignare, une préface qui expliquerait la situation et qui donnerait plus de précisions sur l'origine de ces documents. Mais à vrai dire un tel ouvrage ne vaut pas seulement pour son enseignement historique. On peut se divertir à y trouver maints exemples montrant à quel point «l'homme nouveau» soviétique restait animé par les vieux démons. Il m'a intéressé surtout comme une illustration (une de plus, on en a lu d'autres) de ce dont la liberté peut rendre capable, dans les situations d'anarchie relative, et par moments totale. En contrepoint des horreurs décrites, un des propos les plus saisissants est cette répartie d'un général russe, charitable mais débordé, à une religieuse venue lui demander secours, sur une place de Breslau (Wroclaw) : «Je ne peux pas faire grand chose pour vous. Nous avons trouvé au dépôt du commandant de la forteresse 80 000 litres de vin et tous les hommes sont ivres.»

Dimanche 26 février 2006. Je ne voudrais pas laisser finir février sans signaler qu'est paru ce mois-ci un article de moi consacré à «Lire Michel Ciry» dans le numéro 41 de *La faute à Rousseau*, revue de l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (à Ambérieu en Bugey. En vérifiant dans mon Atlas Michelin l'emplacement de cette petite ville, située au nord-est de Lyon, je m'aperçois qu'elle n'est pas loin des villages de Joyeux et de Versailleux, où l'on a récemment découvert les premiers cas d'oiseaux sauvages morts de la grippe aviaire sur le territoire national. Espérons que l'avenir ne réserve pas aux diaristes du coin trop d'horreurs à nous raconter.) Cet article est en partie une refonte des notes sur le personnage déjà publiées dans mon blog. En voici le texte :

Lire Michel Ciry

«Michel qui?» Voilà le plus souvent la réponse que l'on s'attire, lorsqu'on s'avise de demander à son interlocuteur si d'aventure il a jamais lu, ou s'il a seulement entendu parler de cet écrivain né à La Baule le 31 août 1919, et nommé Michel Ciry. Et j'étais bien étonné, de recueillir voilà peu la même réponse de deux professeurs d'université, spécialisés dans l'étude de l'autobiographie, que le hasard me donnait l'occasion de côtoyer lors du pot consécutif à une soutenance, à laquelle nous venions d'assister, eux comme jurés, moi comme invité. S'il fallait un indice du peu de notoriété de Michel Ciry, cette anecdote y suffirait. Il est des réputations usurpées, et des valeurs surestimées, voici à l'inverse le cas d'une oeuvre remarquable, qui n'est pas souvent remarquée. Car enfin c'est là un diariste des plus assidus, qui tient un copieux journal personnel depuis sa jeunesse, au moins depuis 1942, et qui le publie régulièrement depuis 1971, si bien qu'à ce jour pas moins de 31 volumes ont paru.

Dans une partie de son site *Autopacte*, consacré à l'autobiographie, Philippe Lejeune recense les «journaux-feuilletons», c'est-à-dire les «journaux personnels publiés en tranches périodiques par leur auteur». Or les auteurs de tels journaux-feuilletons actuellement «actifs» en France ne sont pas bien nombreux, il y en aurait moins de dix, et parmi eux Ciry est le plus fécond avec sa trentaine de volumes, loin devant la vingtaine d'un Renaud Camus il est vrai bien plus jeune. Cependant son oeuvre abondante, publiée chez des éditeurs pas spécialement confidentiels, semble être retenue dans une sorte de trou noir de la gloire, qui interdit tout rayonnement, on n'en laisse filtrer que fort peu.

Je dois avouer que moi-même, ce n'est pas sa renommée inexistante qui m'a permis de prendre connaissance de cette oeuvre, mais le hasard d'une trouvaille

de brocante. Sans rien savoir de l'auteur, j'emportai *Le buisson ardent* car il s'agissait d'un journal (de l'année 1970) et pour la bonne mine austère de sa couverture en carton bleu foncé de chez Plon. Cet achat incertain me réservait de bonnes surprises, au premier rang desquelles les fréquentes fureurs que l'auteur laisse exploser en termes savoureux par quoi il flétrit nombre de ses contemporains, inconnus ou célèbres, notamment des artistes d'avant-garde, ses deux bêtes noires favorites étant Matisse et Messiaen, auxquels cependant il est loin de réserver l'exclusivité de ses colères. «Terrible menace sur l'Anjou: on annonce deux concerts Messiaen...» prévient-il en février. Plus tard, il précise qu'il n'entend dans certaines de ses oeuvres que des «trémoussages de brousse en rut», ou dans un chœur de Ohana une «brumeuse succession de jappements», et dans les compositions de Xénakis une «dégoulinade de morves». Telle pianiste lui paraît «sensible comme une plaque d'égout». Il s'emporte de voir à la télévision quelque «haineux crétin d'extrême gauche», tandis que la jeunesse est en proie au «rut socialo-intellectuel» et que les syndicalistes sont de «bas pirates assoiffés de butin». De célèbres peintures modernes sont à ses yeux «de la merde liquide, disons de la chiasse, et rien d'autre» et il sent venir avec appréhension «le moment où je ne me sentirai plus chez moi dans une église». La liste serait longue des invectives que Ciry distribue généreusement, dans un style très adjectivé, mais il sait aussi, à l'occasion, célébrer ce qui lui en paraît digne, comme «la belle agate débordante de tendresse» du regard de son chien, posant le museau sur l'épaule du maître pendant que celui-ci est au volant.

On lit également dans ce volume les considérations de l'auteur sur son journal, qu'il conçoit comme un «grand autoportrait», une «longue confidence» consistant à «expliquer honnêtement» sa personnalité et son destin, la «vérité» étant «l'unique enjeu de l'entreprise». Il affirme aussi sa préférence pour ce genre à celui des mémoires, dans lesquels la vie peut être résumée avec plus de densité, mais où se perd la «fleur des événements et des sentiments», dont la fraîcheur «ne survit pas au recul».

C'est un personnage peu commun que cet ascète irascible, catholique fidèle, charitable mais intransigeant, misanthrope mondain, iconoclaste nostalgique. On peut ne pas partager ses opinions, on peut regretter que son tempérament l'emporte parfois à des outrances, mais on doit reconnaître sa grande culture et sa sensibilité subtile, la qualité de ses observations et de ses réflexions.

D'autres achats et des emprunts m'ont permis de lire à ce jour cinq volumes du journal de Michel Ciry. Il signale dans *Alceste avait raison* qu'une biographie de lui aurait été écrite par Banine, l'amie d'Ernst Jünger, et que lui-même a rédigé une autobiographie s'étendant de sa naissance à sa majorité, couvrant donc la période «pré-diaristique» de sa vie. A ma connaissance ces deux documents sont restés inédits.

Le travail d'écriture de Michel Ciry est pratiquement limité à son journal. Les rares fois où il accepte d'écrire un article ou quelque bref texte de circonstance, il l'inclut aussitôt dans son journal, lequel a été publié successivement par les éditions Plon, puis par Buchet/Chastel, et dernièrement par Bertout, en Normandie. Les deux premiers éditeurs ont en outre publié cinq volumes des journaux de jeunesse, couvrant la période 1942-1963, seule restant inédite la période 1963-1967. Chaque volume, correspondant environ à une année, parfois deux, rarement plus, compte en moyenne 300 à 400 pages, dans lesquelles une quantité de personnages sont évoqués, et l'on regrette l'absence d'index.

Depuis que je lis Michel Ciry, je suis attentif aux mentions dont il fait l'objet, mais je n'en ai trouvé jusqu'à présent que deux. Dans une page de *La coupe est pleine* (1975) Michel Droit évoque une émission de télévision où il l'avait invité. Dans ses *Nouveaux mémoires intérieurs*, François Mauriac indique qu'il a dans son bureau un visage d'homme dessiné par lui.

Artiste complet, Michel Ciry n'a pas limité sa production à la littérature. Il fut pendant un certain temps musicien. C'est par ailleurs un graveur et un peintre, dont internet permet d'admirer ici ou là une belle *Marie-Madeleine* à l'air songeur, ou la superbe silhouette noire, à contre-jour, d'un *Poirier à Varengueville*. Entre littérature, musique et peinture, on peut se demander quelle aura été sa principale branche d'activité. Ce n'est certainement pas la musique, puisqu'il a abandonné assez tôt la composition. Je pencherais plutôt pour l'écriture, ne serait-ce qu'en raison de la quantité de temps qu'y consacre probablement l'auteur. Nous voyons bien qu'il s'efforce de réserver

chaque jour de plus ou moins longs moments à peindre ou à dessiner, mais j'imagine, au risque de me tromper, que la rédaction aussi régulière d'un journal aussi colossal doit en demander de plus longs encore.

Je remarque qu'à l'inverse, parmi les différents sujets qu'il aborde dans son journal, la littérature est évoquée beaucoup moins souvent et moins longuement que la musique et la peinture, notamment avec les fréquents comptes rendus de concerts ou d'expositions, toujours très détaillés et argumentés. De même, lorsqu'il décrit sa propre industrie, c'est en général pour nous tenir au courant de ses travaux picturaux, souvent sur un ton maussade ou insatisfait, faisant part de ses hésitations ou de son manque d'entrain. Par contre il se réfère très rarement à son journal, et je ne me souviens pas de l'avoir entendu se plaindre de problèmes que son écriture lui poserait. C'est peut-être qu'elle ne lui en pose pas, tout simplement, il a l'air d'en jouer avec une telle aisance.

Lundi 27 février 2006. L'Apocalypse selon saint Jean-Louis.

Le roman *Grand-Père*, que Jean-Louis Costes vient de faire paraître à la librairie Arthème Fayard, est emballé dans une jolie couverture aux couleurs vives, qui tape à l'oeil. On y voit en gros plan le visage aux grands yeux d'une poupée, gonflable j'imagine, dont la bouche arrondie suce, au lieu d'une bite, le bonnet d'un nain de jardin, à la barbe chenue. Je ne sais si l'image a été faite exprès mais elle correspond assez bien au texte. Si tout n'y est pas, plusieurs traits sont annoncés: la sensualité abrupte, la succession des générations, la simplicité enfantine des marionnettes, la dévoration. Accessoirement le nanisme, puisqu'il est dit au coeur du livre que le protagoniste, devenu bagnard, se retrouve nain au pied des arbres géants qu'il doit couper.

D'après ce que je lis dans un interview utile sur le blog *Contrechamp*, Costes sait peu de choses sur son grand-père, en qui il ne voyait, enfant, qu'un vieillard «cassé par la vie», acariâtre et taciturne, à la fois repoussant et fascinant. Garnick Sarkissian, né arménien, avait échappé successivement au massacre de sa famille par les Turcs, puis par les communistes russes, avant de devenir cosaque blanc, puis légionnaire au Maroc, plus tard bagnard à Cayenne, enfui au Brésil, et il vint finir sa vie comme loque humaine dans la banlieue parisienne. Le petit-fils, dans cet ouvrage, n'entreprend donc pas de raconter une vie qu'il ne connaît guère, mais de l'imaginer à sa façon.

Et sa façon est rude, on la connaît un peu. Sur la page comme à la scène, il est impétueux, il se roule assez vite dans la merde et le sang, c'est plus fort que lui. C'est un expressionniste intestinal, qui s'exprime avec ses tripes, mais alors au sens propre, si je peux dire, du terme. Il est comme ça, que voulez-vous, on va pas le refaire. C'est peut-être son atavisme venu des steppes, il sabre la matière à grands coups, pas du genre à fignoler des minuties. Je ne suis pas sûr que ses aïeux se sentiraient flattés du portrait qu'il en brosse à grands traits dégoulinants. Il ne s'embarrasse pas, fourre Buenos Aires au Brésil, et résume cavalièrement la conquête de l'Amérique: «Pendant que les Aztèques bouffent les Incas, trois Conquistadors déménagent l'or».

Cela dit, c'est vraiment un écrivain, pas un branlocheur. Ceux qui me lisent depuis assez longtemps savent que je n'ai pas attendu aujourd'hui pour m'en apercevoir, et ce roman me le confirme. Il a écrit là un livre qu'on lit sans ennui, et souvent même en s'amusant, déjà il faut le faire. Il mène son affaire tambour battant, sur un rythme haletant, parfois si cadencé que l'on croit lire des vers métrés, et je me suis même surpris à déceler par endroits des alexandrins jaillis de sa prose (je sais, j'en vois partout, j'ai déjà fait le coup) : «La tête du coco est la croix au clocher» ... «Un dernier long baiser de Papi l'étrangla, Elle mourut sans peur dans un spasme d'amour» ... «J'en suis aussi certain qu'une sainte en extase» etc. Comme quoi sous son air brut de décoffrage, ce possédé peut cacher des subtilités inattendues. Sa syntaxe est très ouvragée, il saute des mots, il en accole, il en invente (le «christianage» par exemple).

Quant aux idées contenues, je ne suis pas sûr de piger toute sa dialectique sur la transmission fatale des générations, mais je trouve bien vues ses notations sur le «pogromé» qui «fait toujours un parfait pogromeur» («J'ai le droit de le faire puisqu'on me l'a fait»), ou sur «l'enfer le plus pur: la promiscuité».

Plusieurs fois en lisant ce livre m'en a rappelé un autre, reçu voilà quelque temps, le dernier de Michel Ohl, *Rêves d'avant la mort* (paru chez Plein Chant). Il y a sans doute des différences de ton, mais dans les deux cas on retrouve cet essai de dialogue avec les défunts, qui mène aux confins de la littérature et du spiritisme, ou du chamanisme.

Mardi 28 février 2006. N'y aurait-il pas un lien entre les progrès de l'obésité et le fameux développement du râble?

Mercredi 1^{er} mars 2006. Je lis dans *Les Epées* n° 18 un entretien avec une certaine Sarah Vajda, experte en critique littéraire. Elle nous explique d'entrée ce qu'est à ses yeux «la seule optique qui vaille: quel était le projet de l'oeuvre, l'auteur l'a-t-il atteint, de quelle façon.» Là, déjà, je ne comprends pas très bien. Est-ce à dire que si un écrivain a un projet idiot et le réalise parfaitement, il faut considérer que c'est une réussite et applaudir? Mais poursuivons, et lisons encore, trois lignes plus bas: «il serait ridicule (...) de mettre en avant que Duras ou Handke ennuient.» Alors là, je ne comprends plus du tout et je laisse tomber.

Jeudi 2 mars 2006. Pendant deux jours, hier et avant-hier, je n'ai pas pu faire mon travail, parce qu'une milice de gauche occupait la fac. Les miliciens étaient des étudiants contestataires, qui interdisaient physiquement l'accès des locaux à toute personne autre qu'eux-mêmes. Les miliciens aiment interdire. Ce qu'ils contestaient m'intéresse assez peu. Ils contestaient comme d'habitude, c'est à dire au moins deux fois par an depuis au moins trente ou quarante ans, les décisions d'une république autrement démocratique que leur petite clique frénétique. Je ne peux pas dire que mon travail m'ait beaucoup manqué, bien que je l'aime beaucoup. Par contre je n'ai pas du tout aimé que ce soit un ramassis de morveux hallucinés qui décide pour moi d'où j'avais ou non le droit de me rendre. Il me semble qu'en l'occurrence on s'arroge des droits en piétinant les miens, mais là-dessus la démocratie fermera les yeux, et sa gueule, comme d'habitude.

Vendredi 3 mars 2006. On a tous remarqué cette manie moderne, de préférer aux mots usuels des périphrases plus ou moins alambiquées. Dédaignant de faire simple quand il peut faire compliqué, le patois contemporain parle volontiers d'espace vert (= parc), de demandeur d'emploi (= chômeur), de sans domicile fixe (= vagabond) ou d'interruption volontaire de grossesse (=avortement), et profère mille autres balourdises qui rempliraient un dictionnaire. J'ai relevé naguère un sommet du genre dans la bouche d'un journaliste, selon qui je ne sais quel forfait était l'oeuvre non d'un Gitan, mais d'un «membre de la communauté des gens du voyage».

Mardi 7 mars 2006. Il y a quelque temps j'ai eu la chance de voir à la télé le documentaire *Le ciel dans un jardin* (2003), que l'ethnologue Stéphane Breton a consacré à des Papous qu'il a fréquentés dans une forêt de la Nouvelle-Guinée. Auparavant j'avais pu voir deux fois, mais chaque fois en ratant le début, son précédent film sur le même sujet, *Eux et moi* (2001). Je n'ai pas grand chose à en dire, si ce n'est que j'ai beaucoup aimé regarder ces oeuvres. Malgré la profession de l'auteur, il ne s'agit pas d'exposés didactiques mais plutôt d'un témoignage subjectif sur des gens à la fois très éloignés de nous autres les normaux, ce qui est pittoresque, et pourtant très semblables, avec leurs problèmes de subsistance et de coexistence, leurs vertus et leurs vices, leurs grâces et leurs crasses. Sur le site d'Arte, on peut lire une interview amusante et intelligente de Stéphane Breton par lui-même, où tout est dit dans les longues questions auxquelles ne répondent que des monosyllabes.

Mardi 14 mars 2006. La seule qui me fasse une forte impression parmi les oeuvres de François Méchain, du moins telles qu'on peut les voir en photos sur son site, c'est son «passage ouvert au coupe-coupe dans la végétation tropicale sur 65 m de long», à l'île de la Réunion.

Jeudi 16 mars 2006. Je ne sais plus ce qui se passait au juste mais je me souviens que je marchais dans une rue déserte et que je me disais : c'est tout de même étrange que je sois ainsi torse nu, en pleine nuit, à la mi-mars, et que

je n'aie pas froid. J'étais, bien entendu, au pays où tout est bizarre, celui des rêves.

Samedi 18 mars 2006. Que les chômeurs soient dans l'ensemble des feignants, cela ne fait pas de doute à mes yeux et j'en suis le vivant exemple. Hormis quelques cas indéniables d'injustice ou de malchance, comment pourrait-il en être autrement : quand il n'y a pas de travail pour tous, les places reviennent aux plus zélés à se jeter dessus. Est-ce un mal, ça se discute, et la vocation laborieuse n'est pas forcément admirable. Pour ma part j'ai passé l'essentiel des années 80 et un peu au-delà, mes plus belles années, à profiter souvent du chômage. J'en garde le meilleur souvenir et je dois avouer que j'envie parfois les copains plus ou moins artistes, qui ont su continuer à se faire entretenir, par leur femme ou par la république. Mais chacun son destin, comme on dit.

Dimanche 19 mars 2006. Non seulement j'ai pris la manie de parler des livres que je lis, mais j'ai parfois envie de parler de ceux que je n'ai pas lus. J'aimerais aujourd'hui dire quelques mots, seulement pour signaler l'existence de deux ouvrages scientifiques américains parus ces dernières années et qui me paraissent intéressants, mais que je ne lirai probablement jamais, ne serait-ce que par flemme de chercher à me les procurer. Ces deux livres, dont je ne connais que des comptes rendus dans *Wikipedia*, portent en gros sur le même sujet, les rapports entre intelligence et prospérité. Ils ont suscité aux USA et ailleurs d'importantes controverses dont on n'a pas eu beaucoup d'échos en France, ou alors ça m'a échappé.

Le premier, paru en 1994, s'intitule *The bell curve* («la courbe en forme de cloche», celle que prend la distribution des tests d'intelligence dans une population donnée, avec au sommet une élite «cognitive» et à la base une large masse moins douée). Il est dû au psychologue maintenant décédé Richard J. Herrnstein et au docteur en science politique Charles Murray. En se basant sur des enquêtes statistiques, les auteurs étudient, entre autres, les corrélations entre le degré d'intelligence et la réussite socio-économique, et notamment le lien entre le quotient intellectuel (QI, en anglais IQ) et les inégalités socio-économiques observables entre les différents groupes ethniques dont se compose la société nord-américaine. Ils estiment, au contraire de ce qui est généralement admis, que l'intelligence est largement ou principalement héréditaire, et que les différences de QI moyen entre les groupes raciaux ou ethniques ne peuvent s'expliquer uniquement par des facteurs environnementaux comme la nutrition, les conditions sociales ou le racisme.

Le second, paru en 2002, et intitulé *IQ and the wealth of nations* («le QI et la richesse des nations»), est dû aux docteurs Richard Lynn, professeur émérite de psychologie à l'université d'Ulster, en Irlande, et Tatu Vanhanen, professeur émérite de science politique à l'université de Tampere, en Finlande. Cet ouvrage aborde une problématique analogue à celle du précédent, mais au niveau mondial. En se basant sur des statistiques forcément disparates, mais disponibles pour environ quatre-vingts nations, les auteurs proposent des estimations de quotient intellectuel moyen par pays (les résultats vont de 107 à 59) et mettent en corrélation les chiffres obtenus et ceux du produit national brut par habitant. Selon eux, d'après ce que j'ai compris, la relation de cause à effet ne joue pas uniquement dans le sens QI > PNB, car la causalité inverse est aussi à considérer, mais elle constitue un facteur indéniable.

Je renvoie le lecteur curieux d'en savoir plus (et anglophone) aux articles de *Wikipedia*, lesquels accordent une large place, que l'on se rassure, aux objections possibles.

Mardi 21 mars 2006. Lu en biais *Une parole étouffée: une saison sur France-Inter* (Ramsay, 1983), recueil du texte des chroniques radiophoniques données par Dominique Jamet en 1981-1982, avant de se faire virer, c'est à dire avant que la station ne renonce au pluralisme. Beaucoup de sujets, touchant de trop près l'actualité politique du moment, ont perdu de leur intérêt pour le lecteur d'aujourd'hui, sauf s'il est historien. Mais j'ai relu sans ennui ce qui concernait la révolution iranienne, le soulèvement en Pologne, la guerre des Malouines, des magouilles syndicales, des faits divers.

Mercredi 22 mars 2006. Au début de ce mois, j'ai enfin trouvé l'occasion de me débarrasser (j'avoue que c'est vraiment le terme qui convient) de mes deux

pauvres poulettes, dont le sort est maintenant entre les mains d'un éleveur des Deux-Sèvres. Il était grand temps, car si les pires développements sanitaires sont encore incertains, les emmerdements administratifs, eux, sont déjà là.

Au moment où je me séparais de mes bêtes, une première circulaire venait d'être distribuée dans les boîtes à lettres, adressée «à tous les éleveurs et détenteurs de volailles et autres oiseaux captifs», leur ordonnant de confiner les volatiles, si possible «à l'intérieur de bâtiments fermés» et leur annonçant qu'ils devaient obligatoirement se faire visiter par un vétérinaire avant le 1er avril, l'état participant au financement à hauteur de 45 euros par visite, ce qui laisse à supposer des frais pas négligeables. J'ai lu depuis dans un journal que l'amende pour non-observation du confinement s'élevait à la bagatelle de 750 euros.

De passage quinze jours plus tard, je trouve une seconde circulaire, cette fois-ci accompagnée d'une «Fiche de recensement des oiseaux détenus par toute personne physique ou morale», sur laquelle on est prié de déclarer les espèces possédées et le nombre de spécimens.

Par ailleurs un copain m'a transmis dans le courrier un prospectus d'information sur la grippe aviaire distribué ce mois-ci par la Ville de Paris. J'y retrouve un propos que les politiciens nous ont seriné sans relâche ces dernières semaines, à savoir que le risque de contamination de l'homme par ingestion de viande infectée serait «faible voire négligeable», vu que «le virus est détruit à des températures supérieures à 60°C». Cela se veut rassurant mais je ne suis pas bien sûr de comprendre. Le virus meurt peut-être à 60°, mais auparavant, il peut bel et bien se trouver sur des aliments que l'on achète, que l'on transporte dans sa voiture ou dans son panier, et que l'on va manipuler dans sa cuisine avant de les mettre à cuire, et à part ça il ne faut pas s'inquiéter?

Pour le reste, le prospectus de la capitale n'incline pas à l'insouciance. On y estime que la mutation du virus H5N1 en virus transmissible d'homme à homme «est probable». Je suis frappé d'y lire pour la première fois cette remarque : «En cas d'épidémie: Dans les premiers jours, la population sera invitée à rester chez elle pour éviter toute propagation du virus, ce qui suppose que chaque foyer parisien, par mesure de précaution, possède un minimum de provisions alimentaires.»

Jeudi 23 mars 2006. Je n'ai pas réussi à retrouver le numéro du *National Geographic* dans lequel j'avais vu, il y a quelques années, la photo d'un beau jeune homme, peut-être un garde forestier, dans un paysage de neige (PS : cf NGM July 2006). C'était je crois dans un reportage sur les pumas. Le type avait une chemise ou un blouson de bûcheron, à carreaux rouges et noirs. Pour qui se donnait la peine de la lire, la légende réservait une surprise : quelque temps après le cliché, l'Apollon rustique était mort sous une avalanche. Cette donnée modifiait immédiatement le point de vue que l'on pouvait avoir sur l'image, sans que la plastique fût en rien modifiée.

J'étais curieux de revoir cette photo car c'est à elle que je pensais certains soirs, cet hiver, chaque fois qu'en feuilletant un album de peintures préraphaélites, qui m'a tenu compagnie quelques semaines, je retombais sur le portrait de John Ruskin par John Everett Millais. Ruskin pose debout sur des rochers, près d'une cascade, tenant sa canne d'une main et son chapeau de l'autre, l'air calme, souriant vaguement, peut-être songeur. Cette huile sur toile avait peu à voir avec la photo du magazine, si ce n'est qu'elle représentait un portrait dans un cadre sauvage, et que le texte d'accompagnement apportait là aussi une information qui transformait la première impression procurée par l'image. On apprenait que Millais avait entrepris ce tableau pendant l'été 1853, en Ecosse où il avait été invité en vacances par le couple Ruskin. Or c'est au même moment que Millais tombait amoureux de madame Ruskin, née Euphemia Chalmers Gray, et la passion était assez réciproque, pour que la dame obtînt bientôt le divorce, et se remariât deux ans plus tard avec le peintre. On imagine que l'ambiance devait être orageuse entre les trois personnes, cet été-là, mais rien n'en paraît dans la peinture. Qu'en fut-il réellement, je l'ignore. Je lis dans ma *Britannica* que Ruskin n'aurait pas été fâché de divorcer. En tout cas le fait est, d'après ce que je constate dans le commentaire de peintures ultérieures, qu'il resta prodigue d'éloges pour les oeuvres de Millais dans les années suivantes.

Quelques pages plus loin, dans ce bel album où les reproductions sont rangées dans l'ordre chronologique, la rousse Effie apparaît en personne, posant en mendiant aveugle dans une toile de son second mari (*The blind girl*, 1856).

Mis à part ces curiosités, ma préférence alla au tableau *Convent thoughts* de Charles Allston Collins, au *Scapegoat* de William Holman Hunt et au portrait de George Herbert par William Dyce. Cela, et d'autres sortilèges, dans le charmant ouvrage d'Andrea Rose, *The Pre-Raphaelites*, paru en 1981 chez Phaidon Press mais pas introuvable en France puisque je l'ai acheté chez Mollat en décembre.

Vendredi 24 mars 2006. Sans conteste, les manifestations sont une bonne école de la vie pour les jeunes citoyens mécontents, et notamment pour ceux qui ne manquent pas de se faire rudoyer par les «opprimés» des faubourgs. A sans-gêne, sans-gêne et demi, pardi. Ils découvrent alors, ébahis, qu'il existe d'autres prédateurs que les horribles chefs d'entreprises, et pas moins venimeux. Eh oui, les enfants : les ennemis sont partout, et il y en a de toutes les couleurs. Prenez garde, avant qu'ils ne vous chopent le cul.

Vendredi 31 mars 2006. Je constate le succès durable de l'expression «droit dans ses bottes», que l'on applique régulièrement à tout premier ministre ayant le mauvais goût de vouloir maintenir une mesure qui déplaît aux syndicats et aux journalistes. L'obstination n'est pourtant pas le propre des premiers ministres mais c'est à eux seuls, semble-t-il, que l'on réserve cette figure de rhétorique et l'on n'entend jamais dire, par exemple, que tel chef syndical reste figé «droit dans ses pantoufles». Je me demande quelle conception du gouvernement d'un pays se font les orateurs qui se gargarisent si volontiers d'une telle métaphore. Je les soupçonne d'estimer que l'attitude naturelle et digne d'un premier ministre doit être de se tenir non pas «droit dans ses bottes» mais à quatre pattes sous la table (de négociation).

Samedi 8 avril 2006. La jeunesse «lutte pour son avenir» en jouant du tam-tam dans la rue. On sent que ça va payer.

Dimanche 9 avril 2006. L'autre nuit au moment de retraverser La Croix, dans la voiture une belle voix chantait en espagnol, quelque chose comme

Quand tu iras aux champs
Ne sors pas du chemin
Tu foulerais les rêves
Des aïeux endormis.

(PS. C'est Atahualpa Yupanqui, me souffle un lecteur, et c'est bien ce que j'avais cru entendre).

Lundi 10 avril 2006. Mon idéal du jardin est le cloître. Un lieu à ciel ouvert mais assez coupé du monde pour y avoir la paix. J'améliore le mien en vue de ce modèle.

Mardi 11 avril 2006. Je ne serais peut-être pas contre le rétablissement de formes humaines de l'esclavage. Je réfléchis à des conditions acceptables. La garantie contre les mauvais traitements, un affranchissement à terme. Le consentement, qui sait? Deux ou trois captifs me rendraient service, j'ai besoin d'aide. Serais-je à l'aise? Il faudrait m'y faire, je ne suis pas sûr que ça me plairait. Et puis la corvée de les entretenir, de coexister, ça n'est pas évident.

Jeudi 13 avril 2006. Dire que c'est un bon peintre de bites n'est peut-être pas la façon la plus convenable d'indiquer mon estime pour le Caravage et pourtant il y a de ça. Non qu'il ait passé son temps à en peindre, mais il a su en placer de si centrales et ostensibles qu'on ne peut les rater, notamment sur un *Amour vainqueur*, et son art est tel que la chose n'est ni ridicule, ni répugnante, ce qui est assez rare. Je viens de lire à son sujet un de ces petits volumes populaires de chez Taschen, bon marché mais bien imprimés, si ces gens pouvaient s'écarter un peu des sentiers battus et nous sortir par exemple un Théodore Rousseau, mais je rêve. Mille autres détails charment le regard et pour n'en citer que trois, je mentionnerai le gros oeil velouté de l'âne dans *Le repos pendant la fuite en Egypte*, la trogne superbe d'Alof de Wignacourt, ou le fin

liseré à quoi le Caravage réduit l'auréole des saints. On signale dans quelques peintures les personnages, de premier plan ou du second, qui seraient des autoportraits, et je me dis que son *Jeune homme mordu par un lézard* pourrait en être un autre.

Dimanche 16 avril 2006. Trois petites apparitions pascales.

1) En m'enfuyant vers la Dordogne, ce matin de Pâques, je songeai à l'un des calvaires du bord de la route, le troisième de ceux dont j'ai fait le relevé l'an dernier (voir au 27 IX 2005). Au fil des ans cet édicule a été envahi par le lierre, jusqu'à en être totalement recouvert et à disparaître sous le feuillage. Ces derniers temps je me disais qu'il serait bon que j'intervienne un jour, sans trop tarder, pour le dégager avant qu'il ne s'endommage. Ayant en vain cherché dans mon entourage de l'aide pour cette entreprise, j'étais résigné à ce que ce fût pour moi une mission solitaire de plus. En sentant que j'avais la forme, ce matin, je croyais le moment venu. Inutile, je vis de loin, en m'approchant, que le travail venait d'être fait et bien fait, et toute la haie voisine élaguée. Tant mieux, me dis-je, en poursuivant mon chemin.

2) Puis j'ai trouvé un oeuf, bien sûr, en inspectant mes broussailles. Un petit oeuf bleuâtre de je ne sais quoi, de grive peut-être, tombé de je ne sais où, sans doute égaré par un prédateur, et resté coincé entre des tiges de ronces, à deux pieds du sol. A peine cassé, le jaune perlant.

3) Dans l'après-midi je me suis endormi sur de grandes planches, qui font un banc dans un coin de la cabane. J'ai été réveillé par des bruits sur le toit en tôle. Un écureuil, pensai-je et ça n'a pas raté. Il est entré par la lucarne du fond. Je le voyais à l'envers, sans me relever, ayant juste renversé ma tête en arrière. Il a sautillé sur le haut des palettes posées là, il a regardé dans le nouveau sac poubelle suspendu. J'ai tourné la tête sur le côté pour mieux voir. Il a hésité un instant, puis il a disparu dans le coin, par une brèche.

Lundi 24 avril 2006. J'y ai mis quelque temps, car ça n'est pas toujours une lecture facile, mais je suis arrivé au bout de *La forme des jours: pour une poétique du journal personnel*, savant ouvrage de mon ami autobiographologue Michel Braud, paru en janvier dans la prestigieuse collection «Poétique» des éditions du Seuil. Cette étude, limitée aux textes francophones publiés, examine un grand nombre de questions relatives aux auteurs, aux formes, aux contenus et aux destinataires des journaux. Le qualificatif de «personnel» (emprunté à Brunetière, qui par ailleurs tenait le genre en piètre estime) définit mieux cette production que l'usuel «intime», souvent inadapté. La liste serait trop longue pour que je la livre ici, des remarques bien vues sur l'attitude de «retrait» du diariste, le «ressassement» et la «bigarrure» caractéristiques du journal, «formé de bribes de vécu», «suite d'actes d'énonciation égrenés plus ou moins régulièrement», «forme donnée à la trace de l'existence, ... stylisation du mouvement qu'elle constitue».

Il y a dans les premières pages une mise au point conceptuelle, distinguant la note («unité de texte délimitée par deux blancs et possédant souvent une cohérence thématique et stylistique») de l'entrée («unité de texte commençant par une date et comprenant l'ensemble des notes inscrites sous cette date»). Ces définitions me procurent une satisfaction personnelle en me permettant de mettre des mots sur ma propre pratique dans cette espèce de journal «documentaire», tel qu'il a évolué depuis que je le publie en blog. La situation particulière du blog m'a conduit à opter pour l'adéquation de la note et de l'entrée: pas forcément une entrée chaque jour, mais pas plus d'une note par entrée. A chaque jour suffit sa note, en quelque sorte, et jour faste que celui où j'ai seulement trouvé une chose à dire.

Pour en revenir à *La forme des jours*, la vocation scientifique d'un tel ouvrage interdit naturellement à l'auteur d'exprimer ouvertement ses préférences de lecteur. Mais connaissant un peu ses goûts, je ne peux m'empêcher de sourire en les voyant transparaître implicitement dans la fréquence des exemples qu'il donne, et que confirme l'index des auteurs cités: tout de même, trente occurrences de Charles Juliet, pour une seule de Michel Ciry (et encore, entre deux virgules, dans une note en bas de page), cela ressemble à du parti pris. Mais soyons honnêtes: cela ne diminue en rien la valeur du livre.

Mardi 25 avril 2006. J'ai fait une observation contraire à celle de Baldomero Fernández Moreno, qui un beau jour avait cru voir s'agiter un haillon accroché à

un fil, avant de réaliser que c'était un oiseau qui frétillait. Je viens de voir, dans un arbre du campus, un bizarre animal secouer sa tête et sa queue, avant de réaliser que c'étaient des lambeaux de plastique noir.

Vendredi 5 mai 2006. Du week-end dernier, passé au Basque Pays, je garde en particulier le bon souvenir d'avoir visité huit églises et une cidrerie. Dans les deux cas, le plus spectaculaire était les constructions en bois. Tonnes immenses, plus hautes que l'homme, d'où l'on servait le cidre au jet, et dans les nefs, galeries latérales sur deux ou trois niveaux, vraiment les énormes buffets. Côté images, à Hasparren, surprise de trouver pour la première fois une série de quatorze vitraux historiés formant chemin de croix. Avec l'étrangeté de légendes en basque: *Jesus hiltcera condenatua*, etc.

Samedi 6 mai 2006. J'ai lu in extenso le *Lexique des symboles chrétiens* de Michel Feuillet, en "Que sais-je". La seule véritable bizarrerie que j'y aie remarquée est que le monogramme marial formé des lettres superposées A et M, initiales de l'expression *Ave Maria*, y soit entré à MA au lieu de AM. Sans quoi c'est vraiment un excellent petit instrument, clair et précis.

Dimanche 7 mai 2006. J'aurais pu m'en apercevoir plus tôt, mais enfin je viens de remarquer que l'ordre dans lequel sont traditionnellement présentés les quatre évangélistes Matthieu, Marc, Luc et Jean est exactement l'inverse de l'ordre alphabétique de leurs noms, en tout cas de leurs noms français.

Mardi 9 mai 2006. Rêvé que l'on donnait à des étudiants, comme sujet de dissertation: «L'Espagne est une Afrique mâle.»

Mercredi 10 mai 2006. Longtemps j'ai comparé la bibli au jardin. On y plante et on en arrache de petites choses pleines de feuilles, on s'y déplace dans des allées entre les rangs, à l'occasion on y désherbe. Mais à vrai dire, celle où je travaille me fait de plus en plus penser à un élevage. Un élevage de livres. Ils disparaissent parfois sans raison ou réapparaissent sans prévenir, comme animés d'une vie propre. Et ils deviennent si nombreux que je finis par me demander si ça n'est pas qu'ils se reproduisent.

Vendredi 12 mai 2006. «T'as toujours pas d'héliport, chez toi?» me demanda Rétho sur le ton badin qu'il sait prendre pour poser en public des questions personnelles. C'était vendredi soir dernier, dans un atelier. J'étais bien content de le revoir, ça faisait des années. Il n'avait pas perdu ses vieilles habitudes: «Quand on parle avec moi, il est hors de question de se déshydrater.» Et en effet, vu ce qu'il s'envoyait, il ne risquait pas de chier de la poussière. Il a évoqué un sien manuscrit: «C'est bien tapé, c'est propre, on dirait presque du français.» Nous avons papoté, moi sans boire, j'allais conduire, on ne fait pas toujours ce qu'on veut.

Jeudi 18 mai 2006. Il y a quelques années, dans un de mes recueils d'*Etudes*, j'avais reproduit en fac-similé le début de la préface écrite par l'auteur anonyme de la première version française du roman picaresque *Guzmán de Alfarache* (*Le Gvevx, ov la vie de Gvzman d'Alpharache*, d'après Mateo Alemán, Rouen, 1645). Selon les bibliographes, ce traducteur et préfacier sans nom serait un certain Jean Chapelain.

A l'époque, Pierre Ziegelmeier m'avait fait remarquer à ce sujet une anomalie du dictionnaire littéraire Laffont-Bompiani, qui, à GUZMAN, déclare à tort que c'est l'adaptation de Lesage en 1732 qui a introduit ce roman en France mais, à CHAPELAIN, signale bien que celui-ci a traduit le Guzmán en son temps. Signe que les articles n'étaient pas rédigés par les mêmes auteurs, et que ces derniers ne s'appuyaient pas sur la même documentation.

Jean Chapelain (1595-1674) fut un des fondateurs de l'Académie française, dont il rédigea le plan des travaux et celui du dictionnaire, et dont il co-rédigea les statuts. Il fut l'auteur de *Lettres*, d'un poème héroïque en douze chants (*La Pucelle ou La France délivrée*) et de critiques littéraires (dont *Les sentimens de l'Académie françoise sur la tragi-comédie du Cid*). Ce fut aussi lui qui, dans un discours, exposa la règle des trois unités de l'art dramatique.

Dans le début de préface dont j'ai parlé, le traducteur Chapelain tenait de drôles de propos sur la traduction: «Traduire est une chose vile, & la

traduction en ceux qui la professent présuppose une bassesse de courage & un revalement d'esprit. Les généreux en dédaignent l'exercice, & rarement a-t-on vu d'esprit né à de grandes choses, l'embrasser que par passe-temps, non plus que d'ouvrage traduit, avoir longue ou fameuse vie...» Même s'il reconnaît plus loin que les traductions ne sont pas inutiles, la sévérité de ses propos étouffe. Mais il faut reconnaître la justesse de cet argument: les traductions ne sont que des productions passagères, qui doivent être refaites après un certain temps, alors que l'oeuvre originale est en quelque sorte éternelle, puisque dès lors que son auteur a décidé de ne plus la retoucher, ou que la mort l'en empêche définitivement, elle est en somme immuable.

Pour avoir souvent traduit, je sais que c'est un métier à mon goût, mais je ne le surestime pas. Un courant veut y voir un art, puisque c'est de l'écriture. Je ne le pense pas. A mes yeux la traduction n'est qu'un artisanat. Un artisanat chic peut-être, ou savant, et beaucoup d'écrivains ont traduit, et c'est une bonne école des lettres, mais créer n'est plus traduire, et l'artisanat ne suffit pas à l'art. Si j'ai donc un point de vue réservé sur la chose, celui de Chapelain me semble tomber dans l'excès négatif. Mais son outrance m'amuse et je la soupçonne d'être délibérée.

Or j'ai récemment découvert que sa traduction eut une suite, une seconde partie, l'année suivante, en 1646, sous un titre légèrement différent: *Le Voleur ou la vie de Gvzman d'Alpharache...* Ce nouvel ouvrage s'ouvrait lui aussi sur un avant-propos du traducteur, qui n'était pas devenu plus ami du métier: «... je ne me saurais empêcher de vous dire que la traduction n'était pas mon gibier...» Il passe donc une deuxième couche sur le sujet, et cette fois se fend en outre d'un sonnet, LE T. A SON OUVREGE, dont toutes les lignes ne me paraissent pas bien claires, mais dont beaucoup sont assez drôles. Le voici:

*Avorton de mes ans, géniture mort-née,
Enfant que j'abandonne à la merci du sort:
Si par mon désaveu tu reçois quelque tort,
Ne m'en estime pas marâtre forcenée.*

*De mes fâcheux amis, la requête obstinée,
M'a fait pour te produire un très injuste effort:
Et lors que pour la vie il t'en viendra la mort,
Eux seuls t'ont fait éclore à cette destinée.*

*Péris, je le désire, expire, je le veux:
Ou vis, si tu dois vivre, exemple à nos neveux,
D'un des effets d'amour plus grands et plus étranges.*

*Mais de tes manquements dessus tout te prévaux,
Car en tes seuls défauts je cherche mes louanges,
Puisqu'en mon seul amour tu trouves tes défauts.*

Après quoi un certain La Ronce lui répond par une épigramme, AU T. SUR SON OUVREGE:

*Je ne saurais penser quel démon te poussait,
Ou bien quelle fureur ton âme ravissait,
De tirer ce Voleur de la rive du Tage:
L'amour de mon pays me défend d'avouer
Qu'on t'en doive louer;
Car je crains que tous ceux qui verront cet ouvrage,
Charmés par ton langage,
Pour s'acquérir du bruit, ainsi que ton Voleur,
Ne fassent son métier, & ne quittent le leur.*

Vendredi 19 mai 2006. J'ai vu sur une affiche que *Télé 7 Jours* pose la question: «Claire Chazal irremplaçable?» Je ne sais pas ce qu'ils en disent mais moi je réponds oui, c'est évident.

Samedi 20 mai 2006. De passage en Dordogne, le week-end dernier, j'ai vu que des pics épeiches créchaient de nouveau dans mon bois. Bonne nouvelle. Il y en avait déjà eu, d'installés dans un vieil érable en ruine, mais je n'en voyais plus depuis des années. Les nouveaux sont installés dans un aulne mort, eux aussi au bord du ruisseau, le coin les inspire. Ils creusaient le nid la dernière fois, il y a quelques semaines, et ils en sont à nourrir les petits. Par contre,

Bernard m'ayant averti que les abeilles de ses deux ruches étaient mortes, je suis allé voir chez moi l'arbre où il y en a d'habitude et elles semblent avoir disparu elles aussi.

Mardi 23 mai 2006. «Quelques livres anciens conservés à la bibliothèque de l'Institut d'Etudes Ibériques seront présentés par Philippe Billé le mardi 23 mai à 13 heures salle H 115.»

Ce sont :

Libro del reyno de Dios, por Pedro Sanchez, Madrid, 1599.
Cartas de Antonio Perez, Paris, sd, circa 1599.
Anales de la corona de Aragon, Geronymo Çurita, Çaragoça, 1610.
Lettres, du cardinal d'Ossat, Paris, 1627.
Las obras y relaciones de Antonio Perez, Geneva, 1631.
Terceira parte da Monarchia lusitana, frei Antonio Brandão, Lisboa, 1632.
Cielo espiritual trino y uno, Pedro de Jesus Maria, Seuilla, 1633.
Theologia mystica, RPF Gabriel Lopez Nauarro, Madrid, 1641.
Tesoro de la tres lenguas espanola ... Hierosme Victor, Geneve, 1644.
Le gvevx ov la vie de Gvzman d'Alpharache, Mateo Aleman, Rouen, 1645.
Histoire de la gverre de Flandre, par Famianvs Strada, Paris, 1649.
Vida y virtudes (de) Ivan de Avila, por Lvis Mvñoz, Madrid, 1671.
Lvz clarissima, fr Gaspar de Viana, Madrid, 1672.
Obras de don Lvis de Vlloa Pereira, prosas y versos, Madrid, 1674.
Les œuvres de D Francisco de Quevedo Villegas, Bruxelles, 1698.
Relation du voyage d'Espagne (de Madame d'Aulnoy), Paris, 1699.

Mercredi 24 mai 2006. Hier après-midi j'ai fait un exposé d'une heure où je présentais les seize plus vieux livres conservés dans la bibli où je travaille, les rares qui datent des XVIIe et XVIIIe siècles. C'était sur mon initiative, le genre de lubie qui me prend, je me demande ensuite pourquoi. Mais ça n'était pas mal, j'ai montré une quinzaine de livres à une quinzaine de personnes. Ça tombait bien, il y avait une quinzaine de chaises.

Jeudi 25 mai 2006. Noté en lisant la *Correspondance* de Bukowski.

Les éditions Grasset ont fait paraître l'année dernière une *Correspondance 1958-1994* de Charles Bukowski et, l'occasion se présentant, je me la suis fait offrir. Mes premières impressions ont été une série de déceptions. D'abord quant à la conception de l'ouvrage, qui n'est qu'une sélection, réalisée on ne sait trop comment, à partir des trois volumes parus aux USA. Ensuite à cause de la qualité de la traduction, dont je ne peux vraiment juger faute de pouvoir comparer avec l'original, mais qu'à certains détails je soupçonne d'être vaseuse. Par exemple il m'a tout de suite sauté aux yeux que les faux-amis du vocabulaire de l'édition sont systématiquement mal rendus: «colonne» au lieu d'article ou chronique, «magazine» au lieu de revue, «pamphlet» au lieu de brochure. Et cette «publicité» pour une voiture d'occasion, ça ne serait pas tout simplement une annonce (p 166)? Enfin parce que comme il arrive souvent, mais pas toujours, la correspondance de l'écrivain est moins goûteuse que ses oeuvres. En particulier les longs passages écrits en état d'ébriété manifeste sont souvent ennuyeux. Mais tout de même, on n'est pas mécontent de retrouver là son vieux Buk (prononcer Biouk, paraît-il), même tronqué, trahi et bourré.

Au 28 X 1962, un des rares passages qui m'a vraiment fait rire. Il a copié une citation de Pascal pour l'envoyer à un copain mais il a perdu le bout de papier. «Enfin, je vais te la retranscrire à ma manière : Seules les choses faites dans la plus grande quiétude et dans la sainteté, sans avoir pour but la célébrité, valent mieux que la merde façon compote de pommes que chie une dinde.»

Au 24 IV 65 : «Il y a quelqu'un dans le voisinage qui met sa musique à fond, et je pense qu'il adore vraiment ce qu'il écoute, le problème c'est qu'il doit penser que tout le monde l'aime aussi, mais sa musique est à chier et ça me rend malade. Je ne suis pas en train de dire que je suis un mec susceptible, mais je continue de penser que ces intrusions continuelles qui nous giflent par petites doses chaque jour nous poussent irrémédiablement d'une façon ou d'une autre vers la résignation ou l'aliénation mentale». Tout le monde a connu un jour ou l'autre ce genre d'embarras minable, tout le monde peut s'amuser, ou se consoler, de voir le grand Buk s'y confronter aussi. En considérant ces ennuis de voisinage, je me suis souvent demandé s'ils sont aussi typiques de notre

temps qu'ils en ont l'air. D'un côté, on peut supposer que le sans-gêne ne date pas d'hier. Mais d'un autre côté, la vie moderne, avec son appareillage technique, dote probablement le sans-gêne d'un pouvoir de nuisance inédit jusque là.

Au 15 IV 66, on apprend qu'il a préfacé le livre *Hitler painted roses* d'un certain Steven Richmond. Je me demande bien ce que ça pouvait raconter.

Il dessinait volontiers et il aborde ce sujet dans une lettre du 18? XI 66. «Quand je suis dans la déprime totale je m'en remets à mes dessins... je dessine des gens en train de baiser, de s'étrangler, de regarder fixement les murs, de fumer des cigares...» On voit quelques uns de ses dessins dans les pages de fac-similés (p 200-215, dans lesquelles une seule des lettres originales reproduites fait aussi partie de celles traduites dans cette édition). Parfois amusants, mais pas terribles, beaucoup moins élaborés que ceux d'Al Ackerman ou de Michel Ohl, par exemple. Plus loin dans la même lettre: «Ce pays n'a pas d'âme, pas étonnant qu'au Vietnam ils soient incapables de flanquer une correction à une poignée de nains crevards...» Il a comme ça de temps en temps une saillie bien réac, et à d'autres moments se laisse entraîner dans le gaucho-humano-pacifisme.

Au 15 VI 68, j'aime bien sa façon d'exposer son art poétique: «A mon grand âge, je fais des corrections. Je fais sauter les vers que je trouve mauvais, j'en ajoute un ou deux nouveaux et de temps en temps j'arrive à avoir un poème qui tient la route. Je ne crois pas que cette façon de faire soit de la tricherie, c'est juste une chose plutôt instinctive, c'est juste que je ne suis plus capable de piffer certains vers.» Il paraît presque gêné d'avouer ses retouches, mais il n'y a pas de quoi, le bon moment, pour corriger ses textes, c'est tant qu'on est encore vivant.

Au 3? X 72, un problème de calcul: «Ai fait ma lecture à San Francisco, j'ai gagné 400 \$ (800 personnes à 2 \$ par tête)». Soit quelque chose m'échappe, soit il y a une erreur quelque part.

Au 11 XI 78 puis au 15 X 79, il parle de son livre *Shakespeare never did this*, qui serait un recueil de souvenirs d'un ou deux voyage(s) en Europe, au moins en Allemagne et en France, avec des photos qui ne sont pas de lui. Il dit qu'au début il s'est «trop laissé guider par les photographies» et qu'il recommence la rédaction à zéro sans en tenir compte, «en espérant que les textes colleront aux photos». Ce point de vue est tout à fait justifié, s'il s'agit de rapporter d'abord ce qui lui importe, sans se soucier de savoir si cela fait partie de ce qui a été saisi en images. Le point de vue inverse peut être aussi intéressant, ça me fait penser au projet que m'a exposé Patrick Rabiller, de rédiger des commentaires de photos, c'est-à-dire partir d'un choix de quelques photos et expliquer pour chacune qui sont les personnages, quel est l'endroit, le moment, la situation. Je serais curieux de voir un jour ce *Shakespeare...*, qui je crois n'a pas encore été traduit en français. Les deux seules villes françaises concernées semblent être Paris et Nice, mais cela doit comprendre l'épisode de l'Apostrophes où Buk avait fait scandale. C'est un bon souvenir, j'ai eu la chance d'y assister en direct, Bukowski bourré se penchant pour regarder sous la jupe de sa voisine, avant de quitter le plateau en pleine émission.

Au 6 II 90. Une journaliste italienne lui a envoyé une série de questions, dont une demandant pourquoi, en écrivant, il écoute du classique et pas autre chose: «Le jazz et le rock ne me transportent tout simplement pas aussi loin que la musique classique. Dans la musique classique la lame bien aiguisée des siècles est passée par là. Il y a plus de sang, plus de style. C'est une musique qui a fait son temps et qui est passée de mode. Le jazz se contente de rythmes plus tranquilles, plus lascifs. Et le rock se préoccupe plus de bruit et d'illusion...» C'est la réponse de Bukowski à 70 ans, qu'aurait-il dit plus jeune? Mais je comprends son point de vue. Sauf qu'en travaillant, moi, j'ai maintenant besoin de ne plus rien écouter du tout.

Au 21 IV 91. Devenu célèbre, il est importuné par une foule de gens qui lui écrivent pour venir le voir, et qui insistent même quand il les décourage. «Alors j'ai commencé à avoir recours à cette réponse simple mais ferme : AUCUNE VISITE!» Ce numéro d'ours m'amuse et me rappelle Rousseau dans les *Rêveries*, rapportant sa réponse à une admiratrice qui le harcèle : «Rousseau ne recevant chez lui aucun auteur remercie madame d'Ormoys de ses bontés et la prie de ne plus l'honorer de ses visites.»

Et puis il y a parmi les dernières pages, au 8 V 92 et au 23 IV 93, deux lettres à Jon Cone, avec qui je correspondais aussi à l'époque. Il avait dû connaître mes publications par l'intermédiaire de Lloyd, qui habitait alors lui aussi à Iowa City. Nous avons fait du trafic de poésie traduite avec sa revue *World Letter*. Il avait reproduit mes traductions françaises de John M Bennett, j'avais traduit dans mes *Lettres documentaires* des poèmes de Bukowski parus dans sa revue. Tout cela est déjà si loin.

Lundi 29 mai 2006. La lecture de Bukowski m'entraîne aux souvenirs. De passage à La Croix ce week-end, j'ai retrouvé dans un dossier une photocopie que m'avait envoyée Jon Cone, d'une lettre que lui avait écrite Bukowski, le 14 août 1993. Je ne sais plus bien quelle était la situation. J'avais découvert un poème de lui dans la revue de Cone, *World Letter*, je l'avais traduit en français, et j'avais peut-être demandé à Cone d'intercéder pour moi auprès de l'auteur pour être autorisé à le publier dans une de mes *Lettres documentaires*, ou bien je l'avais déjà publié et Cone demandait à Bukowski le droit de reproduire cette traduction dans sa revue, comme il l'avait fait dans d'autres cas. Le premier paragraphe de la lettre disait : «*Yes, I rec[eived] the poem translated into the French. I don't recall if I wrote the gentleman back. Probably not. I've had some problems. But if you'd care to publish translation of poem in a future edition of WL, I'd like that, sure. Thank you.*» Non, Charles, tu ne m'as pas écrit, mais tu n'avais pas à le faire. Et tu as oublié mon nom, mais tu me donnes gentiment du gentleman. Je ne sais plus si j'étais au courant à l'époque mais Bukowski allait mal, il lui restait moins d'un an à vivre. Il avait d'autres chats à fouetter, c'était déjà bien sympa de répondre à Jon Cone.

Mardi 30 mai 2006. Un détail m'a amusé, en ouvrant une vieille chronique portugaise, la *Terceira parte da Monarquia lusitana*, de frei António Brandão. A l'intérieur de la couverture se trouvaient tracés à l'encre trois nombres, superposés dans cet ordre :

1912
1632
280

J'ai d'abord réalisé qu'il s'agissait d'une soustraction, avant de comprendre ce que l'on avait calculé. Tout simplement, un beau jour de 1912, la personne qui avait entre les mains ce livre imprimé en 1632, a voulu savoir quel âge il avait, et n'a pas jugé convenable de faire l'opération sur un papier à part.

Mercredi 31 mai 2006. Feuilletant le catalogue d'une librairie traditionaliste, je rêve aux ouvrages que je ne vais pas encore acheter cette fois-ci. L'édition en espagnol de la *Doctrine d'action contre-révolutionnaire* du colonel Château-Jobert. *Les éphémérides de la Terreur*, par Pierre Sipriot («Massacres, exécutions, guillotines sous la Convention»). Mais il me faudrait avant tout cette *Vie de la Vierge Marie* en «vitraux à colorier» (28 pages A4, 9 euros) : «Douze scènes de la vie de la Sainte Vierge à colorier par les enfants, dessins effectués d'après des vitraux de différentes églises ou cathédrales». Je remarque aussi l'existence d'une collection de romans pour adolescents, écrits par un certain Jean-Dominique Formet, et qui pourraient bien amuser la galerie dans les temps qui viennent, vu le nom de l'héroïne: *Une fugue pour Ségolène, Ségolène à la rescousse, Ségolène et les dauphins, Ségolène et le Téméraire...*

Vendredi 2 juin 2006. Sociologie du Mercure électrique.

Il y avait longtemps que je voulais faire cette expérience, et je ne suis pas sûr d'avoir choisi le meilleur moment, mais voici une statistique de ce que j'ai reçu par ma messagerie au boulot pour le mois de mai. Total = environ 160 messages (chaque fois que je compte je tombe sur un chiffre un peu différent, mais peu importe). Ils se répartissent ainsi :

* Publicités commerciales pour essayer de me vendre de l'informatique ou du Viagra: 37.

* Publicités culturelles pour des éditions, des expos et des spectacles, alors que je ne sors jamais: 33.

* Messages administratifs me concernant vaguement (annonces de séminaires où je n'irai pas, d'objets perdus que je n'ai pas trouvés, de fermeture le week-end quand je ne suis pas là etc): 29.

* Messages administratifs ne me concernant nullement: 27.

* Messages administratifs me concernant personnellement: 8.
* Propagande syndicale et de gauche (clubs marxistes et toute la smala): 7 (d'habitude c'est bien plus, mais là ils doivent être un peu essoufflés par les grèves de mars-avril).
* Propagande politique de droite: 0 (zéro).
* Messages impersonnels de copains (le genre envois groupés etc): 6.
* Messages personnels de copains: 5.
Bon, bref, ça fait environ 10% de messages plus ou moins utiles.

Samedi 3 juin 2006. J'ai fini de lire le *Que sais-je?* (décidément, ça doit être au moins le quatrième depuis le début de l'année), le *Que sais-je?*, donc, de Jean-Jacques Marie, sur *Le goulag* (numéro 3444, paru en 1999). Pour une somme modique, cet ouvrage offre une vue schématique, mais bien gerbante, sur la nuit et le brouillard communistes. Les principaux points qui ont retenu mon attention sont les suivants :

Je suis habitué à considérer que les persécutions communistes furent à bien des égards comparables aux persécutions nazies, mais j'apprends ici (p 13 & 62) qu'il existe en outre une coïncidence lexicale troublante : la deuxième syllabe du mot *goulag* est bel et bien la première de l'allemand *Lager*, «camp», abrégé en russe. Bien que les bagnes communistes aient été les prédécesseurs des bagnes nazis, et en quelque sorte leurs précurseurs.

Page 62, cette évocation : «La région [de la Kolyma, à l'extrême nord-est] n'ayant pas de communications terrestres avec le continent, les transports de détenus et de marchandises se font par mer. Pendant les six mois de saison navigable, les bateaux entassent dans leurs cales de 4000 à 6000 détenus, interdits de pont par peur d'intriguer un navire étranger. Ecrasés au milieu des excréments, les prisonniers, qui ne peuvent tous recevoir leur nourriture jetée par les trappes, sont décimés pendant la traversée.»

Pages 62-63 une esquisse géographique du *goulag* réveille dans mon souvenir les noms de lieux effroyables que scandaient *The Prophets* dans un disque de musique industrielle des années 80 : *Magadan, Karaganda, Vorkouta, Norilsk*, etc.

Pages 66-67 une série de dispositions légales prises dans les années 30 et 40, parmi lesquelles la loi d'août 1932 prévoyant la peine de mort avec confiscation des biens de la famille pour tout auteur de «pillage de la propriété kolkhozienne ou coopérative, c'est-à-dire vol de quelques kilos de légumes ou de pommes de terre» ; l'installation en 1934 par le NKVD de commissions spéciales de trois personnes avec «pouvoir de déporter sans jugement toute personne jugée socialement dangereuse» ; la possibilité à partir d'avril 1935 d'appliquer la peine de mort aux mineurs à partir de 12 ans ; le décret d'août 1940 punissant le retard au travail supérieur à 20 minutes par un à trois ans de camp ; celui de juin 1947 punissant tout vol d'aliment de 5 à 25 ans de camp, etc.

Pages 74-75 une description des conditions matérielles de la détention : travail épuisant, promiscuité, crasse, sous-alimentation, froid, etc.

Page 82 ce détail, que lors de l'offensive allemande en 1942, «à Lvov, le NKVD abat des milliers de détenus qu'il ne peut évacuer».

Pages 88-89, ces précisions sur le sort des militaires qui avaient eu le mauvais goût d'être faits prisonniers par les Allemands, et que l'on soupçonnait naturellement d'être des espions ou des traîtres : «les commandants et instructeurs politiques étaient considérés comme déserteurs et leurs familles arrêtées. Les familles des simples soldats prisonniers étaient privées de toute allocation gouvernementale (Familiale, retraite, etc).» Les prisonniers «libérés» passaient tous par des camps spéciaux de filtrage où ils étaient examinés de près («5347 sont morts au cours d'interrogatoires musclés»).

Pages 119-120, la catastrophe des libérations massives mais improvisées, après la mort de Staline, quand il fut devenu évident que le *goulag* était certes un excellent moyen de faire régner la terreur, mais par ailleurs une institution ruineuse, coûtant beaucoup plus qu'elle ne rapportait. Par endroits des centaines d'hallucinés furent subitement jetés sur la voie publique et dans les transports en commun, «munis d'un mince pécule, mais aussi de couteaux». «Ici un convoi mixte emmenant des détenus, hommes et femmes mélangés, donne lieu à des viols collectifs, les victimes étant ensuite jetées du train en marche.»

Page 122 ces revendications significatives d'un comité de prisonniers, parmi d'autres, que l'on réduise la journée de travail à dix heures, et que les gardes n'aient plus le droit de tirer arbitrairement sur les détenus...

Lundi 12 juin 2006. J'ai eu 50 ans mardi dernier. Au lieu de l'apocalypse que laissait augurer la configuration particulière de la date (le 6.6.6), le temps s'est écoulé ce jour-là de la façon la plus banale, ni plus ni moins vite que d'ordinaire.

Un lecteur attentif, et même attentionné, Laurent Fairon, m'avait préparé pour l'occasion un cadeau inattendu, dont je n'ai eu connaissance que le lendemain. C'est une sorte de petit monument informatique à moi dédié. L'on y trouve l'hommage amical d'une quinzaine de personnes, avec une chronologie de mes exploits, un recueil de citations et une galerie de photos et de fac-similés. Cette flatterie m'embarrasse, naturellement, mais elle me touche. Après tout je ne suis pas fâché, parvenu à cet âge, de constater que je ne me suis pas encore mis tout le monde à dos. Enfin, pour l'instant...

Vendredi 16 juin 2006. Il y a des critiques littéraires tellement imbuables qu'ils nous ennuient même quand ils parlent des écrivains que nous aimons. A l'inverse, les meilleurs savent retenir notre attention même quand ils traitent de ceux que nous ne connaissons pas, ou vers qui rien ne nous porte. Jean Dutourd est à mes yeux un de ces Aristarque d'élite.

Samedi 17 juin 2006. Sortilèges de l'Orient. Feuilletant un *Guide de l'islam* simultanément publié à Riyad et Houston, hâtivement traduit de l'anglais, et fortuitement atterri entre mes mains, j'y remarque des formules étranges, comme ces références à «l'Evangile de John», ou cette question inattendue: «De quoi s'agit le Coran?»

Dimanche 18 juin 2006. Je suis en somme le contraire de la Ligue Communiste Révolutionnaire: un individu anticommuniste contre-révolutionnaire.

Lundi 19 juin 2006. La coupe du monde, comme on dit, j'en ai rien à foot. Et je prends mes quartiers parmi les herbes, loin des télévisions.

Samedi 24 juin 2006. Chronique de livres que je n'ai pas lus.

Un entretien paru dans *Les Epées* de ce printemps m'a appris qu'un certain Sylvain Tesson serait l'auteur, parmi d'autres ouvrages, de *L'axe du loup* (Laffont, 2004), récit du voyage de plusieurs milliers de kilomètres à pied, à cheval et à vélo, qu'il a effectué de la Sibérie au golfe du Bengale, sur les traces d'évadés du goulag. Je ne sais si j'aurai un jour son livre dans les mains, ni s'il me plaira, mais en attendant, une courte battue documentaire chez Google donne à lire déjà de multiples échos sur la question. Sur Sylvain Tesson, tout d'abord. L'on apprend que cet écrivain voyageur est encore assez jeune, puisque né en 1972, et entreprenant. Il voyage tant et plus, fait le tour du monde à bicyclette, traverse les déserts, escalade à mains nues montagnes et bâtiments, joue de la cornemuse et fume des cigarillos. Son voyage sur l'axe du loup, soit l'axe nord-sud, est inspiré du périple de Slavomir Rawicz. Cet ancien officier polonais, né en 1915, formé en architecture, capturé par les communistes après l'invasion de son pays en 1939, tabassé à la Lubyanka, puis expédié dans un bagne au nord du lac Baïkal, s'en serait échappé au printemps de 1941, à la faveur d'une tempête de neige, avec la complicité de la femme du directeur du camp, et en compagnie d'une demi-douzaine d'autres solides gaillards. La moitié du groupe serait morte en route mais les survivants, après avoir franchi taïgas, steppes, déserts, montagnes et jungles, seraient finalement parvenus en Inde, où ils auraient été recueillis par une patrouille de Gurkhas. Après un séjour à l'hôpital de Calcutta, Rawicz aurait été envoyé en Irak, puis en Palestine, enfin en Angleterre où il refit sa vie. Il y occupa plusieurs emplois, retapa une vieille maison en ruine, fit régner l'ordre dans un grand jardin, puit s'éteignit en 2004. Il a raconté son odyssée dans un unique livre, écrit à la demande et avec l'aide du journaliste Ronald Downing, et paru en 1955 ou 56, *The long walk*. Cette histoire a connu un grand retentissement puisque depuis lors elle a été rééditée constamment, et traduite dans quelque 25 langues, dont le français (*A marche forcée*, Phébus, 2002). Mais elle a depuis le début suscité la polémique: tout cela n'est-il pas inventé, ou en partie? L'exploit peut paraître impossible, mais l'aventure solitaire de Tesson a prouvé le contraire, ainsi que l'expédition similaire menée en 2004 par un certain Dave Anderson, avec trois compagnons. Les points les plus douteux aux

yeux des critiques sont la traversée du désert de Gobi, et les prétendus yétis aperçus dans l'Himalaya. L'article de Wikipedia sur le sujet fait l'effet d'une douche froide: il semblerait qu'aucun document d'aucunes archives polonaises, russoviétiques, indiennes ou autres, ne confirme (ni n'infirme) aucune des déclarations de Rawicz relatives à sa vie avant la période anglaise de l'après-guerre. On trouve ici et là sur le net les témoignages et les réflexions de gens qui l'ont connu ou qui ont lu son livre. Anderson admet que son remake du voyage ne lui a guère fourni de preuves de la véracité du récit, si ce n'est que certaines évocations de la vie des populations locales ne peuvent être que le fruit de l'observation directe. D'autres s'interrogent sur les possibles altérations de la perception ou de la mémoire, dues au trauma des situations extrêmes, ou sur les enjolivements peut-être apportés par le co-rédacteur. William Merritt donne une analyse bien mesurée, depuis l'Oregon. Le blogcritic Dr Pat estime que le livre resterait admirable, quand même il ne serait qu'une fable morale. Aleksander Topolski le compare à Robinson Crusoe. Cet octogénaire polonais émigré au Canada, après avoir connu les persécutions communistes dans les années 30-40, m'amuse par les titres de ses mémoires: il a publié un volume sur l'avant-guerre intitulé *Without vodka*, en termine un deuxième, sur la guerre, intitulé *Without a roof (WAR)* et en prépare un autre sur son après-guerre sous le titre *Without a penny*. Lui-même et d'autres signalent que le mémoire de Rawicz, pour être le plus spectaculaire, est loin d'être le seul récit d'évasion des goulags, il y en aurait des floppées.

Jeudi 29 juin 2006. Le livre de Michel Ohl et Georges Walter, *Un chalet sur la Néva (Michka et les Kessel)* vient de paraître chez Atlantica, un éditeur de Biarritz. Dans la première partie, «Michel Ohl vu par Georges Walter», celui-ci retrace la rencontre de celui-là et du couple d'écrivains, et les relations qu'ils entretenirent quelque temps. Dans le début des années 70, sa vocation précoce de buveur frénétique conduisit «Michka», le russophile assoiffé, à effectuer quelques séjours dans une clinique psychiatrique d'Orthez. Le «chalet sur la Néva» est donc en fait un asile sur le gave. C'est là qu'Ohl se lia d'amitié avec une écrivaine irlandaise affligée du même vice de la dalle en pente, Michèle Kessel, qui signait ses livres Michèle Kildaire, et avec le mari de celle-ci, le célèbre Joseph, lui-même buveur, mais qui accompagnait sa femme lorsqu'elle partait en cure. Je ne suis pas sûr que l'histoire passionnerait quelqu'un pour qui les trois personnages seraient des inconnus, mais elle intéressera quiconque en connaît au moins un. Du reste l'écriture de Georges Walter est d'un calme, et d'une élégance discrète, qui la rendent très agréable. En lisant m'est venue plusieurs fois une question, peut-être déplacée, que le rédacteur n'évoque pas, ou ça m'a échappé : qui payait? Je ne sais dans quelle mesure le récit donne une idée juste de la situation, mais de l'extérieur on a une impression étrange à voir ces gens aller, venir et revenir dans cette institution où ils reçoivent des soins aussi probablement coûteux que manifestement inutiles, et d'où ils s'échappent à volonté pour aller pinter en ville.

Le livre comprend ensuite un cahier de photos, puis une deuxième partie intitulée «Joseph Kessel, romancier russe, vu par Michel Ohl». C'est principalement un recueil de citations de «Jef», choisies et habilement calligraphiées par Michel, qui y mêle aussi des évocations de son propre père. C'est que celui-ci, Jean Ohl, fut le premier propriétaire d'une édition des *Oeuvres complètes* de Kessel, dans laquelle son fils les a lues ou relues, pour l'occasion, à la recherche de belles phrases et des traces de la cendre jadis tombée, çà et là, de la patriarcale pipe. Le rapprochement ainsi opéré entre les deux aînés confère à Kessel une aura paternelle, que ne justifie sans doute aucune parenté de style, même si Ohl a su dénicher dans ses livres des fragments en quelque sorte ohliens. Mais il semble que Kessel ait été son parrain littéraire, au sens où c'est lui qui lui a permis, par l'entremise de Louis Nucéra, de publier des livres chez Jean-Claude Lattès. Comme quoi l'alcool, s'il coûte, peut aussi rapporter, ne serait-ce que du capital symbolique.

Vendredi 30 juin 2006. Un article de quatre pages sur G Lenotre, dans *La Nouvelle Revue d'Histoire* de janvier-février, m'avait rappelé le souvenir de quelques bonnes feuilles de cet historien, sur les derniers jours de Jean-Jacques Rousseau, que m'avait photocopiées Michel Ohl il y a des années, provenant je crois de *Vieilles maisons, vieux papiers*. Discutant de la question

avec lui cet hiver, il m'a prêté un livre du même auteur, que je n'avais pas le temps de lire tout de suite, et dont le titre disgracieux, *La Mirlitantouille*, ne m'attirait pas beaucoup. Erreur : c'était captivant. Les «épisodes de la chouannerie bretonne» rapportés là se sont produits soit à proximité du hameau aujourd'hui appelé La Tantauille, entre Lamballe et Loudéac, soit plus loin en Bretagne. G Lenotre (pseudonyme de Théodore Gosselin, 1855-1935) a la juste réputation d'un virtuose de la «petite histoire». Non seulement il s'appuyait sur une documentation rigoureuse, mais il recueillait si possible des témoignages et se rendait sur les lieux. Comme il possédait en outre une plume alerte, non dénuée d'humour par moments, l'ouvrage offre un tableau très vivant, très concret, de cette guerre civile déplorable, où l'on voit les adversaires se battre ou comploter, mais aussi bien dormir, manger, jouer aux cartes ou conter fleurette.

Curieusement, le langage du livre présente en certains points deux niveaux de décalage par rapport à l'usage de nos jours. D'une part, dans les propos d'époque rapportés en style direct, comme cette belle exclamation au ton désuet: «N'achevez pas ce jeune homme, sa bravoure me charme, laissez-le vivre!», ou cet emploi de «rester» dans la question «Où reste le citoyen?», quand nous dirions «demeure», pour «habite». D'autre part, dans le texte bien plus récent de Lenotre lui-même, paru en 1926, mais où l'on peut lire par exemple «de solides gas» (sans r) ou le «tran-tran» (pour train-train).

Un charme du livre est sans doute la perspicacité psychologique de l'auteur, qui ne manque pas de s'interroger sur les motivations des personnages, et de sonder leur âme quand il peut. La collection d'anecdotes de *La Mirlitantouille* se présente de ce point de vue comme un échantillonnage de situations où se révèle la petitesse humaine, plus rarement la grandeur, aussi bien du côté des bleus républicains que de celui des chouans blancs. Ce souci de l'éthique apparaît encore dans les propos de conclusion, quand Lenotre se demande, à propos de ceux qui ont survécu assez longtemps aux événements: «Comment jugeaient-ils leurs entraînements passés? Que peut être l'examen de conscience d'un fanatique alors que l'âge l'a refroidi?»

(PS. Des lecteurs me signalent que l'usage de «rester», pour «habiter», persisterait aux Antilles, en Artois, même en Charente).

Mercredi 5 juillet 2006. J'apprends à mieux connaître le style et la pensée du défunt Philippe Muray, qui ne m'étaient guère familiers, en lisant un essai de lui que Witold a eu la bonne idée de m'offrir, *Après l'histoire II*, paru aux Belles Lettres. C'est un recueil de chroniques mensuelles d'abord publiées de février 1999 à janvier 2000 dans la *Revue des deux mondes*.

Ce livre me plaît assez. Si j'osais formuler des réserves, je dirais que je le trouve un peu trop sinueux et bavard par moments, et que je ne partage pas toutes les aversions exprimées, notamment envers les ordinateurs et les voitures. Sans quoi j'approuve globalement les analyses de l'abrutissement de masse contemporain et du nouveau flicage idéologique qui l'accompagne.

Une citation d'avril, reproduite au dos de la couverture, donne le programme: «C'est maintenant à l'assaut des citadelles de la subversion encouragée, et contre les pitres lugubres qui en occupent les créneaux, qu'il convient de se lancer.» A cet effet Muray déploie avec un humour cruel toute une batterie de néomots qui sont autant de notions pertinentes: Homo festivus, festivosphère, festivocratie, rebellocrates, rebellographes, poésisme, infantomanie, puérilisme, pénalophilie, etc.

Il ne dédaigne pas les attaques ad hominem, qu'il lance contre «les désopilantes momies terreuses d'Ousmane Sow», Plantu «le plus navrant de tous les dessinateurs de post-humour», Rushdie «l'auteur des Versets soporifiques», et bien d'autres.

Sa lucidité désenchantée me rappelle parfois Gómez Dávila. Comment ne pas rapprocher le jugement que «la poésie n'est plus rien qu'une emphase qui divague» (p 85) de cet aphorisme du Colombien: «Nombreux sont les poètes qui appellent "poésie" une simple forme d'irresponsabilité intellectuelle» (*Sucesivos escolios*, p 167).

Muray recourt volontiers au détournement (les «eaux glacées du calcul altruiste», le «nettoyage éthique», etc), y compris au détournement de la rhétorique des situationnistes («Dans le monde festivisé, et non plus renversé...») dont c'était le procédé fétiche. Ce n'est pourtant pas qu'il se fasse la moindre illusion quant aux vertus émancipatrices de leurs théories. Il

estime au contraire que leurs «vieux rêves» sont maintenant réalisés dans le «cauchemar» de la «festivisation généralisée». Mais il les a visiblement lus de près, au moins leur chef Situ Premier, Guy Debord. Il considère à juste titre que celui-ci bénéficie de «l'abusivité légende d'un penseur dangereux», mais je ne peux m'empêcher de trouver par moments des accents débordants dans la froideur dialectique du ton, et je me demande si c'est tout à fait par hasard que les deux auteurs se réfèrent au livre peu connu de Louis Chevalier, *L'assassinat de Paris* (ici page 257, et dans *Panegyrique* au chapitre IV).

Et là-dessus, je ramasse dans ma boîte à lettres le numéro de juillet de *Charente-Maritime*, «le magazine d'information du conseil général», qu'il est inutile de caricaturer, le citer suffit. «Notre patrimoine fait la fête», annonce la couverture, tandis qu'à l'intérieur se déploie l'inévitable charabia de circonstance. L'on apprend ainsi que les «Francofolies de La Rochelle» seront cette année «encore plus festives», assénant «plus de musique, plus de mots, plus de fête» etc. C'est bien ça, on est en plein dedans.

Jeudi 6 juillet 2006. Hommage à L.S.

Dans la station
.expérimentale.
..Lucien Suel..
...se saoule...
....puis il....
.....baise.....
.....PEU.....
.....A.....
.....PEU.....
.....douze.....
....étoiles....
...au profil...
..underground..
.et médite ses.
émerveillements

Vendredi 7 juillet 2006. Dans le *GHV2*, c'est-à-dire les *Greatest Hits* Volume 2, de Madonna, mon instant préféré est celui où elle chante «*Oops, I didn't know I couldn't talk about sex*».

Samedi 8 juillet 2006. J'aime assez l'ambiance redneck dans le panneau d'annonces de l'Intermarché à Beauvoir: «A Vandré compresseur professionnelle pour tous matériels pneumatiques...»

Vendredi 14 juillet 2006. Testudo graeca.

Bon, je n'ai pas tout dit. Une autre annonce proposait des «Tortues de Ter». Renseignements pris, c'étaient des retraités, devant quitter leur bled des environs pour aller s'installer en ville, qui cherchaient à se séparer d'une demi-douzaine de tortues, rapportées au fil des ans de séjours au Maroc et en Tunisie. Aubaine, tentation, fatalité, je n'ai bien sûr pas pu m'empêcher d'en acheter deux. Dans l'intention de les offrir bientôt à une personne de ma connaissance, qui avait songé à cette possibilité pour son petit jardin de banlieue, opportunément entouré de murs en ciment. Les deux reptiles seraient un mâle et une femelle, à ce qu'on m'a dit, mais j'ai du mal à y croire, ce seraient deux mecs que ça ne me surprendrait pas. Quoi qu'il en soit je leur ai façonné rapido un petit enclos provisoire en planches dans un coin du jardin. Par hasard au même endroit où j'avais installé mes poules l'an dernier. Par hasard, ou par une sorte de destin agaçant. Car à certains égards j'ai l'impression étrange de me retrouver dans la situation précédente. Même tendance des bestioles, et même habileté incroyable à se planquer sous la moindre touffe, où leurs jolies carapaces, de la couleur des coquilles d'escargot, se confondent au possible avec les herbes sèches. Et même différence de tempérament. La plus grande est la plus sociale, elle accepte à l'occasion les tranches de pomme que je lui tends. La petite, pas plus grosse que mon poing, lequel hélas n'est pas énorme, a l'air complètement flippée. Estimant sans doute ne pas avoir déjà assez d'emmerdements comme ça, j'ai peut-être voulu réduire mes tensions, en me foutant sur le dos un couple homosexuel de tortues maghrébines. Chacun sa pente.

Dimanche 16 juillet 2006. Camusements.

Je lisais l'autre jour le pamphlet ironique de Renaud Camus, *Comment massacrer efficacement une maison de campagne en dix-huit leçons*, paru cet hiver à Toulouse, chez Privat. "Retirez les crépis", "Modifiez les ouvertures", "Elargissez les fenêtrés", etc, tout cela est amusant, bien vu et bien dit. Avec des moments où le bon goût réac tourne à l'intégrisme: "Ajoutez une piscine". C'est à dire: maison de campagne = pas droit à la piscine, il faut choisir. Ah bon. C'est problématique (je ne parle pas pour moi, je n'ai ni l'intention, ni les moyens d'installer une piscine, mais je m'interroge sur le principe). Sur certains points, je n'arrive pas à partager les effrois de l'auteur. Sur la question des bâtiments agricoles nouveaux, par exemple. Un beau grand hangar neuf à charpente métallique et à toit en tôle épouvante Renaud. Moi, pas forcément. Bon, chacun voit midi à sa porte.

Mardi 18 juillet 2006. La succession rapprochée de la coupe du monde de football et de l'arrivée d'un nouveau présentateur de télévision rend plus évidentes les incohérences, pour ne pas dire les absurdités, de ce qu'il faut bien appeler la politique raciale française.

La nomination d'un speaker noir pour présenter le plus grand journal télévisé est approuvée et justifiée, par la direction de la chaîne et par les autorités, au nom de la discrimination positive. Les Noirs constitueraient en France une minorité injustement mal lotie, qu'il conviendrait de favoriser autant que possible afin de contrebalancer un déséquilibre anormal.

S'il en est ainsi, c'est à dire si la société est si injuste envers ses minorités raciales, on s'explique mal comment il se fait que les Noirs soient aussi visiblement majoritaires dans l'équipe nationale de foot.

On peut aussi se demander quelle justice il y a à déplorer que telle race soit sous-représentée dans telle corporation, mais à ne pas déplorer qu'elle soit sur-représentée dans telle autre. Ou à ne vouloir corriger les sur- ou les sous-représentations que quand elles affectent telle race et non telle autre.

On peut enfin remarquer que dans le cas de l'imposition de ce présentateur noir (qui est peut-être un brave homme et un bon professionnel, là n'est pas la question), la discrimination positive n'a pas seulement consisté à "favoriser la diversité, à compétence égale". On a en l'occurrence défavorisé, et plus précisément viré comme un cochon, le Blanc qui était en place.

Mercredi 19 juillet 2006. Regardant ce soir mes statistiques, je relève, parmi les quelques derniers mots-clés utilisés pour accéder à ce blog, les suivants:

Sylvain Tesson juillet 2006
Dessins de vitraux à colorier
Homosexualité de Ernst Jünger
Philippe Muray
Récits d'exactions soviétiques 1945
Photo oops sous la jupe
Richard J Herrnstein
Documentaire grenouille verte

Cela fait un petit poème-liste ready made qui tombe assez bien, à sa façon.

Jeudi 20 juillet 2006. Jean-Jacques Pauvert a fait paraître en 2004, aux éditions Viviane Hamy, un volume de mémoires, intitulé *La traversée du livre*. C'est un beau pavé de plus de 500 pages, si l'on inclut les 32 planches de photos et de fac-similés, et cependant cela ne porte «que» sur les années 1940, 50 et 60. L'auteur, né en 1926, y raconte sur un ton sans prétention son existence bien remplie d'éditeur autodidacte, self made man opiniâtre, au flair remarquable. Il évoque principalement sa vie professionnelle, ses auteurs, ses collaborateurs, ses confrères, mais livre aussi quelques confidences sur sa vie privée, ses mariages, ses enfants, sa liaison avec Régine Deforges. Il est dommage qu'il n'y ait pas de table des matières, qui permettrait de mieux se repérer dans cet ouvrage touffu, divisé en une multitude de chapitres courts et dotés de titres propres. Mais il y a un index appréciable, dans lequel toutefois j'ai noté par hasard une lacune.

Feuilletant le livre avant de commencer à le lire, j'avais aperçu qu'il y était question de Maurice Girodias, qui fut un temps l'associé de Pauvert. Jusqu'alors je savais seulement que Girodias avait publié le situationniste Alexander Trocchi et des livres de cul. En me reportant à l'index, j'ai vu qu'il

en était absent. Pourtant, au fil de la lecture, j'ai constaté qu'il revenait une bonne douzaine de fois (p 163, 166, 174, 187 sq, 214, 221, 234, 236, 259, 276, 336, 372 et 428, si ça intéresse). Il m'est apparu finalement comme un personnage pas très attirant, selon le portrait qui s'en dessine: un excentrique pittoresque, certes, mais aussi un homme d'affaires peu scrupuleux, et qui sur le tard diversifia ses activités en gérant des restaurants et des boîtes de nuit. On apprend qu'il a lui-même publié des mémoires (*Une journée sur la terre*, 1990).

Comme je vais de temps en temps du côté de Sainte-Foy-la-Grande, où j'ai d'ailleurs un excellent ami, j'ai regretté que Pauvert indique avoir souvent passé ses vacances d'enfant, et s'être retrouvé durant l'Exode, dans une propriété familiale "en Dordogne, à onze kilomètres" de ladite ville, sans plus de précision (p 13 & 20).

En plusieurs points le récit intéresse l'histoire du pays, et les observations de l'auteur touchant la Guerre, la Résistance, l'Épuration ou le communisme, ne sont jamais manichéennes. Il y a p 46-47 une évocation saisissante de l'ambiance d'une époque, où des Juifs que l'on met en garde contre une rafle imminente, sont incroyables devant le danger, dont ils se croient protégés par leur bonne intégration, et dont ils jugent qu'il ne menace que les "métèques" récemment émigrés d'Europe orientale.

Pour avoir été l'éditeur d'écrivains "sulfureux" en ce temps-là (Sade, Bataille, *Histoire d'O*, etc) qui lui ont valu de longs démêlés avec la censure, Jean-Jacques Pauvert s'est forgé un goût intransigeant de la liberté d'esprit. Il se trouve avoir publié en 1961, dans la revue *Bizarre*, l'étude sur Arthur Rimbaud par laquelle se fit connaître un dénommé Robert Faurisson. Il refusa ensuite de publier les écrits historiques révisionnistes de celui-ci, mais manifesta un certain libéralisme en évoquant "Le révisionnisme et ses excès, et j'ajouterai immédiatement l'antirévisionnisme et ses ahurissants excès juridiques, d'ailleurs condamnés par tous les Juifs intelligents que je connais" (p 347).

Je trouve à Pauvert un charme physique inégal selon les photos. C'est sur celle de la planche XXVI, prise en 1957, que je le trouve le plus séduisant: un jeune homme dans la trentaine, élégant par le vêtement et par la mine. Il y avait aussi une belle photo en septuagénaire dans l'article du *Figaro* (le 22 avril 2004) qui annonçait la parution de ce livre.

L'auteur envisage, dans les dernières pages, la préparation d'un second volume, qui couvrirait les trois dernières décennies du siècle. Espérons qu'il réalise ce projet.

Vendredi 21 juillet 2006. On devrait dire "e-mail", pour "electronic mail". On a tenté "mél", qui ne ressemble à rien et qui vraisemblablement ne prendra pas. J'ai l'impression que c'est tout simplement "mail" qui va s'installer dans le français. Le petit mot, qui dans sa langue d'origine signifie "courrier", dans la nôtre désignera plus précisément le courrier électronique. Ce décalage sémantique est une absurdité, mais l'histoire des langues est depuis toujours pleine d'absurdités efficaces. Ce n'est pas forcément bien grave.

Samedi 22 juillet 2006. J'apprends dans un article de Jean-Michel Hermans qu'aux îles Philippines, le mot AMERICANO "désigne les hommes de race blanche quelle que soit leur nationalité", et que par exemple "un Noir américain ne sera jamais appelé AMERICANO". Ah oui, pourquoi pas, tout est possible. C'est le sens de GRINGO, non? En tout cas il m'amuse de songer qu'aux yeux des Philippines, l'Européen le plus américanophile ne se distingue pas de l'Américain lui-même.

Dans son usage habituel en anglais, en français ou en espagnol, le terme AMERICAN, AMERICAIN, AMERICANO, prête déjà à confusion. Il peut aussi bien qualifier ce qui est relatif à tout le continent Amérique, ou aux seuls Etats-Unis. En général le contexte suffit à préciser le sens, mais quelquefois l'ambiguïté persiste. C'est pourquoi certains francophones recourent au néologisme ÉTATS-UNIEN. Ce mot n'est pas très beau mais il n'est pas idiot. Le locuteur sensible à la logique lui reprochera cette petite absurdité, que le S marquant le pluriel est maintenu dans le premier élément mais supprimé dans le second. On pourrait singulariser les deux en faisant ETAT-UNIEN, à la façon du ESTADOUNIDENSE parfois employé en espagnol. Ou bien les garder au pluriel, ce qui donnerait ETATS-UNISIEN. Cela présenterait l'avantage d'une terminaison plus

familière, comme Tunisien ou Parisien, mais ça ajouterait une syllabe. (PS. Lorenzo suggère «unistatiens» ou «uséens»).

Dimanche 23 juillet 2006. Mon cher Baudouin, à qui je dois déjà quantité de lectures profitables, m'a encore passé l'autre jour un excellent petit livre, le *Chrétiens* de Jean Rolin (paru chez P.O.L. il y a trois ans et repris en Folio le mois dernier). C'est un reportage de près de 200 pages effectué en décembre 2002 et janvier 2003, sur la condition pour le moins inconfortable des chrétiens de Palestine, pris entre l'enclume israélienne et le marteau musulman. C'est écrit clairement, sans emphase, presque à voix basse, mais non sans humour, et avec un sens aigu du détail significatif. Mécréant sans s'en cacher ni s'en vanter, l'auteur promène un regard désabusé dans un paysage de désastre, et s'emploie à tirer des enseignements non seulement de ce que ses interlocuteurs lui disent, mais aussi de ce qu'ils essaient de lui taire. Il en ressort que le pire, pour ceux de ces gens qui n'ont pas encore choisi l'exil, n'est peut-être pas de mener une existence de quasi parias, mais que de surcroît la hiérarchie religieuse, pour des raisons d'ailleurs parfois compréhensibles, ait tendance à fermer les yeux sur les pressions qu'ils subissent.

Lundi 24 juillet 2006. C'est, me semble-t-il, une triste loi de l'écologie des parkings, qu'ils sont rarement plantés d'arbres, ou seulement d'arbres encore trop petits pour faire assez d'ombre.

Mardi 25 juillet 2006. J'ai tendance à croire que les prix les plus bas ne sont jamais que ceux des produits les plus médiocres. Naguère encore j'ai bien dû constater que même une marchandise aussi banale que le papier absorbant peut être de si mauvaise qualité, que sa valeur d'usage est quasi nulle: j'en avais trouvé à très bon marché, mais qui se déchirait entre les doigts au lieu de se couper droit. Et pourtant, pourtant, il y a de quoi rester perplexe, quand vous constatez scientifiquement que les *Gaufrettes Saveur Vanille Top Budget* vous arrachent des cris de joie. Pas facile, de se faire une religion.

Vendredi 28 juillet 2006. Genre et toponymie.

Lors d'une promenade avant-hier, ces questions de genre, surgies en passant. Sur un panneau indiquant la direction de l'île Madame, la première lettre était effacée, de sorte qu'on lisait LE MADAME. Et cette grosse ville de Rochefort, pourquoi ne s'appelle-t-elle pas Rocheforte?

PS: par une belle coïncidence, alors que je venais de rédiger cette note sur le genre ce matin, voilà que cet après-m, feuilletant le numéro d'été du *Choc du mois*, je vois que l'on a reproduit erronément, dans la marge du magazine, sur plus de trente pages, le titre du dossier ainsi libellé: "Comment LE LA France met le cap à droite". C'est un épidémie!

Samedi 29 juillet 2006. Allégorie de la boîte esquinée.

Je me suis chopé, comment dire, une sorte de vice éthique, voilà des années, en faisant mes courses dans un supermarché. Comme je passais dans un rayon, un vieillard me pria d'attraper pour lui une boîte d'aliments restée seule perchée sur la plus haute étagère, hors de sa portée. Je lui rendis volontiers ce service. Je ne sais plus si c'était une boîte en métal ou en carton, mais je me rappelle qu'elle était abîmée comme si elle avait reçu un choc, raison pour laquelle, sans doute, nul n'en avait voulu. J'en fis la remarque au monsieur. "Oh, me répondit-il de sa petite voix, c'est assez bien pour moi", ou quelque chose comme ça. Sur ce, nous nous séparâmes, mais je continuai de songer à la scène. La réaction du vieil homme me surprenait, j'avais du mal à la comprendre. Elle témoignait d'une belle humilité, mais qui me semblait excessive et vaguement répugnante. J'aurais tout fait, à sa place, pour avoir un emballage impeccable, quitte à aller chercher dans un autre magasin. A quelque temps de là, cependant, faisant mes courses de nouveau, j'allais me servir dans une étagère bien remplie, quand j'avisai, parmi les boîtes en parfait état, une qui était un peu déformée, le coin écrasé. Or par un tour mystérieux ma main se tendit vers elle et s'en saisit, de préférence à ses voisines intactes. Qui plus est, je m'aperçus que j'éprouvais à cela une satisfaction apaisante. Je ne le savais pas encore, mais je devais bientôt m'apercevoir que j'avais pris dès lors un pli moral durable, qui ne m'a pas

quitté. Voilà comment je suis devenu, pour ainsi dire, la providence des étalagistes. Ce qui ne suffit pas, hélas, à faire de moi un saint.

Dimanche 30 juillet 2006. Je fréquente trop les supermarchés, surtout l'Inter de Beauvoir, qui me met quasi en hypnose et où je me suis laissé tenter, naguère, par un Livre de Poche de Pascal Sevrans, *On s'ennuyait le dimanche*. Ce cinquième volume de son Journal (décembre 2002 - novembre 2003) me confirme l'impression que m'avait donnée le deuxième, lu l'été dernier. C'est de la littérature équitable, je veux dire à la portée de tout lecteur, mais qui a certainement son charme à mes yeux, puisque je paye pour la lire. L'auteur présente toujours ce trait paradoxal, et peut-être pas étranger à sa renommée consensuelle, de fréquenter de préférence des vedettes socialistes, comme Lang ou Delanoë, et de ne lire que des écrivains de droite.

J'ai vu qu'à la date du 10 juin, il déclare que "les écrivains que nous aimons nous lassent avec leurs histoires d'animaux". Il se réfère en particulier aux chats de Léautaud et aux chiens de Renaud Camus. Je trouve son "nous" un peu totalitaire. Et je suis désolé de me dire que s'il lui arrive un jour de me lire, je vais vite le gonfler. Ce qui me rase, moi, ce sont ses incessantes évocations de son défunt amant. Je veux bien qu'il soit inconsolable, mais ce chagrin me reste assez largement étranger, je préfère ses piques politiques et esthétiques contre le monde d'aujourd'hui, et le récit de ses rencontres. Une des scènes les plus pittoresques est celle de la mi-juin où, allant au restaurant avec R Camus, il tombe sur Gabriel Matzneff lisant *Harry Potter* en italien. (Je lisais l'autre jour dans le numéro estival d'*éléments* un article où Michel Marmin évoquait le goût italianisant de Matzneff, mais on voit là jusqu'où peut se nicher l'italomanie. Signalons à ce propos que dans l'entretien contigu à cet article, répondant à Alain de Benoist, Matzneff a cette belle considération: "Il n'est pas nécessaire de croire en Dieu pour aimer la poésie de la religion, la sensualité de la religion"). Mais revenons à nos moutons, ou à nos diaristes. Paraît-il que cette rencontre Sevrans-Camus est également rapportée dans le journal de ce dernier, que je n'ai pas encore lu.

Au 13 juin, j'apprends que Serge Moati aurait déclaré trouver Le Pen "sympathique, cultivé, amusant et chaleureux". Bigre! L'information n'est pas originale, puisque reprise d'un magazine, mais elle est en effet assez surprenante pour mériter d'être notée.

Le 6 juillet, Sevrans appelle "magiciens" les artisans capables de réaliser ce qui nous est impossible, à nous autres les empotés. Je partage tout à fait son sentiment admiratif. Mais encore faut-il savoir harponner le bon magicien, et je repense là à mes pénibles tentatives pour en trouver, surtout des maçons. L'un est injoignable, un autre prend rendez-vous et ne vient pas, un troisième est prêt à tout mais demande les yeux de la tête, enfin le dernier vient à l'heure et ne prend pas cher, mais pour faire un boulot à chier. La magie est parfois rude.

Le même jour, à propos de pots de fleurs, l'auteur note que l'on "ne va pas s'en acheter des cargaisons tous les quatre matins". C'est juste, et j'ai remarqué que si peu que l'on jardine, on a tôt fait d'en accumuler sans le vouloir une quantité industrielle, entre ceux dans lesquels on a acheté des plantes, ceux dans lesquels on nous en a offert, et ceux que l'on a récupérés à droite et à gauche. Mais il est vrai que ce sont de plus en plus des pots en plastique et non en terre, je ne peux donc même pas en offrir à Sevrans, ça aurait pourtant été de bon coeur.

Au 12 juillet, je note que sa mère l'appelle encore "Mon grand". Est-ce un tour typiquement maternel? La mienne, dont le tempérament est fort différent de la sienne, ne m'appelle pas autrement. Quant à mon fils, que j'ai revu naguère pour la première fois depuis deux ans, je ne peux m'empêcher de continuer à l'appeler "Mon petit", même maintenant qu'il me dépasse d'une tête.

Comme beaucoup de diaristes, Pascal Sevrans désigne souvent les personnages par leur initiale. Cela peut créer des ambiguïtés. Au cas où l'on se poserait la question, je signale que le Philippe B avec qui il part en vadrouille le 26 juillet est un autre que moi.

Le 25 août, il fulmine contre les nouvelles féminisations du lexique. Je ne serais pas aussi sévère que lui. Il existe, certes, des créations parfaitement hideuses, comme "la procureure" ou "l'auteure", parce qu'elles additionnent l'ignorance de l'usage et celle du bon goût. Mais des néologismes créés selon le processus traditionnel de féminisation, comme "adjudante" ou

"écrivaine", ne me choquent pas. Ni l'emploi de l'article féminin devant des termes dont la forme rend la féminisation inutile, comme "la maire" ou "la ministre".

Le 5 octobre, Pascal hallucine, me semble-t-il. Parlant de Céline, il évoque "cette photo que l'on publie souvent, celle des derniers mois à Meudon où l'on voit de profil un monsieur maigre et dépenaillé". Je crois voir de quoi il parle, il y en a même toute une série. Mais il n'a pas dû bien les regarder, s'il déclare que le personnage a "un mégot aux lèvres", ce qui m'étonnerait fort.

Jeudi 3 août 2006. Des commentaires lus dans un blog, à propos de la baisse du niveau de culture générale, y compris chez les étudiants, me rappellent le souvenir pénible d'une occasion où je n'ai pas su m'empêcher de pratiquer la discrimination positive, contrairement à mes principes. C'était il y a peut-être trois ans, une des rares années où l'université m'avait proposé d'enseigner, et une des années plus rares encore où j'avais accepté la proposition. On m'avait confié deux cours, dont un vague cours de "civilisation" pour les jeunes gens préparant une licence en langues, principalement des ibéristes. Etant maître d'en choisir le sujet, j'avais décidé de leur faire étudier ce que je connaissais le mieux, à savoir les chroniqueurs du Brésil au XVIIe siècle. L'examen de fin d'année était un simple oral, pour lequel j'avais prévu que chaque candidat serait interrogé sur un fragment de texte tiré au sort, d'un des auteurs du programme. J'étais dans des dispositions indulgentes et j'entendais bien ne pas les persécuter par des questions-pièges trop précises. Et en effet, le jour venu, je constatai aussitôt que la petite conversation que j'avais avec chacun me permettait facilement de vérifier qui avait bossé et qui n'avait rien branlé. J'eus d'ailleurs la satisfaction d'observer que la plupart d'entre eux avaient bien travaillé. La quasi-totalité de mes étudiants étaient des étudiantes, parmi lesquelles une négrillonne venue des îles de l'océan Indien. Son aspect chétif, son air humble, son accent rocailleux, auraient suffi à m'inspirer pour elle une sympathie particulière, quoique secrète, mais ce fut en outre la plus assidue de ses condisciples, la seule qui ne manqua aucun de mes cours. Le jour de l'examen, elle tomba sur Gaspar de Carvajal, un dominicain espagnol qui fut l'un des premiers Européens à traverser le continent sud-américain, en descendant l'Amazone depuis la cordillère des Andes jusqu'à l'océan Atlantique. Tandis qu'elle m'exposait ce qu'elle savait sur le cas, je me disais qu'elle avait manifestement potassé, mais j'étais intrigué de ce qu'elle se référât sans cesse au "fleuve" sans jamais le nommer. Je lui fis remarquer qu'elle devrait en préciser le nom. A ma grande surprise, elle en était incapable. Elle avait appris par coeur un certain nombre de données, qu'elle régurgitait de bon gré, mais elle n'avait pas retenu ce détail tout de même important et pas très sorcier. Mais voyons, lui demandai-je, vous ne vous rappelez pas comment s'appelle ce grand fleuve qui traverse le Brésil? Eh bien non. J'étais abasourdi. (Elle était quand même en licence, pas au CM2). Cela me chiffonnait, mais il fallait bien me résoudre à lui donner une assez mauvaise note. Un moment après que je la lui eus communiquée, elle revint me trouver, les larmes aux yeux, m'expliquant les conséquences dramatiques de la banane. Et j'en ai honte, figurez-vous, mais j'ai flanché, je lui ai remonté le moral et sa note. Et c'est mal, j'en suis convaincu.

Vendredi 4 août 2006. J'ai reçu hier dans mon hacienda la visite d'un jeune ami, monsieur Laurent F. Ce gentilhomme n'arrivait pas les mains vides mais apportait, avec des vivres, un présent qui me toucha plus personnellement. Il s'agit d'un produit de beauté de la firme californienne *Philip B Botanical Products* ("Le soin capillaire de prestige"), plus précisément d'une huile rajeunissante pour la chevelure ("*Rejuvenating Oil for dry to damaged hair and scalp*"). Cette lotion semble assez efficace, d'après les indications, car elle "Maintient l'hydratation optimale qui permet de redonner sa transparence à la tige capillaire, ce qui lui donne un aspect sain" ("... et tenez-vous prête à faire des regards envieux!..."). Ma foi, je ne manquerai pas d'en faire usage, si cela doit me rapprocher de la perfection. Le flacon est accompagné d'un prospectus, contenant une photo de Philip B en personne, où l'on peut constater qu'il est moins beau que moi, mais également des indications qui témoignent, par-delà notre homonymie fortuite, de la parenté de nos activités: "Les produits

Philip B sont nés d'une collaboration étroite avec des chimistes (la Science) et des herboristes (la Nature)". Il y a des moments où l'on se sent moins seul.

Dimanche 6 août 2006. Maintenant qu'au fond de ma brousse je suis équipé d'un petit Apple portable, j'ai enfin pris le temps, hier et avant-hier, de saisir les relevés de vitraux que j'accumulais sur papier depuis quatorze mois, et de les ajouter au stock de données que j'avais déjà constitué sur le sujet. J'ai aussi mis à jour, parmi les quelques tables et index dont j'ai doté cette somme documentaire, la table géographique des lieux concernés. Il apparaît que j'ai visité des édifices religieux dans 164 localités, depuis quelque douze ans que je m'amuse à ce jeu, avec plus ou moins d'assiduité selon les moments (les deux grandes périodes ont dû être 1994-1996 et 2004-2006). Comme il y a quelques villes où j'ai examiné plusieurs églises et chapelles, telles Bergerac, Talence, Niort ou Saintes, et principalement Bordeaux où j'en ai vu une bonne quarantaine, cela veut dire que j'ai fait des relevés dans largement plus de 200 bâtiments. En supposant une moyenne plausible de dix unités par cas, j'ai donc dû inventorier plus de 2000 vitraux jusqu'à présent. J'en suis content, ça n'est pas ce que j'aurai fait de pire.

Quant à la répartition géographique, je m'attendais naturellement à ce que les deux départements les plus fournis soient ceux où je réside le plus souvent, la Gironde et la Charente-Maritime, avec probablement prédominance de la première. Mais non, c'est en Charente-Maritime que j'ai fait des observations dans le plus grand nombre de communes, exactement 54, contre 44 en Gironde. Cela doit s'expliquer du fait que même si j'habite moins souvent en Saintonge, j'y suis en vacances et plus disponible. Cela dit, je suis presque sûr que le nombre de bâtiments que j'ai visités doit être supérieur en Gironde. Quant au reste, j'ai enquêté dans 24 villes et villages de Dordogne, 16 des Deux-Sèvres, 5 des Hautes-Pyrénées, 4 de Vendée, 3 des Landes, des Pyrénées-Atlantiques et de la Vienne, 2 du Lot-et-Garonne et d'Espagne, 1 du Gers, de la Charente, du Lot, et de la Bohême.

Comme disait saint Jérôme dans une lettre au moine Rustique, "Soyez toujours occupé à quelque ouvrage, et faites en sorte que le démon ne vous trouve jamais oisif". Bel idéal, mais Dieu sait si j'en ai gaspillé, du temps, qui est mon bien le plus précieux.

Lundi 7 août 2006. Du temps qu'il m'aimait encore, ce salaud de Meens m'avait fait observer un phénomène, en effet indéniable: si le printemps est la saison des oiseaux, l'été est celle des insectes. Et plus on s'enfonce dans l'été, plus la pression entomologique monte. J'ai eu mille occasions de le vérifier, vous aussi sans doute. J'y repense parce que l'autre jour encore, alors que je roulais peinard à 40 à l'heure sur une petite route derrière Coivert, fenêtre grande ouverte, j'ai dû piler d'un coup, j'en ai même calé, parce qu'un missile venait de me plonger devant le nez. C'était un énorme criquet jaune, dans les cinq centimètres. Il avait atterri vers le bas de la porte, côté passager. Je descends, je fais le tour, je lui ouvre, ce connard a encore trouvé moyen de me sauter dessus avant de se barrer dans les champs. Et quelque temps avant, quand Sam était là, deux fois dans la même journée on a dû s'arrêter parce qu'il avait repéré qu'une abeille était entrée dans la voiture. Dont une, pendant que je conduisais, s'était posée sur mon short, alentour les parties secrètes, imaginez ma joie. Bon je sais, il y a de pires problèmes, mais quand même, quelle horreur.

Mardi 8 août 2006. Fairon reporte.

A ma note de vendredi dernier le 4 août, Laurent Fairon a laissé un long commentaire intitulé «Souvenir de vacance». C'est en fait un reportage sur sa visite dans mon ranch. Excellent sujet. Que ne me reporte-t-on plus souvent, je trouve ça très délassant. Mais comme tout reporter, même bienveillant, peut être sujet à des illusions d'optique, il me faut faire quelques mises au point, pour la précision du portrait.

Souvenir de vacance.

Le 3 août 2006, je passe l'après-midi chez Philippe Billé en Charente-Maritime.

La partie jardin sur le terrain de sa propriété de La Croix-Comtesse est complexe. Nombreuses divisions de petites dimensions, ruptures permanentes, pas deux fois la même espèce d'arbuste. (Je varie autant que possible ma collection

d'arbres et d'arbustes, mais j'ai quand même quelques plantes en double, ou même en triple.)

*L'interruption est la règle : jardin de rocailles par-ci, haie transversale qui bouche la vue par-là. Très joli bûcher partiellement en bois de récupération, construit accessoirement par Philippe pour empêcher la vue directe depuis la rue sur son terrain. (Le bûcher est presque entièrement fait de planches achetées, très peu de récupération là-dessus. A des voisins britanniques, intrigués de ce que je l'eusse construit assez près de la maison, comme si cette disposition n'était pas évidemment charmante et commode, j'avais cité ce mot de Whitman: «Il n'est pas d'homme qui ne regarde son tas de bois avec une sorte d'amour. J'aimais avoir le mien devant ma fenêtre...» (Le mien n'est pas tout à fait devant, quand même.)) *Dilection inexplicable pour les vieux pneus.* (Mes pneus ne lui ont pas plu. Ils ne plaisent pas à grand monde. Mais je n'en ai que trois ou quatre. Le plus gros, un pneu de tracteur énorme, 1 m 50 de diamètre, vraiment me ravit, c'est une sculpture ready made monumentale. J'y fais le compost. C'est le trou du cul du jardin.) *Pelouse cramée mais tondue, herbes hautes près du bassin des poissons rouges géants. Chats envahissants. Il m'a nommé tant de variétés que je ne peux me souvenir de toutes : framboisier, prunier, buis, noyer, pieds de vigne, yucca, groseillier, noisetier. Il y aurait aussi des fusains et des thuyas que cela ne m'étonnerait pas.**

Problématique des murs qui s'effondrent. Dany a refait le mur en pierres apparentes de part et d'autre de la cheminée dans le séjour. Les voisins anglais ont refait une partie du mur mitoyen qui s'écroulait par leur faute semble-t-il. Le jardinier de Philippe a vaguement consolidé avec du ciment des murs en pierre qui s'affaissent dans les cabanons du jardin.

Art brut. Coquilles d'huîtres mises à sécher et à blanchir au soleil afin de garnir un futur parterre blanc. Au milieu des massifs, Philippe place des galets aux formes obscènes, des billes dans les anfractuosités des rocailles, des pierres colorées incrustées dans des gros cailloux. Il parle de «marqueterie».

Philippe et sa voisine Véro n'ont toujours pas digéré que leurs bâtisses respectives n'aient pas été photographiées sur le site des Monuments Historiques consacré à La Croix-Comtesse que j'ai donné en lien. Ils ont épluché tous les deux les photos mises en ligne sans trouver les leurs. PB me fait remarquer que la maison du colonel en face a été prise mais pas la sienne. (Ni Véro ni moi ne sommes particulièrement fâchés de ce que nos domiciles n'apparaissent pas dans le site des monuments historiques. Mais j'expliquais à Laurent que, nous demandant comment les maisons avaient été choisies, nous avons constaté que seules figuraient celles occupées en permanence, notamment par des retraités, comme si les enquêteurs n'avaient photographié que les bâtiments dont les occupants s'étaient trouvés là pour donner l'autorisation.)

PB évoquant ses activités d'artiste dans les années 80, me parle de ses "transparitions", deux diapositives superposées. Le contact avec le milieu arty bordelais s'est bel et bien fait par GC Réthoré, qu'il a connu au lycée à Bergerac. Assumant son rôle d'autodidacte, Philippe a réellement bûché la question de l'art des avant-gardes dans les livres. Aurait souhaité intégrer la galerie de JF Dumont à Bordeaux durant cette période, ce qui ne se fit pas. (J'aurais souhaité mieux intégrer le milieu artistique, pas spécifiquement la galerie de Dumont.) «J'ai mené une vie de bohème de 1980 à 1992, dit-il. Mais moi au moins, j'avais le bac et un deug, tandis que mon fils n'a même pas le brevet des collèges». Le fiston préoccupe beaucoup papa. (J'avais même deux deugs, un DEA, et le permis de conduire, ce qui n'est pas rien, pour trouver du travail. Et en effet j'ai été chauffeur automobile et traducteur.)

«Une traduction de Fonseca me permettait de vivre 1 an. J'en faisais une tous les 2 ans.»

PB emploie définitivement le terme de «livrette» pour ses éditions en photocopie, généralement format A5. Transposition de l'anglais «booklet», mais aussi jeu auquel il s'est livré naguère avec pousse/poussette, vigne/vignette, etc. («Livrette» n'est pas une transposition de l'anglais booklet, même si c'est l'équivalent lexical. C'est un néologisme que Lloyd avait créé involontairement, une fois qu'il me remerciait d'un envoi. «Elle est bien, ta livrette». Ce mot m'avait amusé, car il me semblait qu'aucun Français n'en aurait eu l'idée, or c'était après tout une version féminine plausible du diminutif «livret», et je l'ai adopté.)

Une nouvelle série de Lettres Documentaires peut paraître à tout moment : la matière est là, les sujets se présentent à Philippe sous forme de LD quasiment toute faite, un fichier sur son MacBook est une note de lecture dans l'esprit LD. En partant j'évoque l'idée de Lettre Secrète Documentaire, LSD, ce qui fait sourire PB.

Je suis venu avec un appareil photo jetable à 5 euros. PB s'étonne que je n'aie pas d'appareil numérique dernier cri. Je mitraille à tout va tandis que Philippe m'avertit : «Je ne suis pas beau». Il essaie de soustraire son profil à l'objectif autant qu'il le peut. Collection substantielle de CD : rééditions de 78 tours de jazz, Madonna, Harold Budd, disques d'écrivains (Céline, par ex), Satie, Debussy. (Je ne suis pas amateur de jazz, même si j'en ai quelques disques. Harold Budd, Satie, oui.)

Se montre ravi du petit cadeau avec lequel je suis venu : un produit cosmétique de la marque américaine PhilipB, un flacon de «Rejuvenating Oil» par ce spécialiste du «scalp», le cuir chevelu en anglais. PB met immédiatement le flacon en évidence dans la salle de bains, prévoyant qu'il fera bien marrer les visiteurs.

Danielle est au loin, mais elle lit quotidiennement le blog de PB. Les jours sans billet elle réclame.

«Je suis un barbare», avance Philippe pour excuser la salade de riz au thon servie à même la casserole. (J'ai dit «Quelle barbarie» mais je ne suis pas barbare. Je suis distrait, c'est un peu différent.)

«Je suis vraiment parano», dit-il quand il explique que les éditions Anatolia / Du Rocher ont publié des livres dont il avait été l'initiateur, sur Davila et sur la règle des Trois, notamment.

«J'envisage de prendre ma retraite», annonce-t-il pour justifier sa paresse.

Les livres qu'il me montre : les Préréphaélites ; Jardins d'artistes ; le jardin de Derek Jarman (Le livre de Jarman mourant, sur son jardin de galets, a continué de me fasciner malgré le passage du temps. Depuis vingt ans que j'ai cessé d'aller au cinéma, je n'y suis retourné qu'une fois, pour voir deux de ses films, qui m'ont déçu. Mais sur son jardin minimal, c'était un maître. Je fais des citations de lui dans le mien, en hommage.) ; le classeur où il collectionnait des articles sur des cabanes en bois et autres constructions précaires à l'époque de l'achat du terrain de Sansou ; les classeurs souples où il conserve les originaux des LD. Ces originaux sont des montages de photocopies retouchées parfois au blanc correcteur. Comme chez tous les collagistes du XXe siècle, les points de colle forment des taches jaunâtres. Je photographie une LD avec des emballages en couleur qui me plaisent.

Je lui parle d'un texte de Lucien Suel que j'ai beaucoup aimé sur le périple d'une graine d'églantier dans le jabot d'un étourneau repris dans le volume «Canal Mémoire». Philippe m'assure que ce texte a paru d'abord dans une LD, ce dont je doute fort. Vérification faite, c'est vrai : LD n°228, mais dans une version non justifiée.

Le manque de confiance en lui est caractéristique. Il ne sait jamais à l'avance si ce qu'il écrit va intéresser son lectorat, se pose constamment des questions sur la pertinence de publier ceci ou cela. Beaucoup de son amertume vient de là, bien plus que de son échec à trouver un éditeur durable, le grand échec de sa vie. Il n'a plus aucune motivation pour fabriquer un fascicule ou même photocopier quoi que ce soit. Pourtant, l'imprimé lui paraît incomparablement plus valable que le blog. Il a trouvé avec les Lettres Documentaires le niveau zéro de l'édition, la feuille volante A4. Je crois qu'il a trouvé l'équivalent avec le blog.

Domage qu'il ne se soit trouvé personne pour nous photographier Philippe et moi, le contraste eut été amusant. Lui, t-shirt lie-de-vin délavé et taché de peinture, bermuda grisâtre, baskets avachies. Moi, pantacourt noir Adidas, t-shirt jaune, pull orange et sandales. Lui, pas rasé, lunettes lui tombant sur le nez. Moi, cheveux hirsutes, barbe idem, grand gaillard de 100 kilos. (En fait il existe une photo de nous deux, mais faite avec la caméra de l'ordi et on s'était mis en couleurs psychédéliques, alors on ne peut pas bien voir la tenue. Ce T-shirt n'était peut-être pas très présentable mais il était propre. Il n'est pas taché de peinture mais a été accidentellement décoloré par quelques gouttes d'eau de javel. Quant aux baskets, quelle horreur, je n'en porte jamais, j'étais en sandales, c'est Laurent qui était gris! Il est vrai qu'avec le melon, il avait apporté un excellent pineau.)

Au détour d'une conversation, Philippe place une remarque qui semble une conviction : le christianisme est un polythéisme avec ses saints à foison, sa trinité de divinités, etc. Je n'y avais jamais pensé et l'idée me semble juste. Y repensant, je devine qu'il a lu cette thèse quelque part, mais où ?

Je lui dis avoir vu le volume 1968-1969 du journal de Michel Ciry dans une solderie à Paris. Comme il a l'air très intéressé je promets de le lui envoyer s'il s'y trouve encore en rentrant. Cela vaudra remerciement pour les livres qu'il m'a offerts.

Philippe mange du pain avec son melon.

Mercredi 9 août 2006. Il n'était pas bien compliqué, contrairement à ce que je m'imaginai, de retrouver la critique écrite par Kenneth Rexroth sur Charles Bukowski, contre laquelle celui-ci râlait dans une lettre du 15 juin 1968. Joël Cornuault n'ayant su me dire, je me suis adressé à monsieur Ken Knabb, marxiste zen, dont le Bureau of Public Secrets est rempli de textes et de traductions concernant lui-même, les situationnistes, et Kenneth Rexroth. Il m'a trouvé ça en moins de deux, en fait sur le site du *New York Times*. Car c'est dans ce journal que Rexroth avait publié, le 5 juillet 1964, sous le titre "*There's poetry in a ragged hitch-hiker*", un commentaire du livre de poèmes de Bukowski, *It catches my heart in its hands*. En lisant ce court article, je crois comprendre à la fois pourquoi Bukowski s'en était plaint, et pourquoi Knabb a raison d'estimer qu'il avait tort de se plaindre, vu que Rexroth lui était tout de même chaleureusement favorable. (Knabb me signale d'ailleurs que dans une lettre du 25 juillet 1967, Rexroth recommandait aux éditions New Directions de publier Buko, arguant qu'il était la meilleure révélation des dernières années, et proposant d'écrire une introduction). Le fait est que Rexroth, dans l'article, charrie un peu Bukowski en déplorant la publicité excessive qu'en faisaient ses copains de la Nouvelle-Orléans, le présentant quasi comme le plus grand génie depuis Homère, ce qui ne fait pas très sérieux. A part ça, il ne ménage pas ses éloges envers l'écrivain à la "vertu spéciale d'être beaucoup moins sentimental que la plupart de ses collègues" (je traduis hâtivement), auteur d'une poésie "simple, honnête et crue" (il dit aussi casual, comment traduire ça, décontractée?). Bukowski "écrit sur ce qu'il connaît: les cigarettes roulées à partir de mégots, la bouteille de lait piquée sur le seuil du voisin, le cheval sur qui miser aux courses, la pute payée avec le gain, l'auto-stoppeur déguenillé en route vers nulle part, la vision naturelle, poignante, du lieu où l'a conduit le dernier coup de pouce". En tordant le nez devant ça, Hank faisait un peu sa sucrée, sans doute.

Jeudi 10 août 2006. Sur deux revues a priori sans rapport. Les rédacteurs de ces deux revues s'étonneraient peut-être, ou s'offusqueraient, qui sait, si l'on s'avisait de les présenter comme jumelles. C'est pourtant la même impression qui me revient, chaque fois que je reçois ou que j'achète un numéro d'*Éléments* ou de *Xaintonge*. La première ressemblance qu'elles présentent à mes yeux est bien sûr leur aspect matériel de publications au format A4, à périodicité lente (saisonnière pour la première, semestrielle ou parfois même annuelle pour la seconde). Un deuxième point commun est que je n'en ai pas manqué un numéro depuis quelques années (c'est-à-dire, pour la seconde, depuis sa création). Une troisième affinité se trouve dans la nature de leur propos (disons grossièrement culture de droite pour la première, culture locale pour la seconde, c'est-à-dire dans les deux cas un discours qui tranche (sans difficulté) sur la vulgate socio-humaniste déversée à pleins tubes et à jet continu par la médiaterie dominante). Une quatrième similitude est qu'elles comportent un dossier central, qui en général me paraît assez intéressant, mais que j'ai toutefois la flemme de lire en entier, et que souvent je ne lis pas du tout, lui préférant les satellites marginaux gravitant à l'entour. Dans *Éléments* je fais d'ordinaire mon miel d'articles extérieurs au dossier, et j'aime en particulier feuilleter les pages de brèves qui ouvrent chaque numéro. Dans *Xaintonge*, où le dossier monopolise la partie proprement rédactionnelle, c'est le courrier des lecteurs qui a ma faveur. Je ne suis pas fâché de ce qu'il tienne une part de plus en plus importante, qui dépasse le quart de la surface dans la dernière livraison. Je m'en régale autant par les dires des correspondants que par les réponses du directeur, les uns et l'autre s'exprimant partiellement en patoué. Il y a de ces sorties charmantes, traduisant la gratitude gênée d'un tel ("Merci de m'avoir signalé que je m'étais abonné deux fois, c'est la première fois que je vieilliss

et jhe vous en répons, qu'o y at pas que des avantages") ou l'émotion de tel autre ("Ah là, pour tout dire, o m'a foutu l'frisson dans la couenne...").

Jeudi 17 août 2006. Un usage commode, pour désigner les mois en abrégé, consiste à employer en chiffres romains leur numéro d'ordre dans l'année, de I pour Janvier à XII pour Décembre. Je viens de m'apercevoir qu'en français, il y a le cas particulier du mois d'AOUT, pour lequel VIII n'abrège rien du tout.

Vendredi 18 août 2006. Après avoir terminé de rentrer toutes les données en retard dans mes relevés de vitraux, j'ai mis à jour les index et j'ai affiné mes calculs. Je constate que les chiffres que j'avançais dans ma note du 6 août, et que je supposais sous-évalués, sont à peu près exacts. En tenant compte des dernières visites effectuées récemment, j'ai dû faire des relevés de vitraux dans quelque 201 bâtiments (dont 200 religieux et un seul laïque, le musée des Arts déco de Prague). Je n'y inclus pas les églises où je me suis rendu pour constater qu'il n'y avait pas de vitraux. A Bordeaux je n'ai pas visité "une bonne quarantaine" d'églises et de chapelles mais environ 35 (je dis environ parce que j'ai la flemme de recompter). J'ai pris des notes individuelles sur quelque 2077 vitraux. La moyenne de dix vitraux par église est donc à peu près juste. Beaucoup en comptent moins. Les plus fournies que j'aie vues, comptant 60 vitraux ou plus, sont à Niort (église Saint-Etienne) et bien sûr à Bordeaux (Sacré-Coeur, Saint-Louis, Saint-Michel, et la cathédrale Saint-André, avec 84 à elle seule).

Je maintiens une liste à peu près complète des personnages représentés mais je n'ai pas le courage de la transformer en index, en y incluant la référence des lieux où ils se trouvent. Ce serait sans grand intérêt pour ceux qui sont omniprésents ou très fréquents (Jésus, Marie, Jean-Baptiste, Pierre, Martin etc) mais vaudrait surtout pour les plus rares, dont quelques figures historiques de l'époque moderne.

Je croyais avoir vu des vitraux anciens (de la Renaissance ou de la fin du Moyen Age) dans quatre églises mais je n'en retrouve que trois (Saint-André et Saint-Michel à Bordeaux, Notre-Dame à Niort). Aucun d'eux n'est daté. Dans la chronologie des millésimes que j'ai relevés, les plus vieux datent de 1848, les plus récents de 2002, les plus nombreux de la période 1860-1900.

J'ai relevé la signature de 111 verriers. Pour quelques uns je n'ai que des initiales, pour d'autres un patronyme seul, ou avec juste une initiale de prénom. Parfois il n'y a qu'un monogramme stylisé, je sais maintenant reconnaître ceux des principaux verriers du Bordelais (Villiet, Dagrant et Feur). Parfois j'ai pu compléter mes données par recoupement entre mes observations dans différents lieux. Google aide un peu, on trouve ici et là un nom, des dates, une explication. Le plus souvent il n'y a rien, le monde du vitrail est une zone obscure, largement extérieure à l'internet.

La France est encore un pays où l'on n'est jamais bien loin d'une église, et quelquefois cette église est ouverte. Ca serait bien, si de temps en temps un lecteur allait jeter un coup d'oeil dans celle qui se trouve près de chez lui et me disait s'il a pu distinguer une signature au bas d'un vitrail, ou quoi que ce soit de notable.

Samedi 19 août 2006. Guy des Cars est typiquement le genre d'écrivain dont je me serais contenté, dans ma jeunesse fanatique, de penser a priori que c'était un vieux con sans intérêt. Mais comme j'ai appris à me méfier de mes anciennes opinions, je me suis laissé tenter, voilà quelquel temps, par un livre de lui qui m'est tombé sous la main chez ma bonne amie Emma Hüß. Pas un roman, faut pas pousser non plus. Il s'agit d'un volume de mémoires, publié en J'ai Lu dans les années 70, touchant principalement sa jeunesse et ses débuts dans la carrière des Lettres, où il entra par la porte du journalisme. Ce livre m'a intéressé un peu, sans plus. Il est intitulé *J'ose* et sous-titré *Confidences que je n'ai pu faire qu'à mon fils*. Je ne comprends pas bien la formule, vu que les souvenirs en question n'ont rien de particulièrement inavouable. Il m'a surpris d'apprendre que Guy des Cars était à demi chilien, par sa mère. Il a été bien éduqué, chez les jésuites, et son père l'obligeait à faire du travail manuel pendant les vacances. Il m'a déçu de lire que cet homme issu d'une famille d'aristos nourrissait une vive passion pour l'univers du cirque, que je n'ai jamais pu encadrer. Bon, bref, impression générale pas catastrophique mais pas extraordinaire non plus.

Dimanche 20 août 2006. Je ne sais plus depuis quand j'entends, sur les radios périphériques, cette publicité pour une entreprise qui "répare et remplace" les vitres cassées des voitures. Vu ce que doit coûter un spot, et vu les milliers de fois où celui-ci a dû passer, sous ses diverses variantes, j'imagine que ça finit par lui coûter bonbon, à l'entreprise. Et je me dis que si cette dépense est proportionnelle à ce qu'elle fait gagner, l'industrie du remplacement de vitrage m'a l'air de tourner à plein régime, depuis quelques années. Ces spots mettent en scène des circonstances typiques dans lesquelles on est amené à faire ce genre de réparation. J'ai remarqué que la cause présentée est toujours accidentelle: il a fait trop chaud, il a fait grand froid, on a roulé sur un cahot, pardi. Moi, je ne dois pas avoir de bol, parce que chaque fois que j'ai eu des vitres à remplacer, c'est qu'elles avaient été cassées par des enculés. Et à mon avis tout à fait intentionnellement, sûrement pas par mégarde. Mais ça doit être exceptionnel, car la malveillance n'est jamais évoquée dans ces publicités si bien faites, si proches de la vraie vie. En tout cas je ne suis pas près d'oublier le lundi matin où j'ai retrouvé ma pauvre caisse dans laquelle il avait plu par une fenêtre du côté pendant tout le week-end. Ni le jour où j'ai dû faire un gros trou dans mon petit salaire, pour remplacer un pare-brise pété par pur vandalisme, vu qu'il ne donnait accès à rien. Je suis moins emmerdé, depuis que j'ai pris la fuite dans une zone plus tranquille. Mais tout de même, je n'ai pas l'intention d'oublier. On a les devoirs de mémoire qu'on peut.

Lundi 21 août 2006. Quintil des verriers bordelais.
(poème-liste)
(un peu à la façon de Lucien Suel)
(en moins bien)

Joseph Villiet, Gastine, Hutrel, Raymond Mirande,
G. P. Dagrang, S. E., Pargade, Henri Curcier,
Henri Feur, Le Prévost, Victoire Calcagni,
C. Guibert, M. Guitard, Labuzan, Fonmarty,
Elie Caillaud, Perriat, Chauffrey, Lieuzère et fils.

Mardi 22 août 2006. La France m'a l'air mal barrée, avec son super système de santé, que le Tiers-Monde entier nous envie.

Mercredi 23 août 2006. J'ai failli lire un livre de Jean Daniel, qu'on m'avait prêté, et puis ça m'a assez vite ennuyé et je me suis contenté de le survoler plus ou moins attentivement. Cet ouvrage paru en 1992 et intitulé *La blessure* est composé de deux parties. La première est un vague journal intime, très intermittent, tenu de 1961 à 1968. Au début l'auteur, blessé par une arme à feu, se trouve à l'hôpital, où l'on assiste au défilé ininterrompu de ses amis du Tout-Journalisme à son chevet. C'est là où j'ai commencé à décrocher et je n'ai qu'une idée approximative de la suite. Je peux me tromper mais je dois dire en outre que certains détails (par exemple p 86-88, de brusques passages du présent à l'imparfait, dans des évocations de Sartre et de Mauriac, ou p 151 ce "à l'époque" au sujet d'un incident ne datant que de "quelques jours") donnent l'impression embarrassante d'un texte provenant de carnets réellement tenus sur le moment mais retapés ultérieurement. J'ai remarqué une anecdote pittoresque, quand en juillet 1963, à Alger, Juan Goytisolo fait rencontrer à Daniel saint Che Guevara l'halluciné. Celui-ci lui fait cette déclaration révélatrice: "Le communisme pour faire marcher l'économie, je n'y crois pas... S'il faut équilibrer les comptes, les capitalistes savent s'y prendre. Nous, nous devons éradiquer de l'âme humaine le goût du profit." Eh ben oui, pardi, c'est comme au Père Noël, il suffit d'y croire. La deuxième partie du livre, "Le temps qui vient", rédigée "trente ans après", est une suite de chapitres sur des questions de politique. Celui sur "L'émergence de Le Pen" m'a déçu aussi. Dès les premières lignes, dans la phrase "Son affirmation est née de la diabolique exploitation d'un problème réel", ce mot m'arrête: diabolique. Avec ce genre de concept, on n'est pas beaucoup mieux équipé qu'avec les fantômes guévériens.

Lundi 28 août 2006. On aime bien écrire dans son blog, si possible un peu chaque jour et l'on s'aperçoit même que l'on n'aime pas ne pas le faire, mais il y a des moments où l'on a la tête et les mains ailleurs.

Ces derniers temps, j'ai revisité l'île de Ré, qui est encore charmante, quoique surpeuplée de cyclistes, j'ai découvert l'Intermarché de Mauzé-sur-le-Mignon, qui n'est pas mal, sauf le rayon crèmerie indigent, et j'ai réalisé que j'étais capable de passer des dvd dans mon ordi. Du coup j'ai re-regardé *Barry Lyndon*, dont je ne me lasse pas. Je crois que ma scène préférée est celle où Barry se présente au chevalier de Balibari. Ah, ça me fait penser que je ne me suis toujours pas procuré un beau tricorne, comme on en voit dans ce film. Et ce n'est pas à Inter que je vais en trouver.

Mardi 29 août 2006. Mon Top 20 des chansons de Brassens.

J'avais pensé faire un top 10 mais je n'ai pas pu, c'est trop dur. Dès le départ j'avais pourtant décidé de limiter mon choix à des chansons dont il était entièrement l'auteur, excluant donc les petits bijoux que sont ses mises en musique de poètes français (adieu La légende de la nonne, Pensée des morts, Les passantes, Le roi boiteux...). Même ainsi, mon premier tri m'a donné un top 28. Au prix de douloureux déchirements, je réduis à 20, c'est tout ce que je peux faire. Les voici sans classement, dans leur ordre chronologique.

J'ai rendez-vous avec vous.

Les sabots d'Hélène.

Le testament.

L'amandier.

Oncle Archibald.

Les lilas.

Au bois d'mon coeur.

Le vin.

Comme une soeur.

Trompettes de la renommée.

Les copains d'abord.

Les deux oncles.

Vénus callipyge.

La route aux quatre chansons.

Supplique pour être enterré à la plage de Sète.

La non-demande en mariage.

La rose, la bouteille et la poignée de main.

Sale petit bonhomme.

Stances à un cambrioleur.

Les ricochets.

Mercredi 30 août 2006. Mon Top 10 des chants et des cris d'oiseaux.

1. Hibou petit-duc. Il a un petit cri très aigu et bref, d'une seule note, qu'il répète à quelques secondes d'intervalle, mais ça peut durer longtemps et ça porte à des kilomètres. C'est sublime, je ne m'en lasserais pas. Je regrette vraiment qu'il n'y en ait pas auprès de mes lieux habituels de résidence et de n'en entendre qu'occasionnellement, ou sur disque. Un des jouets que je convoiterais le plus serait un enregistrement ininterrompu d'une heure de ce son.

2. Rossignol. Il a la juste réputation du meilleur chanteur. C'est en effet un improvisateur époustouflant, au chant très riche, très contrasté, très varié. Il faut l'avoir écouté, par une nuit de juin, ça ne s'oublie pas.

3. Grive musicienne. Elle a un chant bien structuré, qui consiste à répéter un motif trois ou quatre fois de suite, puis un autre, et encore un autre etc. C'est fascinant et je regrette que ça ne soit pas plus connu du public, vu que ces oiseaux se trouvent jusque dans les grandes villes, en tout cas les grandes banlieues.

4. Merle. C'est un bon chanteur et très répandu, il y en a partout. Il a une belle voix bien sonore, une voix de grive (le merle n'est qu'une grive à plumes noires) et il s'en sert pour composer des phrases d'une douzaine de notes, en somme des alexandrins d'oiseau. C'est un luxe démocratique.

5. Hulotte. C'est la chouette qu'on entend dans les films, celle dont on imite le cri en soufflant dans ses mains. Très beaux cris, vraiment, rien à voir avec les stridences désagréables des effraies ou les glapissements des chevêches.

6. Lorient. C'est un improvisateur mais minimaliste. Il a un petit chant flûté de trois à cinq notes, toujours différentes, qu'il lance après quelques secondes de silence. Comme le coucou, il arrive d'Afrique au printemps et on le voit rarement, il vit sur les cimes, mais on l'entend souvent, même si son chant est plus difficile à reconnaître. Il est aussi plus forestier, il faut vraiment être au fond des bois.

7. Engoulevent. Je n'en ai entendu qu'une fois dans la nature, et autrement sur disque. Il produit une espèce de stridulation vraiment étrange, qui monte et qui descend.

8. Pic vert. Il n'est pas rare, il y en a en banlieue, ni discret, il pousse une espèce de cri en cascade très sonore. Je ne trouve pas ça particulièrement beau, mais il a une franchise tonitruante qui me réjouit, et comme il ne se cache pas beaucoup, l'entendre est le signe que l'on peut s'amuser à le chercher.

9. Troglodyte. Il a un chant stéréotypé, ce sont toujours les mêmes dizaines de notes qu'il parvient à compresser dans une phrase de deux ou trois secondes. Lui aussi j'aime bien l'entendre car aussitôt j'essaie de le repérer, et je suis toujours amusé du volume sonore qu'il dégage, alors que c'est un freluquet, menu comme un roitelet.

10. Pouillot vélocité. Au début il me bassinait avec son chant entêtant, une onzaine de notes jetées à la diable, mais il m'est devenu sympathique depuis que je sais le reconnaître. Et puis quand on l'entend, c'est vraiment le printemps.

Jeudi 31 août 2006. Buffonneries.

J'étais assez content, hier, de voir que l'atroce Lapin, d'ordinaire si méfiant, semblait soudain m'accorder assez de crédit pour me demander mon avis sur ce que pouvait être cet oiseau, aperçu naguère "sur une route de campagne... Assez gros, beige avec des ailes bleues, une crête rigide et ondulée, je crois qu'il s'agit d'un pic mais je ne sais pas lequel". Pour moi, ça ne fait pas un pli. En France, peu d'oiseaux portent du bleu. Beige avec des ailes bleues, même si une partie de l'aile seulement est de cette couleur, mais très vive, c'est un geai, sans doute. Ce que les naturalistes appellent un Geai des chênes. Je le fais savoir au Lapin. Je précise, comme on n'est pas forcé de s'en douter, que le geai n'est pas un pic mais un corbeau. C'est le seul corbeau d'Europe sans plumage noir. Il n'y a d'ailleurs pas de pic beige sur le continent, ils sont soit verts, soit noirs, soit noir et blanc. Pour confirmer la chose, je lui fais passer, par e-mail, le lien du premier site correctement illustré qui me tombe sous le curseur. Voilà, me disais-je, une énigme vite et bien réglée. Hélas, c'était sans compter qu'il y a toujours un os, avec ce Lapin. Le voilà-t-y pas qui me chipote, du fond de son terrier, que "ça y ressemblait pour le coloris du plumage, mais plutôt de la taille d'une corneille ou d'un pic, ce geai des chênes m'a l'air assez petit, plus petit que le geai bleu yankee, par exemple..." Bon. Non seulement rebelle, l'animal, mais bluffeur, avec ça. D'après ce que je lis chez Roger T Peterson (l'homme qui a passé sa vie à "pallier ce défaut de la nature, qui a négligé de pourvoir les oiseaux d'étiquettes"), les geais bleus d'Amérique ne font que 29 ou 30 centimètres de long, à côté de quoi nos bouffeurs de glands sont de belles bêtes, qui en comptent dans les 34-35, ce qui les fait aussi plus grands que la plupart des pics. Mais allez donc faire entendre raison à ce satané Lapin. Et qui sait ce que les moines lui avaient fait boire, avant de l'envoyer se promener...

Vendredi 1^{er} septembre 2006. A propos de deux livres que je n'ai pas achetés.

Feuilletant au hasard le sommaire d'*Arts & Letters Daily*, hier matin, je suis tombé sur deux articles qui, par coïncidence, m'évoquaient deux livres que j'ai remarqués lors de mes dernières visites chez Emma, sans toutefois prendre la peine de les acheter.

Le premier de ces livres s'intitulait je crois *Comment se faire des amis*. Le sujet m'inspirait vaguement, par une sorte d'auto-dérision, car je n'ai jamais été particulièrement habile dans cet art, et j'arrive à un âge où il est grand temps, sinon bien tard, pour se soucier d'améliorer ses performances. Mais je doute que l'ouvrage m'aurait amusé autant que l'idée de l'acquiescer. J'apprends dans l'article en question qu'il s'agit d'un livre déjà ancien, dont l'édition originale en anglais, *How to win friends and influence people*, remonte à 1936, voilà donc maintenant soixante-dix ans, et aurait eu depuis lors des millions de lecteurs et des dizaines de traductions. L'auteur, Dale Carnegie, a

ainsi obtenu dans la psychologie un succès que le destin lui avait constamment refusé auparavant, puisqu'il avait successivement échoué dans l'agriculture, l'enseignement, le journalisme, la comédie, le roman, le mariage et la finance. Comme quoi il ne faut jamais désespérer.

Le second livre était celui que le mélancolique Alfred Métraux avait consacré à *L'île de Pâques*. Je me rappelle avoir possédé cet ouvrage dans ma jeunesse, et dans la même édition de poche, mais à part ça je n'en ai plus grand souvenir. Les archéologues estimaient jusqu'à présent que cette île avait été colonisée depuis environ l'an 800 de notre ère, et que ses premiers occupants polynésiens avaient d'abord passé plusieurs siècles en bon équilibre avec l'environnement, mais qu'à partir d'environ l'an 1200 certains bouleversements, comme une brusque expansion démographique, ou l'exploitation inconsidérée des ressources naturelles, avaient entraîné la disparition des arbres dont cette terre était couverte à l'origine, et le déclin de la civilisation de ses habitants. Voilà pourquoi le cas de l'île de Pâques est volontiers cité comme emblématique de l'incidence néfaste de l'homme sur son milieu (et entre parenthèses, avec mon esprit mal tourné de petit blanc aigri, je me suis toujours réjoui de ce que ce paradigme mette pour une fois en cause d'autres que les vilains Occidentaux d'ordinaire tenus pour responsables de toutes les catastrophes). Un article de Terry L Hunt, "*Rethinking the fall of Eastern island*", paru dans le dernier numéro d'*American Scientist on line*, modifie le point de vue. Tout d'abord, note le professeur de l'université d'Hawaï, l'écologie de l'île n'était pas dans un état aussi catastrophique que ça, quand les premiers Européens l'observèrent au XVIIIe siècle, certains d'entre eux déclarant y avoir aperçu quelques zones boisées. Mais surtout, les nouvelles datations qu'il a fait faire semblent invalider l'hypothèse d'un peuplement aussi précoce que l'on croyait jusqu'alors. Les premiers habitants ne seraient arrivés que vers 1200, et la déforestation aurait donc commencé dès leur arrivée. En outre, il paraîtrait que le principal facteur de la disparition des palmiers *Jubaea* n'ait pas été l'action de l'homme, mais celle des rats de l'espèce *Rattus exulans*, qui se nourrissent de leurs graines. Bien. Mais après tout, me dis-je, à moins que je n'aie rien compris, cela dilue peut-être la responsabilité des hommes, mais dans une petite mesure seulement, puisqu'aussi bien ces rats ont été amenés par eux, soit involontairement, comme passagers clandestins de leurs embarcations, soit volontairement, parce qu'ils les élevaient pour s'en nourrir. Je ne vois donc pas, même s'il est toujours légitime de réviser des conceptions inexactes, que cela change fondamentalement les données du problème.

Samedi 2 septembre. Parlons chiffons. Longtemps j'ai considéré qu'une des grandes catastrophes de l'industrie textile contemporaine est la production, maintenant banalisée, de cet article consternant : la serviette-éponge qui n'éponge pas. Mais je me disais cet été, en observant mes contemporains, qu'un nouveau désastre vient maintenant lui disputer la palme, c'est le "short long", dont la coupe a autant d'allure que l'appellation. (PS. C'est «l'abominable pantacourt», précise un lecteur).

Dimanche 3 septembre 2006. Du temps que j'étudiais la faune brésilienne, un de mes instruments de référence était l'*Ornitologia brasileira* de Helmut Sick, dont je possède la deuxième édition, posthume, parue en 1997. Cet homme fut au XXe siècle le principal spécialiste des oiseaux de ce pays. Le peu que j'ai su de sa vie m'inspire de la sympathie. C'était à l'origine un Allemand, né à Leipzig en 1910. Comme c'est le cas de beaucoup d'ornithologues, sa passion scientifique fut précoce et il fit partie de sociétés savantes dès sa jeunesse. Il fut envoyé en mission d'étude au Brésil en 1939 et ne devait plus quitter le pays, dont il devint citoyen en 1952. Il ne gardait donc pas rancune d'un malheureux épisode : en 1942, quand le Brésil entra en guerre, il fut incarcéré comme la plupart de ses compatriotes se trouvant là-bas, et ce jusqu'en 1945. Il aurait publié en 1957 un livre à caractère autobiographique, *Tukani*, que je ne connais pas. Il est mort à Rio de Janeiro en 1991. Dans la préface qu'a composée le poète Carlos Drummond de Andrade pour l'*Ornitologia* de Sick, un détail fait virer ma sympathie à la fascination. Pendant ses années de prison, ne pouvant plus observer les oiseaux, il s'était intéressé à la vermine peuplant son ingrat biotope, et en avait profité pour identifier onze espèces de termites jusqu'alors inconnues. J'admire cet exemple.

Lundi 4 septembre 2006. Ornithologie spéculative (heureusement qu'il nous reste ça).

Pour une meilleure information du public, je reproduis ici les quelques développements scientifiques générés dans ce blog le jour même et le lendemain de ma note du 31 août, puis dans *I like your style* le 2 septembre.

* Dans le *Journal documentaire*, le 31 août :

- Lapinos, à 12 h 35 : Méfiant comme un lapin, si vous voulez, mais ça m'empêche pas d'être pris au collet très souvent. Mais peu importe, il me semblait que vous aviez les qualifications pour trouver la réponse et m'aider à retrouver le sommeil. Bien sûr que le geai yanki est gros, et pas timide du tout, une vraie pie - et votre geai des chênes, là, sur la photo, m'avait paru d'un format plus modeste. Mais je ne vous aurais pas dérangé pour un geai. Non, cet oiseau, si je n'ai pas eu une hallucination, m'a paru beaucoup moins commun qu'un geai. Est-il possible qu'un oiseau exotique s'égare dans sa migration ou qu'il s'échappe d'une cage ? Je vais regarder dans une encyclopédie et si je ne trouve rien, je vous ferai un dessin.

- Ph.B, à 13 h 02 : Ah ça, tout est possible, cher Lapinos, ou à peu près tout, y compris les hallucinations. Il y a des cas rares d'erratisme, on a bien vu un morse croiser au large des côtes du Pays basque, il y a quelques années. Et il arrive aussi que les cages soient mal fermées. Mes fenêtres au boulot donnent sur des chênes dans lesquels, un beau jour, s'est posée une perruche d'un bleu métallique, qui n'avait rien de la faune indigène. Mais j'espère sincèrement que vous n'allez rien trouver dans votre encyclopédie, parce que j'aimerais assez voir le dessin.

- Lapinos, à 14 h 40 : Houphouphoup hurrah, j'ai trouvé ! Je vais pouvoir dormir de nouveau sur mes deux longues oreilles. C'était une huppe fasciée (*Upupa epops*). "Aucune confusion n'est possible", dit le guide Peterson que j'ai consulté. Le lendemain du jour de la huppe, j'ai pu observer un grand grèbe huppé, ce qui est quand même le comble de la satisfaction ornithologique pour un amateur des romans de Waugh. Tant pis pour le dessin. Dommage, car même si je ne m'appelle pas Oudry, je me défends pas mal pour ce qui est de peindre les oiseaux...

- Lapinos, à 14 h 45 : Comme j'ai des raisons de me méfier de quelques mauvais esprits qui circulent par ici, je préfère saboter tout de suite la mauvaise blague qu'on pourrait être tenté de me faire sur la huppe fasciste.

- Ph.B, à 14 h 54 : Il se peut bien, cher Lapinos, que vous ayez vu une huppe. Mais dans ce cas, c'est bien ce que je pensais: les moines ont dû vous en servir une qui titrait au moins 13 ou 14 degrés. Car a-t-on jamais vu qu'une huppe ait du bleu? Quand on pense que d'habitude, vous avez plutôt tendance à voir rouge!

- Lapinos, le lendemain 1er septembre, à 12 h 06 : Hélas j'ai pas pu l'observer bien longtemps. Ma description n'était pas bonne. La crête ondulée aussi c'était ridicule, j'aurais dû dire "huppe en éventail". Très bel oiseau, quoi qu'il en soit - c'était mon premier.

* Dans *I like your style*, le 2 septembre :

- Uncle Toby, à 11 h 05 : Comme quelques loisirs et une humeur moins maussade que d'habitude me font relire divers blogs, je tiens absolument à entraîner Ilys dans cette controverse. Je soutiens entièrement Philippe Billé : c'était un geai, ça ne peut pas être autre chose. J'en ai dans mon jardin tous les hivers : les glands et autres fruits sauvages épuisés dans la forêt, les corps morts d'adeptes du roller sur les pistes cyclables fin becquetés, ils viennent manger des boules de gras que j'accroche dans l'érable pour les mésanges. On ne peut pas les confondre, et la description ne peut convenir qu'à un geai. En outre les pics ont un vol ondulé très caractéristique que les geais n'ont pas. Et les huppées, comme le remarque Philippe, n'ont pas de bleu. Disons-le franchement et sans fard : Lapinos a tort.

- Blueberry, à 11 h 35 : Pour qu'on sache bien de quoi on parle :

Le geai : <http://www.coq.qc.ca/geai.jpg>

[il envoie en fait sur une photo de geai bleu américain]

La huppe fasciée : <http://www.fr.ch/mhn/images/huppe.gif>

- Uncle Toby, à 12 h 08 : Votre geai est outrageusement trop bleu pour être un geai européen. Ou c'est peut-être un geai malade ou albinos. Regardez plutôt là et là.

- Blueberry, à 12 h 39 : Non, c'est un joli geai. C'est tout. Que je sache les gens beaux ne sont pas forcément malades ou albinos.

- Uncle Toby, à 13 h 11 : S'ils sont bleus, si. (Sauf les schtroumpfettes.)

- Blueberry, à 14 h 45 : Je connaissais une schtroumpfette, d'ailleurs bien peu schtroumpfante, qui m'avait pourtant expliqué que son visage bleu était le produit d'une grave maladie génétique.

- Uncle Toby, à 15 h 33 : Elle était schtroumpfement menteuse, vous vous fîtes enschtroumpfer : il est scientifiquement prouvé que c'est une caractéristique physique qui n'a rien à voir avec une maladie.

Mercredi 6 septembre 2006. Je me suis quelquefois posé cette question, j'envisageais de la formuler un de ces jours, ma polyflemme ne m'a pas permis de le faire avant de trouver l'énigme si simplement énoncée chez Polyphème, en date d'hier, que je ne résiste pas au plaisir de la citer : «Sur combien de photos dans le monde apparais-je, en arrière-plan d'un monument ou d'un touriste?»

Jeudi 7 septembre 2006. Animaliers à lier. Ce qui commence à vraiment me gonfler, dans les documentaires animaliers, c'est la séquence devenue quasi inévitable, et généralement située vers la fin, où l'on voit les spécialistes besogneux et dévoués s'acharner sur les bestioles, pour leur bien paraît-il, à leur faire des prélèvements, à leur planter des antennes ou à leur incruster des puces électroniques. A côté de quoi le baguage des oiseaux semble maintenant un artisanat antique et raffiné. Ca me donne parfois des envies de choper un de ces écolos furieux et de lui agraffer des étiquettes dans les oreilles, histoire d'étudier scientifiquement ses réactions.

Samedi 9 septembre 2006. Dans le pâté de sophismes qui tient lieu de pensée à certains humanistes, j'entends ces deux arguments parfaitement contradictoires, visant à expliquer (et bien sûr à disculper) la délinquance juvénile chez les "opprimés". Pour les uns, si des jeunes déconnent, c'est parce que leurs parents sont au chômage (d'où discrédit, dèche et désespoir, etc). Pour les autres, c'est parce que leurs parents travaillent (et donc ne sont pas disponibles pour surveiller leurs enfants, etc). Ainsi, quelle que soit la situation sociale des parents, elle sert d'excuse aux morveux.

Dimanche 10 septembre 2006. Au courrier ce matin, Jean-Michel Hermans m'envoie la chanson cajun *Lâche pas la patate* (de *circa* 1970) par Jimmy C Newman (*born* 1927). Je n'y comprends pas grand chose mais j'ai la petite joie de décoder cette phrase:

*«J'va au bal tous les sam'dis
Pour escouer mes vieilles pattes...»*

Jeudi 14 septembre 2006. Hier j'ai raccompagné ma mère chez elle par cet itinéraire oblique et long du nord de la Saintonge au sud de la Dordogne, que j'appelle la route des monts parce qu'on y passe par Montendre, Montlieu, Montguyon, Montpon. Deux cents kilomètres, trois heures de route. Elle avait passé une dizaine de jours chez moi à La Croix. J'ai pour elle une affection naturelle, et de l'admiration pour sa perfection morale évidemment supérieure à la mienne, même si je suffoque parfois un peu de certaines de ses attitudes, comme l'autre jour quand je me suis mis les pieds dans l'eau sur la plage du Martray et qu'elle m'a demandé de revenir de peur que je ne me noie (j'ai cinquante ans, j'étais à un mètre de la digue, l'eau ne me montait pas à la cheville, et je fais ce que je peux pour être patient).

Nous avons eu le temps de visiter quelques églises, quelques supermarchés, quelques cimetières, et de discuter un peu des vivants et des morts. Elle m'a eu assez tard. Elle est née en 1922, après son frère Raymond maintenant disparu, et après un premier fils que leurs parents avaient eu en 1907, Yvon je crois. Il est mort à huit ans, d'un coup de froid attrapé dans le courant d'air d'une grange, après avoir aidé un aïeul à charger ou à décharger quelque chose. On a vu sur la plaque, à Vandré, que c'était en avril 1915. A ce moment-là leur père était à la guerre, qu'il a passée en entier dans la région de Sedan sans être blessé, mais il en est revenu chauve d'avoir porté le casque pendant quatre ans. Elle m'a dit que son père ne buvait que le vin qu'il faisait lui-même, et que les années où ça ne donnait pas, il n'en buvait pas.

Au cimetière de Moragne, j'ai repensé à un incident que je n'ai pas voulu lui raconter. C'était peut-être l'an dernier, lors de mon passage rituel à la Toussaint, j'avais vu que des plantes, même de petits frênes, voulaient pousser dans les interstices au bord de la tombe de mon père. Vers Noël j'y étais repassé avec un sécateur. Par commodité j'avais dû marcher sur la tombe à un moment, et en en redescendant j'avais accroché une espèce de pierre verticale située au pied mais pas fixée, qui m'avait basculé sur une cheville et m'avait déchiré la peau. C'était sans gravité mais désagréable pour la douleur physique très brûlante sur le moment, et cette sale impression que c'était là comme un méchant coup de griffe venu de..., disons de l'autre côté.

En passant à Saint-Crépin ma mère m'a raconté pour la énième fois l'anecdote dont je ne me lasse pas, je lui redemande même des détails à chaque fois, du jour du mariage de Raymond, peut-être en 1942, quand leur cousin Marcel était arrivé en dévalant la côte à toute allure sur son char à banc, et tout le monde pensait qu'il allait se rompre les os.

A Breuil-la-Réorte, elle a cherché en vain le tombeau d'une parente qui s'était suicidée en laissant au monde trois petits. Elle s'était jetée dans un puits parce qu'elle ne supportait plus la douleur d'un probable cancer, en tout cas de ce qu'ils appelaient alors une "mauvaise maladie".

Ces évocations lugubres me sont pénibles, en même temps je ne déteste pas de sentir qu'elles rabattent salutairement quelque peu de ma joie idiote de survivant en sursis, elles me donnent l'espoir peut-être illusoire qu'au moins je ne serai pas pris de court à l'heure de tous, quand il faudra décéder dans les gargouillis.

Bon, ça y est, je sens que je suis en pleine forme.

Parlons d'autre chose. Ma mère m'a aussi appris quelques expressions charentaises marrantes qui lui restent de son enfance. Il paraît qu'on appelait le liseron, cet emmerdeur du jardinier, les veuriés, c'est-à-dire les vrilles. Quand il pleut en même temps que le soleil brille, on disait «O mouille et le souleil rait, le Yab (= le Diable) bat sa femme à coups de bounnet». Et quand tout est soudain parfaitement calme et silencieux, sans le moindre souffle d'air ni le moindre bourdonnement, on disait que «le temps écoute».

(Écrit en écoutant Harold Budd).

(PS. Pascal Z me signale qu'on dit aux Antilles, «Le diable marie sa fille derrière l'église»).

Samedi 16 septembre 2006. Le feu à La Croix.

Il y a chaque année un jour avant la fin août où il se met à faire assez frais pour que j'aie besoin d'allumer la cheminée, puis ça se réchauffe et on refait un tour d'été avant que le froid ne revienne plus insistant. L'autre soir Véro me dit toi, comme je te connais, tu fais déjà du feu. Elle se trompait à peine, j'en ai fait en rentrant. Il me reste des réserves de l'an dernier mais je n'ai pas trouvé de bois à racheter cette année. Dommage que la scierie de Prissé ait fermé, leurs bûches calibrées étaient hors de prix mais ils avaient aussi une montagne de chutes en vrac et bon marché, qui faisaient mon affaire. On pouvait choisir et il y avait de tout, du chêne, du charme, du hêtre, que sais-je, de toutes les tailles et de toutes les formes. Il y a une jolie bûche de bouleau, toute blanche, que je ne brûle jamais, je la garde pour l'oeil, elle monte et descend parmi les autres selon que le bûcher se vide ou se remplit. Les ruraux se foutaient de mes petits plaisirs. Je ne leur en parle pas. J'ai pisté le bois mort tout l'été, je scrutais les haies quand je me déplaçais en voiture ou à vélo. Je me suis ramassé une super souche de chêne derrière la Malvaud, c'est elle qui brûle en ce moment. C'était l'été des souches, d'ailleurs, j'en ai récupéré plusieurs ici et là. Il y en a deux que j'ai fait arracher par Bruno, mon nouveau jardinier préféré, j'en aurais moi-même été bien incapable. La plus belle est celle du sapin que la tempête avait fait tomber fin 99. Il l'a sortie à la pelle et à la pioche, en moins de deux heures. Je la laisse à la pluie pour la laver de sa terre, on dirait un grand trophée de chasse, avec des cornes de deux mètres d'envergure. Ça me fera des bûches coûteuses, mais des bûches quand même.

Lundi 18 septembre 2006. Si l'acte de forniquer est la fornication, l'acte de niquer devrait s'appeler la nication, mais je n'ai jamais entendu dire ça.

Mardi 19 septembre 2006. Souvenir d'Albert Audubert.

J'ai appris fin août la mort d'Albert Audubert, d'une embolie pulmonaire je crois. A l'époque où j'étais étudiant de portugais, fin seventies début eighties, il régissait la moitié brésilienne de la formation. J'ai toujours eu de la sympathie pour lui, il m'en a témoigné quelquefois. Il est dans mon esprit un assez bon symbole de mon talent à rater des relations qui auraient pu être meilleures.

C'était un personnage imposant, dont la stature massive et les traits faisaient à mes yeux, sauf son respect, une sorte de rhinocéros humain. Derrière sa mine volontiers sévère, on sentait que le Gascon débonnaire se cachait mal. Il portait le béret. Je me rappelle surtout des cours donnés l'après-midi, portant sur des poèmes brésiliens en vers libres, de Drummond de Andrade ou de Manuel Bandeira, oeuvres assez ternes me semble-t-il, mais en effet propices à la pédagogie. Il avait un défaut de diction surprenant chez un professeur, qui plus est d'origine rurale, son incapacité à rouler les R. J'aimais beaucoup sa tendance à la digression, le sel de son enseignement, qui pouvait l'amener à nous entretenir de questions peu académiques, comme les problèmes de voirie qui se posaient dans son bled. Une fois, qu'il avait voulu tester la culture générale de ses auditeurs en leur demandant s'ils avaient idée de qui était l'auteur d'*Orlando furioso*, et où j'avais été le seul à répondre l'Arioste, il m'avait félicité de façon gênante devant sa douzaine d'étudiants à moitié endormis, parmi lesquels je brillais sans grand mérite.

Au printemps 1984, quelques années après la fin de mes études, et à un moment où j'étais fort éloigné de l'université, il m'avait contacté pour m'offrir une bourse de voyage au Brésil, dont il disposait. Il voulait en cela, malgré le temps passé, me récompenser d'avoir été un bon étudiant. C'était peu de chose, un aller-retour gratuit en avion pour Rio, avec le séjour à ma charge, mais ça pouvait être intéressant et je n'étais pas tenu à un compte rendu. Je m'en foutais et je ne souhaitais pas particulièrement voyager, je refusai donc poliment. Quelques semaines plus tard cependant, les circonstances de la vie et ma faiblesse morale m'ayant placé dans la situation avantageuse mais inconfortable de bigame, je le rappelai en catastrophe pour accepter et fuir. Au Brésil, je m'ennuyai, globalement, comme j'ai déjà eu l'occasion de le raconter, et je fis même des pieds et des mains pour qu'Air-France me rapatrie quinze jours avant le terme prévu de deux mois. Je ne sais plus si seulement je signalai au professeur mon retour.

Ce fut lui qui me retrouva, fin 1985, pour me dire que finalement on réclamait que je fournisse un compte rendu ou un article ("Depuis deux mois je n'arrive pas à vous joindre aux deux numéros que vous m'avez laissés! Je poste ce mot comme je jetterais une bouteille à la mer..."). Je n'avais rien à donner, c'est sans doute là que je l'ai le plus déçu. Dès lors nous ne nous vîmes plus qu'épisodiquement.

Après 1985, quand j'ai fait des traductions chez Grasset, j'ai dû aller le voir une fois ou deux pour lui demander de m'éclairer sur quelques points. Il le fit. Il avait une mémoire phénoménale et savait beaucoup de choses.

Il y eut une fois, dans le début des années 90, où il me demanda mon aide car il était empêché, pour aller accueillir un conférencier brésilien. Du coup je passai la journée avec eux et il nous invita au restaurant, à midi et le soir. Il y eut un petit incident pendant le dîner. Le conférencier était un fanatique de roman réaliste sociologique. Il cherchait à retrouver le nom d'un romancier français qui lui semblait méprisable. Je l'aidai: il s'agissait de Georges Perec. Je fis pire, je pris la défense de Perec, exposant l'originalité de plusieurs de ses expérimentations (dont je ne suis pas fan pour autant). Le conférencier prit la mouche, haussa le ton, mais ça n'alla pas bien loin. Audubert resta neutre. Un parfait *Homo cocktellus*.

Est-ce à la même occasion, qu'il m'annonça qu'il allait accompagner Ségolène Royal comme son interprète personnel, au Sommet de Rio? J'entends encore sa voix au téléphone me confier qu'il se sentait "tout tourneboulé" de cette histoire.

Je ne sais plus dans quelle circonstance, ultérieure me semble-t-il, mais c'était peut-être au même moment, je me suis retrouvé une fin d'après-midi boire un pot dans son pied-à-terre de Talence, près de la barrière, en compagnie d'un Argentin de son âge qu'il hébergeait alors. Il m'avait fait remarquer dans la cour de l'immeuble sa voiture girondine, une antique Simca 1000 ou une Renault 8, au pare-brise décoré d'une véritable frise de vignettes.

En tout cas c'est après avoir commencé de travailler à la B.U. en 1993 que je découvris avec curiosité un des rares articles qu'il ait publiés, portant sur "L'usage et le langage de la *maconha* (*marijuana*) au Brésil", et paru dans les Archives du centre Gulbenkian. En 1996, comme j'étais dans la place, il me demanda de m'assurer que la bibli avait bien acquis un exemplaire du dictionnaire d'argot brésilien qu'il venait de faire paraître à Tübingen. Je le rassurai volontiers, il s'agissait d'un volume de la collection des *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, à laquelle nous étions abonnés. Cet ouvrage s'ouvre sur un avant-propos amical de trois pages dans lesquelles le professeur Kurt Baldinger évoque la vie d'Albert, sur laquelle je ne savais alors presque rien: sa famille corrézienne à La Chapelle-aux-Saints, sa collaboration en Suisse au *Französisches etymologisches Wörterbuch*, son agrégation de grammaire, ses douze années à la tête du Centre d'études françaises de São Paulo, sa nomination à l'université de Bordeaux, son élection comme maire de sa commune, puis conseiller général de Beaulieu-sur-Dordogne, etc.

En 2000, quand j'ai présenté ma thèse, je l'ai invité par principe et j'ai eu la bonne surprise de le voir arriver. C'était pour moi un grand honneur.

Je ne sais plus en quelle occasion depuis lors il m'a dit avoir aimé ma livrette de souvenirs du Brésil, *Rio-même*, que Baudouin avait publiée à l'enseigne de P Mainard.

Nous avons encore échangé quelques courriers il y a environ deux ans, quand notre ami Secchin cherchait à publier une plaquette de poèmes que j'avais traduits en français.

Sa disparition me peine et je me sens inutile, trois semaines après, avec mes souvenirs flous.

Mercredi 20 septembre 2006. En rêvassant, j'ai inventé un jeu. Pas de pot, c'est un jeu idiot. Je me suis avisé que la plupart des prénoms et des patronymes, en France, comptent moins de dix lettres. Cette petite quantité de lettres est donc représentée par un simple chiffre. Or, en juxtaposant le chiffre du prénom et celui du nom, on obtient un nombre qui est aussi le numéro d'un département. Bien entendu, ce département, sauf exception, n'a pas forcément de rapport avec la personne. Dans mon cas, par exemple, on tombe sur 85, le numéro de la Vendée, avec laquelle je n'ai pas de lien particulier. Le jeu consiste précisément en ceci: essayer de trouver quelle correspondance, même ténue, ponctuelle ou secrète, on peut établir entre l'individu et le lieu. On peut aussi s'amuser à demander à un(e) tel(le) ce que le département ainsi fixé représente à ses yeux, etc. Mais, me direz-vous, que faire quand le nom compte dix lettres ou plus? Ou s'il y a une particule? Ah, ça, je me doutais bien que vous alliez me contrarier. Eh bien, ma foi, débrouillez-vous.

Vendredi 22 septembre 2006. Crime et relâchement.

Les controverses de l'actualité font ressurgir la question des molleses de la "justice" dans la répression de la délinquance et de la criminalité plus ou moins juvéniles. Un des sophismes les plus répandus à ce sujet consiste à prétendre que l'enfermement est à éviter autant que possible, sous prétexte que "la prison est l'école du crime". J'ai du mal à y croire, car s'il est vrai qu'une jeune fripouille a communément la possibilité de réitérer ses exactions des dizaines de fois avant qu'on se décide à la mettre à l'ombre, probablement n'a-t-elle plus grand chose à "apprendre" en matière de canaillerie, quand on se résout enfin à cette extrémité. Je ne pense pas que la prison corrige souvent ceux qu'on y enferme, encore que le seul cas que j'aie connu personnellement ait été l'occasion d'une rédemption manifeste. Mais je ne pense pas non plus que le maintien en liberté soit une incitation à la vertu, dans les nombreux cas de barbarie indécorable. S'il est une "école du crime", à mon avis, c'est d'abord l'impunité.

Quant aux peines "alternatives", elles me font doucement rigoler. Les maisons de "correction" ne sont plus que de coûteux foutoirs d'où leurs pensionnaires se tirent à volonté, et les "travaux d'intérêt général" une vaste blague, le travail exécuté dans ces conditions n'étant bien souvent qu'un salopage qu'il reviendrait moins cher de confier à de simples salariés, et pour un meilleur résultat.

Samedi 23 septembre 2006. L'autre jour, en rangeant des papiers, je suis retombé sur un polaroid que m'avait envoyé Lloyd en 1990. Il y pose devant l'entrée de la maison où il habitait à l'époque, dans une rue d'Iowa City. J'étais soudain frappé d'observer que l'on y voit très distinctement, en chiffres blancs sur un panneau noir, son numéro de porte d'alors : 911, qui résonne maintenant d'un écho quelque peu sinistre, puisque c'est par les chiffres 9-11 que l'on se réfère aux attentats spectaculaires de septembre 2001. A un courrier dans lequel je lui fais part de ce détail, il me répond en m'apprenant que de toute façon, le nombre 911 avait depuis longtemps une connotation catastrophique aux USA, où c'est le numéro téléphonique d'urgence pour appeler la police ou une ambulance.

Dimanche 24 septembre 2006. Avant de la remettre dans mes archives, je viens de relire la photocopie que je conserve de l'article du regretté Albert Audubert (voir dans ce blog au 19 septembre) portant sur "L'usage et le langage de la *maconha* (marijuana) au Brésil", paru dans les *Arquivos do Centro cultural português Gulbenkian* (XVIII, 1987, p 131-144). Lorsque j'avais découvert l'existence de ce document, il avait piqué ma curiosité non seulement parce que j'en connaissais l'auteur et que je suis moi-même amateur de fumette, je veux dire de lexicographie, mais aussi car il m'intriguait que cet homme, qui n'avait pas le profil d'un fumeur d'herbe, ait porté son attention précisément sur ce sujet. Quelles raisons, quels hasards avaient pu l'y conduire? Maintenant qu'il est trop tard, je regrette de ne pas lui avoir posé la question, quand j'en avais l'occasion. Cet article a du charme, parce qu'il est dépourvu du jargon qui plombe souvent la prose académique, et que les notations qu'il recueille sont savoureuses. J'y remarque par exemple, parmi les termes pouvant désigner un joint de gros calibre, le mot portugais *charuto* ("cigare") et le mot d'origine tupi *taguara* ("bambou"). Mais le point qui me paraît le plus singulier est peut-être l'observation que l'appellation la plus courante de la marijuana au Brésil, à savoir le mot d'origine africaine *maconha*, est l'exact anagramme de *cânhamo*, soit le nom usuel du chanvre en portugais.

Samedi 30 septembre 2006. Trois rêves.

Dans le premier rêve, j'étais avec D dans un village en Suisse. Nous voulions acheter des cartes postales, nous n'en trouvions pas. C'était le soir. Nous refaisions sans arrêt un même itinéraire, partant d'une rue située en hauteur et au bout du circuit nous étions revenus à notre point de départ. A chaque fois nous marchions vite, avec une sorte de fébrilité. J'avais repéré sur une place un ou plusieurs bouquinistes avec de petits étalages de livres. Quand je décidai de prendre mon temps pour aller voir exactement ce qu'ils vendaient, il était trop tard, ils avaient plié. A la fin, Bernard et Irena étaient aussi avec nous.

Premier réveil à minuit et demie.

Dans le deuxième rêve, j'étais en voiture avec Bernard, et son beau-père Lucien qui conduisait. Nous nous éloignions de Bergerac dans la campagne, en direction de l'est-sud-est. Je ne savais pas où nous allions et je le leur demandai. Au village de Tuilerie (ou quelque chose comme ça) me répondit Lucien. Dans un bourg où nous nous arrê tâmes en route, je cherchai, de nouveau en vain, à acheter des cartes postales. Je me retrouvai dans un restaurant où je n'avais rien à faire. Au moment d'en sortir, le patron me demanda si je désirais quelque chose. Je lui répondis avec une pointe d'arrogance que je le lui ferais bientôt savoir, si cela s'avérait nécessaire.

Deuxième réveil à 5 h et quart.

Dans le troisième rêve, je me trouvais sur une pelouse du campus. J'étais installé à une grande table sur tréteaux, protégée par un auvent ressemblant à un stand de foire, mais j'étais assis à l'extérieur, côté chaland. J'avais étalé devant moi un grand nombre de documents et d'instruments. Le soir tombait et je rangeai mes affaires pour me replier dans un bâtiment. Je pénétrai dans une salle d'étude où étaient assis quelques étudiants, sous la surveillance de D, assise au bureau. Je m'avançai jusqu'au fond de la salle et revins vers l'entrée, où je m'installai parallèlement à D pour travailler. Madame Ly (une autorité de l'université) survint, s'approcha et, passant ses bras devant moi, se mit à écrire lentement sur le clavier de mon portable. J'étais intrigué et décontenancé parce qu'elle ne me donnait aucune explication à son comportement bizarre et je n'osais lui en demander. En silence, je lui cédai ma place et retournai dehors, où il faisait nuit. Je m'aperçus que j'avais oublié plein

d'affaires dans le stand que j'avais quitté, des feuilles de papier et des timbres-poste dont certains traînaient par terre, éparpillés par le vent. Dans la pénombre, je commençai à les rassembler et à les ranger dans une mallette en osier. Au moment où je venais d'y déposer un marqueur Bic, une jeune femme qui s'était approchée me dit en souriant que cette mallette lui appartenait. Pour la détromper je voulus lui montrer le marqueur que je venais de déposer, mais au moment où je m'apprêtais à lui dire "Vous voyez bien que cet objet m'appartient", je constatai qu'il s'était transformé en flacon de vernis à ongle, qui ne pouvait être à moi.

«Insomnies, troubles de l'onirisme», mentionne la notice du patch, parmi d'autres «effets indésirables» possibles. Aaaaah, d'accoord, c'est pour çaaaa.

Mercredi 4 octobre 2006. J'adore arrêter de fumer, j'aurais dû faire ça plus souvent, c'est très dépaysant. Et le patch me fournit un speed inattendu. Vous me direz, dans l'état où je suis, il vaut mieux que ça m'amuse, parce que je n'ai plus vraiment le choix, c'est ça ou... Pour que la fête soit complète, on m'a aussi trouvé du cholestérol, alors... Adieu charcuteries, pâtisseries, fromages... Donc depuis vendredi dernier, je n'aspire plus que de l'air et je bouffe environ des raisins avec du pain sec et de l'eau plate. Et pendant que j'y étais, j'ai aussi changé de crèche, de retour en Gironde. Faute d'avoir trouvé un tueur à gages pour régler le cas de l'horrible fiston à ma dame, j'ai fini par opter pour l'exil. L'exil ne m'a pas mené bien loin, j'ai atterri chez un vieux monsieur du quartier. Il me loue une drôle de piaule au sous-sol de sa villa. De ma fenêtre au ras du sol, j'ai vue panoramique sur le gazon, et à trois ou quatre brasses de là, vue bouchée par le mur du cimetière, d'où dépassent des croix et des cyprès. Bon. Tout ça n'est pas brillant mais au moins j'ai la paix.

Mercredi 11 octobre 2006. Dans le cadre de sa lutte contre la discrimination des chances, ou quelque chose comme ça, je suggérerais au gouvernement d'embaucher au moins 30 % de paraplégiques dans les CRS. Vu à quoi ils servent, c'est à dire en gros à faire de la figuration, ça devrait aller, y a pas de raison.

Jeudi 12 octobre 2006. Les petits plaisirs du métier.

Avant-hier, par exemple, cette épiphanie germanique me tombe sous les yeux: un recueil de poésies portugaises d'un certain Pires Cabral, publiées en 1983 avec la traduction allemande en regard, par un éditeur de Brême qui ne devait pas soupçonner la drôle d'impression que le nom de sa maison peut produire chez l'éventuel lecteur francophone : Edition CON. C'est écrit bien en gros sur la couverture, puis sur la page de garde, et répété à l'envi sur les pages publicitaires en fin de volume. Eh oui, les éditions CON. Je n'ai pas idée de ce que ça peut vouloir dire en allemand. Si ça se trouve, c'est le nom de famille du directeur. Encore heureux qu'il ne s'est pas associé avec monsieur Communbalai.

Et hier, je m'occupais entre autres d'un recueil d'extraits de Gomes de Zurara, un chroniqueur portugais du XVe siècle. Ce recueil a paru à Lisbonne, dans une collection pour étudiants, en 1961. Or une coquille manifeste, sur la page de titre, a transformé la date de 1961 en 1691. Je vérifie dans le catalogue collectif des biblis universitaires comment est décrit cet ouvrage. Je constate d'abord que des fonctionnaires zélés l'ont catalogué quatre fois, c'est-à-dire trois de trop. Jusqu'ici, rien que de très commun. Là où je tousse un peu, c'est quand je vois que dans les trois notices inutiles, les bibliographes de choc ont reporté sans broncher la fausse date. Heureusement pour mes nerfs, mon métier consiste précisément à pouvoir remettre de l'ordre dans ce foutoir. Ça me fait un bien fou, c'est psychothérapeutique, je pourrais aussi bien être payé par la sécu.

Vendredi 13 octobre 2006. En attendant, j'ai découvert un nouveau dentifrice réactionnaire qui me ravit, c'est le Dentifrice Homéo, des laboratoires Vendôme. Non que je sois attiré par l'homéopathie, que je n'ai jamais prise au sérieux, mais l'emballage me plaît: tube métallique, beau lettrage classique et vert foncé, pas de fioritures idiotes. Et le goût d'anis n'est pas mal. Mais on n'en trouve pas partout, ça se mérite.

Lundi 16 octobre 2006. Les anglophones recourent plus volontiers que nous aux majuscules. Il n'y a qu'à voir comme ils en fourrent à tous les mots d'un titre d'oeuvre. Ils en ornent presque toujours les noms des jours et des mois (Monday, January, etc) quand nous nous en passons. Pour ce qui est des nationalités, ils mettent comme nous une majuscule au nom commun (un Français, a French) mais aussi à l'adjectif (du vin français, French wine) et jusqu'à la langue (parler français, to speak French). Je préfère notre usage, sous cet aspect plus sobre que le leur, et s'il était possible j'adopterais celui des langues ibériques, plus sobre encore que le nôtre. Si l'emploi des majuscules répond à quelque utilité, c'est à mon avis, d'attirer l'oeil sur certains mots dans le corps d'un texte en les rendant plus visibles, et il me semble judicieux de les limiter aux noms propres, à l'initiale de la phrase, et à quelques rares autres cas. Des majuscules trop nombreuses sont des majuscules inutiles, comme il arrive en allemand, où l'on en met à tous les noms communs, et comme on n'était pas loin de faire en français jusqu'au dix-neuvième siècle.

Mardi 17 octobre 2006. Pour Robert Redeker.

Voilà presque un mois paraissait dans *Le Figaro* un article d'un certain Robert Redeker, intitulé «Face aux intimidations islamistes, que doit faire le monde libre?» Cet article m'aurait intéressé tout de suite, si je lisais ce journal. Comme ce n'est pas le cas, il ne m'a intéressé que deux jours plus tard, lorsque j'en ai eu connaissance dans les Terrains vagues, où il était mis en ligne. Il m'a paru notable par sa hardiesse et par sa justesse.

Sa justesse tient à l'honnête précision des éléments avancés par l'auteur pour justifier son inquiétude face à l'influence croissante exercée par l'islam en Occident. Il établit un parallèle limité mais éloquent avec ce que fut naguère la pression idéologique du communisme. Il observe l'adaptation complaisante des législations et des règlements européens aux exigences des moeurs musulmanes. Il déplore qu'il soit devenu impossible de formuler quelque critique que ce soit vis-à-vis de l'islam sans provoquer des explosions de violence, ou à tout le moins se faire taxer d' "islamophobie". Il remarque qu'à l'inverse des religions bibliques et notamment du christianisme, l'islam inscrit la violence dans son dogme et dans certains de ses rites. Il pose en somme la question qu'en son temps posait déjà Albert Caraco : que serait une *Imitation de Mahomet?*, c'est-à-dire d'un prophète qui assurait sa subsistance par la razzia. Il devrait être possible et banal de débattre simplement de ces questions philosophiques, ça ne l'est pas.

La hardiesse de Redeker s'est bientôt avérée être une redoutable témérité, puisque des menaces de mort lui ont été adressées, le contraignant à vivre dans la clandestinité sous protection policière. Le seul point amusant de l'affaire est que ceux qui s'en prennent ainsi à lui ne font paradoxalement que confirmer ses analyses pessimistes.

Une visite au site de l'auteur permet de s'informer de son abondante bibliographie. La thématique gauchiste-humaniste de nombre de ses articles, dont je ne connais cependant que le titre, ne m'attire pas des masses. Et je ne peux m'empêcher de me demander, en voyant qu'il a pourfendu les historiens révisionnistes, s'il s'est autant soucié de leur liberté d'expression qu'il se préoccupe maintenant de la sienne. Il n'importe. Les menaces qui pèsent sur Robert Redeker, pour avoir exprimé des opinions sensées, ou simplement des opinions, sont inadmissibles.

Vendredi 20 octobre 2006. Un saut à La Croix.

Après trois semaines de vie austère et un peu ennuyeuse, sans clopes, sans graisse, sans alcool, sans grande compagnie, et dans cette nouvelle crèche pas très à mon goût, j'ai décidé hier soir, au lieu d'attendre comme prévu la Toussaint, de faire sans plus tarder un saut à La Croix, même si un rendez-vous m'oblige à être de retour en ville dès demain soir. Je ne le regrette pas. Il faisait un temps pourri et j'ai quitté Bordeaux en roulant sous des trombes mais j'ai tout de suite senti que ça n'avait aucune importance. J'étais bien content de retrouver le jardin, même détrempe, et la maison, même avec Foxie réclamant dès la première minute, pardi, ses rations de Friskies Vitality Plus. Comme elle avait eu des misères, je lui ai aussi accordé un petit bol de Cat Milk, c'était la moindre des choses. Je l'ai quand même virée doucement quand j'ai découvert, en me relevant dans la nuit, que sa nouvelle couchette de prédilection était le couvercle de l'imprimante.

Je n'avais jamais trouvé la boîte à lettres aussi pleine. La factrice avait dû y mettre de l'ordre, car tout le courrier et les pubs y étaient empilés bien à plat. Parmi, il y avait les épreuves d'un livre auquel je ne pensais plus, un récit de naufrage traduit en août de l'an dernier. L'éditeur a enfin reçu la préface qu'il attendait, en a fini des tâches qu'il s'était lui-même imposées, et a mis l'ouvrage en pages. Il va me falloir examiner tout cela attentivement. En feuilletant j'ai déjà aperçu que mes notes de bas de pages ne sont pas toutes intactes, certaines ont grossi, d'autres ont fondu, quelques unes ont disparu, de nouvelles ont surgi. Mmmm, c'est l'avantage et l'inconvénient de bosser avec un éditeur intello, il accomplit une précieuse part de travail, mais aussi il vient bousculer ce qu'on avait patiemment calculé, il faudra voir ça.

J'ai maigri de 4 kilos en trois semaines, et peut-être même de 5, vu qu'à la fin septembre j'étais encore habillé léger. Comme quoi ma diète compense largement mon sevrage. Ce matin je suis allé au marché de Loulay, d'où j'ai rapporté de quoi prendre un peu de joie, entre autres des châtaignes que j'ai fait bouillir, et des pétoncles que j'ai fait ouvrir sur la braise dans la cheminée. C'était un déjeuner exquis, il faudra que je le refasse.

Mercredi 25 octobre 2006. On a bobo dire... Je lisais l'autre jour sur le net les dialogues de jouvenceaux, s'interrogeant sur ce qu'était au juste, ou ce que n'était pas, un "bobo" (abréviation de "bourgeois-bohème", par quoi l'on désigne une nouvelle race de crétin humaniste). Sage question, en effet, il faut savoir de quoi on parle. Encore que... Un des orateurs se demandait si l'on n'est pas toujours le bobo de quelqu'un d'autre. Sans doute un certain flou du sens est-il inhérent à ce genre de dénomination, et lui assure son succès. Sur ce, le hasard d'autres lectures me conduit à réaliser que ce mot de bobo, néologisme chez nous, existe depuis longtemps dans les langues ibériques, où il est synonyme de nigaud, simplet, idiot. Cela ne prouve rien mais ne tombe pas mal.

Et je me dis parfois qu'on pourrait aussi bien définir un point central de l'idéologie bobo, par la notion de "soso" (pour "sociologie socialiste"). Or il me revient que ce mot lui aussi existe en espagnol, où il signifie niais, fade, insipide. Tout cela est fortuit, mais quand même, il y a par moments une Providence de la sémantique.

Jeudi 26 octobre 2006. Un samedi soir de la mi-septembre, malgré un temps de cochon, je me suis rendu à l'abbaye de Fontdouce pour y assister à la conférence que prononçait François Julien-Labruyère, sur le *Dictionnaire biographique des Charentais* dont il est l'éditeur. Durant la brève causerie que nous avons eue ensuite, il m'a demandé si j'avais fait de nouvelles découvertes sur le cas du fantôme Ronceraille, l'écrivain angérien inventé par le défunt Claude Bonnefoy. Je lui ai répondu que ma foi, avec les indications que lui-même et Gilles Lapouge m'ont données, je savais à peu près ce que je voulais savoir sur le sujet. Reste une belle énigme, portant sur un point non littéraire de cette supercherie littéraire : qui est donc l'inconnu qui prête ses traits au personnage, sur les photos reproduites dans le livre paru en 1978 (*Marc Ronceraille*, n° 100 de la collection "Ecrivains de toujours", au Seuil)? C'était alors un assez jeune homme, et s'il ne lui est pas arrivé malheur, il a de fortes chances d'être encore de ce monde. Comment s'appelle-t-il, que fait-il, que devient-il, qu'aurait-il à raconter sur cette histoire? Or voilà que l'autre jour Baudouin me fait voir, dans *Le Figaro littéraire* du 5 octobre, consacré aux mystifications, le petit article d'un certain Jean-Claude Perrier, «Pour saluer l'immortel Ronceraille». Il y est dit que les photos du «jeune volontaire» ont été «prises exprès dans sa ville natale de Saint-Jean d'Angély». Il y serait donc effectivement né, comme l'écrivain supposé?

Samedi 28 octobre 2006. Où sont passées les Vosges?

J'ai récupéré chez quelqu'un une boîte de bonbons que j'avais laissée il y a quelques mois. Des bonbons à la «sève de pin», si tant est que l'expression veuille dire quoi que ce soit. Le genre de connerie par quoi je m'étais laissé tenter, une fois de plus, pour le simple charme de l'emballage, en attendant mon tour à une caisse de supermarché. Et ce matin, en prenant mon café, j'examine cet objet. Une jolie petite boîte, en effet, ronde, métallique, dans les bleu-vert, avec en gravure une forêt de conifères. La marque s'étale en grosses lettres : LA VOSGIENNE. Une sorte de sous-titre enfonce le clou, en caractères

un peu plus petits : SUC DES VOSGES. La provenance paraît assez claire. Mais on s'aperçoit qu'il n'en est rien, si l'on commence à lire les inscriptions minuscules sur le bord du couvercle : l'entreprise, qui s'appelle Cadbury, est basée à Montrouge, le «service consommateurs» est à Blois, et le produit est fabriqué en Espagne!

Dimanche 29 octobre 2006. Permanence de la barrette.

Non seulement j'ai arrêté de fumer il y a un mois, mais au même moment je prenais en ville un logement assez rude, où rien d'autre n'est prévu, pour faire un minimum de «cuisine», qu'une plaque électrique. Si bien que pour la première fois depuis fort longtemps, je vis sans allumettes ni briquet. Dans ma poche de droite, cependant, je continue de sentir la présence familière d'une petite barre légère. Ce n'est plus le briquet, c'est ma clé usb.

Lundi 30 octobre 2006. L'abonnement à *La Hulotte* n'est vraiment pas cher, dans les 17 euros pour six numéros, c'est-à-dire pour environ trois ans. Malgré ça je me demande régulièrement si je renouvellerai le mien, car souvent les dernières parutions, quoique très bien faites, portaient sur des sujets sans grand intérêt pour moi, comme des animaux que je n'ai jamais l'occasion de fréquenter, et je les rangeais sans même les lire. Or voilà que je reçois un nouveau numéro (88) peut-être moins beau que les autres, car illustré de photos plus que de dessins, mais passionnant. Intitulé *Petits mystères des grands bois*, il porte sur les anomalies ou bizarreries des arbres : malformations, déformations, cicatrices etc. Le phénomène le plus fascinant à mes yeux est celui des arbres qui poussent en vrille, ce qui doit être le cas d'au moins deux de mes frênes, à Cunèges. J'avais toujours pensé que c'était dû à la présence d'un élément gênant du sous-sol, comme une grosse pierre enterrée, qui empêchait un développement symétrique normal des racines et par conséquent de la partie aérienne. D'après le rédacteur, on n'en connaît pas la raison, mais ce ne saurait être celle que j'imaginai, s'il est vrai que ces arbres particuliers vrillent d'abord dans un sens pendant quelques années, puis se redressent avant de se mettre à vriller en sens inverse.

Mardi 31 octobre 2006. «Oignez vilain, il vous poindra. Poignez vilain, il vous oindra.» C'est vrai depuis longtemps, et ça n'est pas près de devenir faux. Vu l'actualité française de ces dernières années, par exemple, il est évident que plus la république fera preuve de compréhension sociologique, de sollicitude et d'indulgence vis-à-vis de la racaille, plus elle se fera cracher dans la gueule. C'est mécanique.

Mercredi 1er novembre 2006. Si je ne connaissais déjà *Eléments* sous de meilleurs jours, ce n'est pas le dernier numéro paru (122) qui me déciderait à m'y abonner, avec son dossier central «Sale temps pour l'oncle Sam», lourdement anti-américain. Je ne sais qui la revue espère convaincre en étalant complaisamment toutes ces photos de leaders latinos tiers-mondains, avec leurs trognes de maquereaux à bagouzes complètement abrutis, mais ça ne sera pas moi. Quand je considère par exemple dans quel interminable merdier guérilloterroriste un pays comme la Colombie croupit depuis des lustres, je ne vois pas ce qui pourrait lui arriver de mieux que de se faire enfin libérer par les Yankees.

Jeudi 2 novembre 2006. Toussaint.

Belle journée d'hier. Parti vers 6 h 30 pour la tournée des cimetières où j'ai des obligations, destination finale La Croix où je peux rester jusqu'à dimanche. Comme j'ai rarement un passager, et jamais plus d'un, j'ai ôté depuis des années les dossiers et la plage arrière, ça met la voiture en break et vraiment ça m'arrange, parce que j'ai toujours du matos à trimballer. Je partais là raisonnablement chargé de bûches récupérées à droite à gauche ces dernières semaines, de chrysanthèmes pour fleurir les tombes, et de quelques effets personnels. Bon voyage, et sans doute j'aime peu de choses autant que de conduire mon char tranquille à travers les campagnes, surtout par une belle journée comme celle-là, froide et ensoleillée, le ciel tout éclairé de petits nuages blancs.

En cours de route, m'avisant que je n'avais jamais visité l'église de ce village, je fis une halte providentielle à Saint-Porchaire. L'église est assez

intéressante, un vieux bâtiment asymétrique et obscur, avec une dizaine de vitraux. Je faillis renoncer à mon relevé rituel des vitraux, parce que ma lorgnette était au fond d'un panier, et que je n'avais pas de carnet de poche. Puis je me ravisai, songeant que si l'on veut, on trouve toujours sur quoi écrire dans ce genre d'endroit. Ici, la table de prospectus était fourrée dans un coin si sombre, que j'y voyais à peine, assez cependant pour y distinguer une pile de photocopies et vérifier, en retournant la première, que le dos était vierge. Hormis l'horrible verrière abstraite du chevet et peut-être le Saint-Porchaire du dessus du porche, qui m'a l'air plus récent que les autres, tous les vitraux latéraux sont du dix-neuvième siècle, et probablement tous de Dagrاند, dont plusieurs portent la signature.

Encouragé par cet examen, je retournai à la voiture récupérer ma lorgnette pour mieux inspecter. Puis, en ressortant de l'église, je remarquai qu'un marché se tenait de l'autre côté de la route. J'avançai jusque là et y fis de copieuses provisions: carottes, raisins, kiwis, avocat, châtaignes et surtout une précieuse livre de pétoncles, dont je déjeunai devant la cheminée, une fois arrivé.

En fin d'après-midi, prenant le temps de revenir à mes notes du matin, je constatai que je les avais prises, par coïncidence, au verso d'un communiqué municipal concernant la "Restauration des vitraux de l'église". Je le lus. Après une introduction générale sur la nécessité, incontestable, de préserver ces éléments du patrimoine, le rédacteur anonyme présentait l'ardoise. Le devis retenu était celui d'une entreprise demandant 19 504 € pour le boulot, subventionné à 50 % par la Drac et à 25 % par le conseil général. Je suis toujours impressionné par ce genre de somme, distribuée dans ce genre de circonstance, mais honnêtement je n'ai pas la compétence pour estimer si c'est justifié ou non.

Le papier se termine par une évocation vague mais intéressante de ces vitraux. On y signale, comme j'ai pu en effet le constater, que la baie où sont représentés les saints Pierre et Paul a été réalisée par Dagrاند en 1893. Ce qui m'étonne bien, c'est que l'on affirme ensuite que "la baie représentant la vie de la Vierge date également du XIXème siècle sans qu'il soit possible de connaître son auteur et il en est de même pour [celle représentant] le baptême du Christ". Or j'ai pu observer au contraire que ces deux verrières sont bel et bien signées de Dagrاند, la première des deux étant de surcroît la seule où son nom apparaît en toutes lettres, les autres vitraux n'étant signés que de son monogramme. Alors me dis-je, espérons que l'expert qui a pondu ce rapport s'y connaît mieux en comptabilité qu'en histoire de l'art, sinon il y a de quoi s'inquiéter.

Samedi 4 novembre 2006. Noté en parcourant dom Duarte.

(Note dédiée à LF, en espérant qu'il la trouve assez documentaire).

J'ai consacré quelques heures à visiter les écrits de dom Duarte. Je n'ai pas tellement le temps ni le besoin d'en faire plus pour le moment mais j'en garde d'excellents souvenirs, l'envie d'y revenir à l'occasion et bien sûr celle d'en dire quelques mots. Dom Duarte (ou Eduarte), en français Edouard, parfois dit l'Eloquent, fut roi de Portugal, où il naquit en 1391 et régna de 1433 à sa mort en 1438. (Sans aller plus loin, je déplorerais que les préfaces réunies des trois ouvrages que j'ai consultés soient infoutues, malgré leur loquacité, de fournir ces trois dates, qu'il me semble bon de donner avant de dire quoi que ce soit d'autre, et que j'ai donc dû aller chercher dans un dictionnaire).

Malgré un règne assez bien rempli en entreprises diplomatiques et guerrières, et bien qu'il fût considéré comme un des meilleurs cavaliers de son temps, on dit que ce roi au tempérament méditatif était enclin à l'étude et à la contemplation plus qu'à l'action. Pas vraiment érudit, ni philosophe, mais sans doute pieux et lettré, il lisait beaucoup, aimait découvrir et faire partager ses découvertes. Il copiait aussi et traduisait volontiers, citant toujours ses sources et, entouré de savants, faisait également copier et traduire (un commentateur observe cependant qu'une de ses traductions est rudimentaire et pas toujours intelligible). Il aurait constitué la première bibliothèque de la cour portugaise.

On lui doit principalement deux livres, qui restèrent inédits et pratiquement inconnus jusqu'au dix-neuvième siècle. L'un d'eux est un manuel d'équitation, le *Livro da ensinança do bem cavalgar toda sela* (mot à mot Livre de l'enseignement du bien chevaucher toute selle) dont je n'ai pratiquement rien

lu que quelques pages. Il semble que l'auteur y ait eu pour but d'améliorer les bons cavaliers plutôt que d'en former, considérant que l'essentiel dans cet art (comme dans les autres, ajouterais-je) est d'avoir de bonnes dispositions naturelles, sans lesquelles on ne peut arriver à rien de bon. Bien que n'ayant moi-même guère chevauché que quelques bicyclettes, je me souviens d'avoir lu avec quelque plaisir, dans le temps, le petit livre sur les chevaux de Xénophon. Celui de dom Duarte développe le sujet par des considérations sur le maintien du corps et la maîtrise de la peur.

Mais l'oeuvre principale du souverain portugais est certainement son *Leal conselheiro* (mot à mot Loyal conseiller). J'ai consulté d'une part un petit volume, paru en 1942, de morceaux choisis des deux livres de dom Duarte, et d'autre part j'ai feuilleté plus attentivement deux éditions, toutes deux publiées en 1982, du *Leal conselheiro*. Ces deux éditions basées sur deux manuscrits différents présentent chacune une centaine de chapitres mais ce ne sont pas exactement les mêmes dans les deux cas, et quand ce sont les mêmes la rédaction n'est pas identique. (Je signalerai accessoirement ma découverte dans une de ces éditions d'un usage que je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais rencontré auparavant, celui d'employer la lettre R, dans la numérotation à la romaine, pour désigner le nombre 40, au lieu de XL, et donc LR au lieu de XC pour 90).

Ce livre est un recueil des notes fort éclectiques que dom Duarte avait coutume de prendre par écrit pour consigner ses réflexions, ses expériences, ses projets et diverses considérations pratiques et morales. C'est semble-t-il son épouse, à qui l'ouvrage est d'ailleurs dédié, qui l'incita à réunir cette compilation hétéroclite, qui attache tantôt par sa naïveté, tantôt par sa profondeur. De l'aveu même de l'auteur, la matière y est présentée "mesturadamente e nom assi per ordem", c'est à dire de façon mélangée et non ordonnée, bien que l'on puisse noter qu'ici et là se suivent des chapitres sur des sujets voisins ou liés. Je remarque dans son introduction cette image : "Il me plairait que les lecteurs de ce traité fassent comme l'abeille, qui passe entre les rameaux et les feuilles pour aller se poser sur les fleurs d'où elle tire sa subsistance, et non comme ces animaux, qui dédaignent les choses propres et recherchent la saleté".

Parmi les chapitres les plus pratiques se trouvent divers "conseils" sur des cas de politique et de guerre, des lettres, différentes listes de poids et mesures, une liste des naissances des enfants de dom Duarte, une liste sur vingt pages des salutations en latin et en portugais à utiliser avec ses différents correspondants, un catalogue des livres en sa possession, plusieurs recettes de remèdes, une technique pour "garder le poisson frais quinze jours et plus, été comme hiver", des calculs astronomiques pour savoir quelle heure il est pendant la nuit, ou ces prédictions météorologiques basées sur l'aspect de la nouvelle lune (je traduis) : "Quand la nouvelle lune apparaît toute rouge, cela annonce beaucoup de vent. Si la pointe du haut est sombre, cela annonce de la pluie. Si la lune resplendit comme l'eau que soulèvent les rames, cela annonce pour bientôt une tempête en mer. Si elle est sombre au milieu, cela annonce du beau temps pour quand elle sera pleine."

On trouve aussi un chapitre "Sur le régime de l'estomac", plein de conseils prudents sur ce qu'il convient de manger ou boire selon le moment. Un autre traite "Du temps que l'on doit passer aux offices de la chapelle" (il indique ce que doivent durer quelque 26 messes différentes), un autre "Des raisons pour lesquelles il me semble bon de fuir la peste", un autre encore "De quelle manière il faut lire dans les livres des évangiles et dans d'autres semblables, pour en tirer profit".

Le chapitre sur la "Manière de bien tourner quelque lecture en notre langue" (il s'agit de "bien traduire du latin en langage") donne principalement cinq conseils, auxquels il faudrait que je prenne le temps de comparer ceux de saint Jérôme et d'Etienne Dolet, que j'avais transcrits dans mes *Lettres documentaires* de jadis (LD 159, décembre 1995, et 251-252, janvier 1998). Ce sont 1) "de bien comprendre la phrase à rendre et de la transposer entièrement, sans rien y changer, ajouter ou supprimer", 2) "de ne pas employer de mots latins ni d'autres mots étrangers, mais que tout soit écrit dans notre langue, aussi conformément que possible à notre général bon usage", 3) de toujours utiliser les mots correspondant exactement à ceux du texte original, "sans quoi cela fait une grande différence, pour bien comprendre", 4) de ne pas recourir aux mots réputés impudiques, 5) d'observer le même ordre selon lequel on

écrivait toute autre chose et de le faire "clairement, pour être bien compris, aussi joliment que possible, et aussi brièvement que nécessaire". Après quoi suivent quelques exemples.

De certain chapitre, je retiens l'observation mystérieuse selon laquelle nous tirons:

... *"De la terre, complexion.*

Du lait et des viandes, nutrition.

De nos parents, nation.

Des maladies et événements, occasion.

Des planètes, constellation.

Du seigneur et des amis, conversation.

De Notre Seigneur Dieu, par spéciale inspiration, nous sont octroyés condition et discrétion."

Un grand nombre de chapitres traitent de questions psychologiques et morales, analysant les vertus et les vices, les affections de l'âme. Le plus long et sans doute le plus digne d'être traduit est celui "De comment je fus malade d'humeur mélancolique et comment j'en guéris", où il raconte qu'il souffrit de cette affection durant plus de trois années, à une époque où son père lui demanda d'endosser certaines de ses charges, et qu'il finit par s'en délivrer mystérieusement quand sa mère mourut. Plusieurs autres chapitres sont des études de la tristesse et de l'ennui, un autre bien plus gai évoque le souvenir de sa coexistence avec son père et ses frères.

Un chapitre expose quels sont "Les quatre types généraux d'hommes". Je les résumerai abruptement en disant qu'il s'agit des simples malveillants, des intelligents malveillants, des simples bienveillants et des intelligents bienveillants. Les termes décrivant le troisième type m'amuse: "Certains sont courts en entendement et en savoir, mais toutes leurs volontés sont justes et droites. Ce sont ceux que l'on appelle les bons hommes simples et de bonne simplicité..."

D'un chapitre "Sur différentes choses que l'on doit croire", je retiens un développement peu convaincant mais attachant selon lequel certain couple de corbeaux, qu'il a lui-même vu au cap Saint-Vincent, est probablement surnaturel, car même les plus vieux hommes du canton affirment qu'ils n'ont jamais eu de petits, et sont toujours restés ni plus ni moins que deux, inchangés, s'approchant familièrement des habitants qui leur jettent du pain, et montrant ainsi une douceur de caractère semblable à celle du corbeau qui garda le corps dudit saint Vincent quand il fut jeté dans un champ, ce qui est un "très évident miracle".

Un autre chapitre psychologique et moral s'intitule "Pourquoi l'on dit qu'il faut avoir mangé un muid de sel avec quelqu'un avant de le connaître", c'est à dire qu'il faut avoir eu le temps de le fréquenter longuement avant de pouvoir bien en juger.

Sans doute faut-il aussi beaucoup de temps pour faire le tour des enseignements et des enchantements de dom Duarte, dont je n'ai donné ici qu'un aperçu.

Jeudi 9 novembre 2006. Journée spéciale, pour moi, que celle d'avant-hier pendant laquelle, hormis mon travail habituel, je capturai un jeune hérisson, je réglai un problème de bureaucratie, je changeai un pneu crevé, j'appris deux mots de basque et j'achetai un manteau à mon fils. Je ne préciserai ici que l'un de ces points, mais pour cela je dois d'abord évoquer deux circonstances.

La première est que vers la mi-août, cherchant à m'informer sur le verrier Gustave-Pierre Dagrant, qui vécut à Bayonne, je découvris une notice le concernant sur un site encyclopédique basque, l'Euskomedia Fundazioa. Il s'agissait exactement du résumé en espagnol d'un document français. J'y remarquai une erreur : on disait cet homme né en 1879, au lieu de 1839. J'envoyai un e-mail à l'éditeur pour signaler la coquille. Deux ou trois jours plus tard, on me répondait tout aussi brièvement : «*Mila esker, ya está corregido. Saludos.*» On avait donc corrigé, mais quant aux deux premiers mots, ils ne me disaient rien. C'était sans doute du basque, ça voulait peut-être dire Cher monsieur, cela m'intriguait sans plus, je me dis qu'à l'occasion je me renseignerais.

La deuxième circonstance est qu'une des rares personnes qui m'adresse régulièrement la parole, à la fac, est justement un professeur de basque. Nous avons tous deux travaillé sur des récits maritimes de jadis, cela nous fait un

sujet de causerie, les rares fois où nous nous croisons. Voilà quelque temps, tombant sur trois ou quatre livres qui devaient l'intéresser, je les mis de côté dans un coin de mon bureau. Et puis l'autre jour, ayant à rechercher quelque chose dans mon courrier, je retombai sur le message énigmatique. Le lendemain matin, c'est-à-dire avant-hier matin, en arrivant au boulot, comme je me méfie de ma mémoire, je notai les deux mots inconnus sur un post-it, que je collai sur la petite pile de livres, songeant qu'ainsi, quand l'occasion se présenterait, j'en profiterais pour éclaircir ce mystère.

Or voilà que deux heures plus tard, cette personne vient à passer. Ma chère Aurélie, lui dis-je aussitôt, j'ai là quelques ouvrages que je vous ai réservés. Ce faisant je me lève et, après avoir ôté le post-it fluo, que je gardai collé au bout du doigt, je lui tends les bouquins. *Mila esker!* s'exclame-t-elle. J'étais un peu soufflé par la coïncidence. Je lui tendis mon index, au bout duquel étaient écrits les mots qu'elle venait de prononcer, et nous éclatâmes de rire. C'est ainsi que j'appris comment on dit en basque «Merci beaucoup», ou plus exactement «Mille mercis».

Vendredi 10 novembre 2006. Du passé simple faisons table rase.

Dans plus d'un cas la culture française moderne se demande pourquoi faire simple, quand elle peut faire compliqué. Ainsi pour l'usage des verbes au passé, où l'on tend maintenant à éviter le passé simple autant que possible, voire à l'oublier tout à fait, pour lui préférer le passé composé, qui est un passé compliqué, plus lourd à manier. Mais le passé simple n'est pas si simple, me dira-t-on, il requiert d'apprendre plusieurs formes, parfois inattendues, quand le passé composé ne demande que de connaître le présent du verbe avoir et de savoir former un participe passé. Ca ne me semble pas si évident, la plupart des langues étrangères, du moins celles que j'ai pu examiner, se débrouillent autrement et je trouve ça un peu mieux que d'avoir à se tirer le boulet des participes.

Lundi 13 novembre 2006. Les guignols du bourrage de crâne.

De nouveau à la campagne quelques jours, pour des travaux. Sur ma radio de beaufs préférée, RMC, j'écoutais tout à l'heure un entretien avec Bruno Gaccio, le principal auteur des "Guignols de l'info". A un moment le journaliste énonce une série de soi-disant "idées reçues" sur l'émission pour que l'invité les commente. Mais à "les trois auteurs des Guignols sont tous de gauche", Gaccio confirme que c'est bien le cas et pas une idée reçue. De toute façon, ajoute-t-il, on ne peut pas avoir d'humour quand on est de droite. Il est bien sûr de lui! Plus tard l'animateur lui demande pourquoi il n'y a pas de marionnette de Le Pen. Ah, déclare-t-il, c'est parce que pour faire une marionnette, il faut se mettre dans la peau du personnage, et je ne peux pas me mettre cinq minutes de ma vie dans la peau de Le Pen. Ben voyons. Le journaliste lui fait alors observer qu'il y a bien une marionnette de Ben Laden. Justifications entortillées pour expliquer que c'est pas pareil. Autres éclaircissements très obscurs quand, peu après, on lui fait remarquer que la marionnette de Ben Laden est plus sympathique que celle de George Bush. Puis on lui demande combien il gagne. 16 000 euros par mois plus les droits d'auteur. Pas de surprise, encore un gauchiste millionnaire, arrogant et borné.

Mardi 14 novembre 2006. Les travaux et les jours.

J'aurais dû débarrasser mon petit hangar, dimanche après-midi, en prévision des travaux, et je suis allé perdre mon temps à la brocante de Loulay. Elle est assez tardive, je crois que c'est elle qui termine la saison, et elle est immense, mais je n'y ai flâné qu'un moment. J'avais oublié à quel point hommes et femmes clopaient de tous côtés dans ce genre de rassemblement. Je n'ai acheté aucune vieilleries, juste un pot de miel, un de gelée de coing et un bout de pain.

En rentrant, comme il faisait beau, je n'ai pas pu me retenir de passer voir dans le nouveau gisement magique de combustible, que j'ai dégotté dernièrement. C'est un endroit où un chemin de campagne longe la voie ferrée sur trois ou quatre cents mètres. Des ouvriers ont débroussaillé les abords comme des cochons et ont laissé traîner plein de bouts de bois récupérables. Il y a du vert et du sec, d'espèces banales, ormeau, érable, aubépine, frêne, mais on ne va pas tordre le nez quand c'est gratuit. Si bien que pour la troisième fois de

ces dernières semaines, je suis rentré avec la voiture pleine de branches jusqu'au toit.

Du coup je ne me suis occupé du hangar qu'hier. Il me semblait déjà presque vide mais j'ai passé la journée à dégager interminablement le peu qu'il y restait de planches, de bâches, de pots, de caisses, de cordes, et que sais-je. Et à chercher des pinces pour dénouer le fil à linge. Et à empiler les dalles de douze kilos chacune qui traînaient à côté. Et à couper mon grand rosier, très grim pant, et très emmerdant à se barrer sous les tuiles.

Et ce matin, à la première heure, l'équipe a déboulé. Monsieur l'artisan, appelons-le Pedro, accompagné de deux auxiliaires encore plus jeunes que lui, dont le taciturne Eric, que j'avais déjà aperçu, et le maori Greg, aux bras tatoués. Trois hommes assez charmants, au demeurant, pour que nous passions la journée sans nous enqueruler. Ils fumaient sans arrêt. Le patron des cigarillos, Eric des cigarettes blondes, et Greg les cigarettes d'Eric. Le sujet vint sur le tapis sans que je l'aie cherché, quand on me demanda si je sentais l'odeur de Javel dans la vapeur d'eau du kärcher. Comme je ne sentais rien du tout, on estima que c'était sans doute parce que je fumais trop. L'hypothèse ne manquait pas de piquant, venant de leur part et s'adressant au seul abstinent de la compagnie. Je leur appris qu'en vérité, j'avais arrêté de fumer à la fin de septembre. Cela parut les intriguer. Pour enfoncer le clou j'ajoutai, en forçant à peine le trait, qu'emporté dans un élan d'ascétisme, j'avais également cessé de boire, de manger, et de foutre. Mais je n'en dis pas plus, pour ne pas leur paraître bizarre.

Ils ont crépi tout l'intérieur du hangar, d'une belle couche de chaux blanche.

Jeudi 16 novembre 2006. Soucis domestiques.

Les travaux arrêtent demain, il sera temps. Ce sont les ouvriers qui travaillent, et c'est moi qui suis épuisé. L'un d'eux a dû frapper au volet ce matin, pour me tirer du lit, quelle honte. Ou si c'est que je travaille, certes, mais du chapeau... La présence de ces jeunes hommes vigoureux et habiles me reconforte, d'un certain côté, et d'un autre m'inquiète. Font-ils bien ce qu'il faut, et comme il faut? Il est au moins certain qu'ils ne sont pas feignants. Usent-ils pas trop libéralement des sources d'énergie que je mets à leur disposition? J'attends de voir la gueule de mes prochaines factures de courant électrique et aquatique. A quoi bon dépenser la petite fortune que me coûtent ces quelques jours de chantier? Bon, j'aurai fait soigner les murs les plus pourris, ceux du hangar et de la terrasse, et remplacer une vieille poutre qui menaçait de me tomber sur le cassis, c'est quand même ça. Le temps n'a pas été formidable, il y a eu plus de grisaille que de soleil. Ma casquette, oubliée à Talence, m'a souvent manqué. J'ai bien, ici, un couvre-chef très efficace contre le froid. C'est une belle toque d'astrakan noire, mais son allure exotique me gêne. Ce soir cependant, alors qu'il faisait déjà noir, et que je tenais compagnie à mes artisans sous une pluie persistante, qu'agrémentait un léger blizzard, je me suis résolu à me toquer. J'espère qu'on ne m'aura pas trouvé l'air bizarre. Ce serait un comble, quand on sait que je suis probablement l'homme le plus normal du grand sud-ouest, si ce n'est même d'au-delà.

Vendredi 17 novembre 2006. De Paris, Bruno R m'écrit : "Les blogs en général me fatiguent de leur vanité. Celui de L-F Céline m'amuserait j'imagine."

Samedi 18 novembre 2006. Dom Duarte revisité.

Je voudrais revenir un moment sur le *Loyal conseiller* du roi dom Duarte, dont j'ai déjà parlé le 4 de ce mois. (Je précise pour qui veut savoir que je l'ai consulté principalement dans deux éditions parues à Lisbonne en 1982 : d'une part celle de João Morais Barbosa, *Leal conselheiro*, à l'Imprensa Nacional Casa da Moeda, d'autre part celle de João José Alves Dias, *Livro dos conselhos de El-Rei D. Duarte*, à l'Editorial Estampa). Voici donc quelques notes supplémentaires sur quatre des chapitres de ce livre.

Il existe sur le site de la Fondation Gulbenkian une courageuse traduction française, signée Sandra Alvarez, du chapitre «Comment j'ai été atteint d'humeur mélancolique et m'en suis guéri».

Le chapitre «Comment il faut lire dans les livres des Evangiles, et dans d'autres semblables, pour en tirer profit» (Ed Estampa p 148-150, Imprensa Nacional p 404-406) donne en fait des conseils pour lire n'importe quel livre.

Ces recommandations pleines de bon sens sont moins naïves qu'elles ne semblent à première vue. L'une d'elle est de ne lire (je traduis) «pas beaucoup à la fois, mais bien moins que vous n'êtes capable, et si par exemple vous pouvez endurer de lire douze feuilles à la suite, n'en lisez que trois ou quatre, car ainsi vous comprendrez mieux ...» (Il faut tenir compte du fait qu'à l'époque, soit au XIVe siècle, lire signifie lire des manuscrits). Duarte encourage aussi à ne pas s'arrêter en butant sur un point incompréhensible mais à passer outre. Il dit encore : «Même si vous avez lu un bon livre en entier, ne vous interdisez jamais de le relire, car vous y comprendrez certaines choses nouvellement et en tirerez profit (...) et vous ne relirez jamais tant, que vous ne laissiez de retrouver du plaisir à lire ce qui vous plaît, même si vous l'avez déjà lu.» Ces remarques me rappellent la juste observation de Gómez Dávila, selon qui nous ne lisons jamais que pour découvrir ce que nous devons relire.

De son chapitre «Sur le régime de l'estomac» (Ed Estampa p 253-256, Imprensa Nacional p 437-440), je donne ce jour une traduction dans ma *Lettre documentaire* 372. Traduction de bonne volonté, mais imparfaite, car l'obscurité de certains passages me reste impénétrable. Certains des conseils que donne Duarte sur le sujet sont sans doute bons, d'autres seraient désavoués par les diététiciens d'aujourd'hui. Le texte me captive par sa franchise, sa maniaquerie, parfois sa bizarrerie, aussi par la curiosité des points de vue qu'il ouvre sur la vie concrète de cet homme.

La liste des «Livres que possédait le roi dom Duarte» (Ed Estampa p 206-208) me fascine car c'est un très vieux catalogue, une bibliographie d'avant le livre imprimé. Dans son archaïque simplicité, elle est divisée en deux parties, d'abord les livres en latin, puis ceux « en langage », c'est-à-dire en portugais. Certains livres ne sont désignés que par un ou deux mots («Bible», «Merlin», «Histoire générale», «Jules César», la plupart sans mention d'auteur, mais avec parfois une indication matérielle («couvert de veau», «relié en parchemin», «en grosses lettres», «couvert de cuir vert»). Une transcription / traduction en français ne manquerait pas d'intérêt, mais ne saurait se faire bien sans consulter l'identification des œuvres qu'en a paraît-il donné Teófilo Braga en 1892.

Jeudi 23 novembre 2006. Le crime raciste démenti est sans doute un des genres journalistiques les plus drôles, mais il n'est pas facile d'en profiter, car autant la fausse annonce fait grand bruit, et s'accompagne de déclarations fracassantes, autant l'aveu qu'on s'était gouré, quelques semaines plus tard, est murmuré laconiquement, et il faut l'attraper au vol. C'est ce qui vient encore de se passer avec l'histoire de ce pauvre Malgache des environs de Clermont-Ferrand, qui avait été soi-disant victime du terrible racisme français le mois dernier, mais dont on vient d'apprendre, il y a quelques jours, que c'est lui-même qui avait foutu le feu à sa maison après y avoir tracé des injures. Et comme on n'avait pas gardé d'archives, pour se marrer en les relisant, que de joies se perdent ainsi, qui n'auraient pas coûté grand chose. (Voir quand même *Le Monde* des 12 octobre et 19 novembre).

Vendredi 24 novembre 2006. J'entendais l'autre jour la radio m'annoncer que l'on venait encore de faire une pénible découverte, dans quelque recoin du pays, où les membres d'une secte élevaient leurs enfants à l'écart de la société. De sa voix la plus grave, le journaliste nous asséna même ce détail terrible, symbolisant à lui seul toute l'horreur de la situation : ces enfants ne savaient même pas qui est Zidane! On tremble en effet de penser que pareilles atrocités se produisent aujourd'hui encore à nos portes!

Lundi 27 novembre 2006. C'est une sorte de Bénézit local qu'a réalisé Gilbert Desport avec son *Répertoire des peintres et sculpteurs du Pays basque*, paru en 2002 chez Atlantica, et dont j'ai pu feuilleter récemment l'édition mise à jour en 2005. Ce copieux ouvrage, de près de 600 pages, répertorie, du XVIIIe siècle à nos jours, les artistes nés, installés ou notoirement actifs dans ce que l'auteur appelle le Pays basque nord, par quoi il entend, je suppose, le Pays basque français. J'y ai trouvé des notices sur quatre des verriers dont j'ai déjà rencontré des œuvres au cours de mes pérégrinations.

Deux d'entre eux, à savoir Jean Lesquibe (1910-1995) d'Anglet, et son successeur Charles Carrère (né en 1927) ne m'intéressent pas particulièrement, car les quelques réalisations que j'ai vues du premier à l'église Saint-Victor

de Bordeaux et à Hasparren, et du second à Espelette, ne m'ont pas laissé grand souvenir.

La notice sur Pierre-Gustave (ou Gustave-Pierre) Dagrant (ou Dagrard, 1839-1915) ne m'a satisfait qu'à demi, car elle est substantielle, mais elle n'éclaircit pas certaines des questions que je me pose à son sujet. Elle ne dit rien, par exemple, de ses rapports avec le grand maître Joseph Villiet, dont je crois savoir qu'il a pris la succession à Bordeaux, ni avec Henri Feur, qui fut l'autre successeur du même. Elle n'explique pas non plus comment il se fait, s'il est mort en 1915, que l'on trouve des vitraux signés de son nom jusque dans les années 30.

Le plus intéressant pour moi fut l'article sur la dynastie des Mauméjean, qui officia dans le métier pendant plus d'un siècle, de 1860 à 1970. Le patriarche Jules-Pierre, né en 1837 près de Bayonne, fonda au cours de sa vie des ateliers à Pau, Anglet, Biarritz et Madrid, et peu avant sa mort ses fils en ouvrirent encore à Barcelone et à Saint-Sébastien. Plus tard, leur société prit le nom de Mauméjean Frères en France, et Mauméjean Hermanos en Espagne. L'activité cessa en 1970 à la mort d'un petit-fils, Georges, en Dordogne (probablement le village périgourdin cité, St-Georges de Mouchard, est-il en réalité St-Georges de Monclard).

Mardi 28 novembre 2006. Quand ils sont en plastique, les égouttoirs à couverts sont moches et instables. En métal, ils rouillent. En bois, ils pourrissent. Mais on les remplace avantageusement, pour peu que l'on choisisse bien leur taille, par des pots de fleurs en terre cuite.

(PS, le jour même et les suivants :

Lapinos – Et pour égoutter les assiettes, il doit falloir utiliser de très gros pots, non ? Mais peut-être séchez-vous les assiettes avec un torchon ?

Moi – Non, j'ai horreur d'essuyer la vaisselle, j'aime bien la faire égoutter, et pour les assiettes mon égouttoir en bois est parfait. Et je suis sûr qu'en cherchant un peu, je vais trouver des trucs encore plus énervants à vous raconter.

Lapinos – Non, non, ça ne m'énerve pas, j'aime le billet pragmatique, au contraire. Mais moi, ce sont surtout les assiettes, que je n'aime pas essuyer et préfère égoutter, et on en reste à l'égouttoir en bois qui pourrit, donc.

Moi – Ecoutez, Lapin, sortez un peu votre nez de Bobodelaire et regardez des égouttoirs en bois. Vous verrez qu'il y a une différence entre les petits égouttoirs à couverts, qui ont un fond plat d'où l'eau s'évacue mal, c'est pour ça qu'ils pourrissent, et les égouttoirs à assiettes qui sont perchés sur des pieds et qui ne pourrissent pas. C'est pas tout, d'être marxiste, faut être un peu pratique, aussi.

Sébastien – Il y a des égouttoirs à couverts en inox, qui ne rouillent pas.

Moi – Oui, mais je m'en méfie un peu. Mon expérience est que ces trucs en inox ne rouillent pas au début, mais rouillent quand même au bout d'un moment, non ?

Sébastien – Renseignements pris, c'est vous qui avez raison. Au bout d'un certain temps, même les égouttoirs en inox rouillent, au niveau des soudures notamment. Il y a tromperie sur la marchandise, je trouve.

Moi – J'apprécie votre bonne foi, Sébastien, ça n'est pas une qualité si commune chez les commentateurs de blogs.

Lapinos – Sébastien m'a tout l'air d'être un fayot, oui, qui sait se faire bien voir du prof par des petits compliments mielleux. Je le soupçonne d'avoir su dès le début que les égouttoirs en inox rouillaient... Pour ce qui est de la cuisine, les marxistes n'ont guère de leçon à recevoir des existentialistes néo-vikings, qui mangent généralement des surgelés. Je sais pour ma part exécuter à la perfection une trentaine de plats traditionnels et modernes, afin de pallier l'inculture des gonzesses modernes, car ça m'arracherait des larmes de devoir bouffer du William Saurin ou autre merde contemporaine. Trente, c'est déjà pas mal. J'ai déjà eu un égouttoir en bois sans bac et il pourrissait à cause de l'humidité constante du coin dans lequel il se trouvait. Je sais de quoi je parle.

Sébastien – Soupçonner la sincérité des gens, c'est tout à fait marxiste, à défaut d'être juste.

Moi – Ne l'écoutez pas trop, Sébastien, en fait ce n'est pas à nous qu'il s'adresse. Il simule une conversation badine, mais en réalité il est en train

d'essayer de draguer des gonzesses, il leur fait savoir par ce biais qu'il est un bon parti, sur le plan des talents domestiques. N'oublions pas que c'est un cœur à prendre...

Lapinos – Je vois mal comment je pourrais draguer des gonzesses sur un blogue où il n'y a que des mecs. Traitez-moi de pédé tant que vous y êtes, ne vous gênez pas.

Lorenzo – Il est vrai que le terme anglais stain*less* est plus exact que le mot français inoxydable. Il n'y a que l'acier H1 qui soit parfaitement inoxydable.)

Mercredi 29 novembre 2006. J'étais impatient d'ouvrir le livre de Victor Farias sur *Allende : la face cachée*, paru cette année aux éditions Grancher. Mais quand ce fut fait, j'ai vite compris que je n'aurais pas la patience de le lire en entier, et que j'allais me contenter de le feuilleter. Du coup, je ne saurai jamais, si tant est que l'explication s'y trouve, pourquoi le sous-titre original, *Antisemitismo y eutanasia*, est devenu en français *Antisémitisme et eugénisme*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, mais peu importe.

A priori, pourtant, je me réjouissais de voir déboulonner une des grandes têtes à claques de la mythologie de gauche, le ridicule martyr-démocrate-chilien-détrôné-par-les-vilains-fascistes-soutenus-par-les-horribles-impérialistes-sans-qui-on-aurait-connu-le-vrai-bonheur-de-bonheur-socialiste, mais qui visiblement n'était pas tout rose. Et Farias semble avoir indiscutablement établi l'idéologie eugéniste qui inspira le docteur Allende dans sa thèse *Hygiène mentale et délinquance* (soutenue en 1933 et émaillée de quelques remarques antisémites), et dans certaines mesures qu'il prit ou qu'il prôna lorsqu'il fut ministre de la Santé dans le gouvernement de Front populaire au Chili entre 1939 et 1941 (le point principal étant que Salva voulait interdire aux vérolés de se marier, et stériliser les tarés pour les empêcher de se multiplier).

Qu'est-ce donc qui gâche assez rapidement le plaisir de ce jeu de massacre? Ce n'est pas tant l'impression d'assister à une opération d'esbroufe, par quoi ce qui aurait pu donner la matière d'un solide article de 5 ou 10 pages est délayé de façon à former un volume de 250 pages (où il faut fouiller au fin fond de la page 205 pour enfin découvrir le nom de la traductrice).

Ce qui craint vraiment, c'est la mentalité hystérique de ce pauvre Totor, le trop parfait petit roquet humaniste bien dégueulant de haine et imbu de lui-même. Je citerai cet échantillon de sa rhétorique d'inquisiteur-bateleur : «ce que je porte à la connaissance du public conduit à des questions systématique-doctrinaires très importantes...» (p 15). Et puis il en fait trop, c'est le type qui a trouvé un joli petit pot de merde, et qui ne se tient plus de joie à l'étaler partout en trépigant. Et en s'égarant un peu de temps en temps. De la part d'un adversaire de l'hygiénisme, traiter ses contradicteurs de «incrédules congénitaux» (p 20), c'est un peu abuser. En tout cas ce livre crée un mystère, car l'auteur dresse d'Allende le portrait d'un nazi si précoce et si convaincu, que l'on finit par se demander franchement ce qu'il foutait à la tête d'un parti social-démocrate.

Jeudi 30 novembre 2006. Il n'est pas rare que l'on trouve quelque aspect positif dans les plus désolantes catastrophes, et par exemple j'ai remarqué depuis longtemps ce bienfait inattendu de l'incurie des fonctionnaires, qu'est le développement, au sein de leur biotope, de petits îlots de verdure involontaire. Dans telle encoignure non entretenue, dans tel patio délaissé, prolifèrent en silence quelques touffes joliment ébouriffées, et s'installent peu à peu des friches administratives, mais non administrées, exiguës peut-être, mais pas sans charme. Leur vue offre au passant un instant de rêverie, le jardinier peut trouver son affaire dans ces pépinières anarchiques et gratuites.

Vendredi 1^{er} décembre 2006. Il me semble que l'anglais utilise beaucoup plus de consonnes que le français (catch, through, etc). C'est sans doute une langue dont la sonorité est réellement plus consonantique, mais le contraste est accentué du fait que le français a souvent besoin de plus d'une voyelle pour transcrire un son vocalique. Je ne sais plus qui faisait remarquer qu'un sommet graphique du français est le mot «oiseau», une seule consonne pour cinq voyelles, dont pas une en double. En comparaison avec ces deux langues, l'espagnol me paraît manier plus équitablement consonnes et voyelles,

régulièrement alternées. En songeant à cette question, l'autre jour, je trouvais un bel exemple dans ce synonyme : bull / taureau / toro. (Naturellement, ce ne sont là que des impressions linguistiques, plus proches de la rêverie que de la science.)

Samedi 2 décembre 2006. Journée très particulière pour moi que celle de mardi dernier le 28 novembre, passée en mission hors de mon lieu habituel de travail, en compagnie de ma chère collègue, directrice et amie. Le regretté professeur A A ayant exprimé, peu avant sa mort fin août, le souhait que l'université puisse disposer, s'il lui plaisait, de sa bibliothèque personnelle, et un accord ayant été conclu avec la famille, nous partîmes à l'aube de ce jour-là, au volant d'une camionnette institutionnelle, pour nous rendre au fin fond de la Corrèze, où nous devons aussi rapidement que possible évaluer la situation et prendre un premier, peut-être unique, chargement. Ce ne fut pas une mince affaire et nous ne fûmes de retour que tard dans la soirée.

En chemin, peu avant d'arriver à destination, nous profitâmes de ce que l'itinéraire nous amenait par là pour jeter un coup d'œil dans l'incroyable village de Collonges-la-Rouge, où le visiteur se sent comme immergé dans l'univers d'un conte de fées moyenâgeux, parmi ces vieux bâtiments d'une couleur inhabituelle, tout en tourelles, courettes, perrons et recoins moussus. On nous dit plus tard que l'endroit était une irrespirable fourmilière touristique à la belle saison, ce qui paraît vraisemblable, et sans doute son charme était-il plus saisissant du fait que nous le découvrions totalement désert et immobile, si bien que nous n'aurions pas été surpris de voir surgir tout à coup quelque Schtroumpf, ou bien Shrek en personne.

À La Chapelle, nous fûmes accueillis par H, un frère du défunt, qui présentait avec lui une ressemblance frappante, tant dans les traits du visage et les différentes expressions, que dans le timbre de la voix. Il nous conduisit, non loin de là, dans la maison d'A, où nous rencontrâmes un autre frère, qui n'avait pas la même apparence de sosie. C'était une belle et grande maison de maître à deux étages, datant du XIXe siècle, où nous attendait un important gisement de livres, disséminé sur les trois niveaux, dans un certain nombre de meubles, étagères, placards, tables et tablettes, ou parfois à même le sol. Ce n'est pas sans gêne que je pénétrais dans la demeure de cet homme qui n'était plus mais que j'avais connu, avec qui j'avais eu des rapports plutôt sympathiques mais distants, et chez qui j'arrivais en tout bien, tout honneur, mais avec le pouvoir exorbitant d'un survivant mandaté par l'administration. Sans doute mon sentiment d'intrusion était-il rendu plus vif par les nombreux signes qui subsistaient de la présence du disparu, tels que les lits, vêtements, chapeaux et innombrables objets personnels traînant encore ici et là.

Assez vite il nous apparut que cette bibliothèque éparpillée, à dominante évidemment brésilienne, littéraire et linguistique, ne comprenait pas de fonds particulièrement précieux, mais valait par son abondance et sa bonne qualité. Nous passâmes donc la journée à examiner aussi attentivement que possible tous ces lots de livres pour en extraire ce qu'il nous semblait le plus opportun de rapporter à l'université, avec le discernement relatif que permettaient ces conditions précaires. Nous remplîmes ainsi peu à peu la trentaine de caisses dont nous pouvions raisonnablement charger le véhicule, ce qui ne représentait probablement qu'un ou deux dixièmes du stock disponible. Notre travail fut ralenti du fait que la bibliothèque était non seulement dispersée dans l'espace, mais qu'elle n'était guère ordonnée, du moins dans l'état où nous la trouvâmes. Certaines tendances thématiques se dessinaient bien ici et là, mais c'était tout de même l'absence de classement qui caractérisait l'ensemble, si bien qu'il y avait de tout un peu partout, et que trois exemplaires d'un même ouvrage pouvaient se retrouver dans trois pièces différentes. À quoi s'ajoutait que par endroits les livres étaient alignés sur deux épaisseurs, et dans d'autres entassés en vrac.

Au milieu de la journée, nous fûmes aimablement conviés dans une auberge des environs pour nous y restaurer. Jugeant que le mieux était, dans ces circonstances exceptionnelles, de faire exception à mes règles, je m'accordai le droit de me nourrir, ainsi que ma collègue et nos deux hôtes, d'une magistrale omelette aux cèpes, accompagnée d'inoubliables pommes de terre sautées et arrosée d'un excellent petit vin rouge du pays.

Il va sans dire que, tout au long de la journée, l'exploration de ce vaste ensemble devait faire surgir en moi mille souvenirs de mon propre passé. Il y

eut en particulier ce moment où j'avisai un petit recueil de textes du poète et chanteur Vinicius de Moraes, que je me souvenais d'avoir moi aussi possédé il y a bien longtemps. Mais en ouvrant le livre, je reconnus aussitôt, à la dédicace au stylo bleu du préfacier, commençant par « *Ao Felipe...* », que c'était bel et bien mon exemplaire. Cet ouvrage qui m'intéressait moyennement m'avait été offert à Rio en 1984, et plus tard avait dû faire partie d'une caisse de livres que j'avais confiée à monsieur A afin qu'il la remette à la bibliothèque, ou qu'il en fasse ce qu'il voudrait. Il était là, ainsi qu'une édition d'Almeida Garrett que j'ai aussitôt reconnue à sa reliure en cuir bleu et à son ex-libris armorié.

Le lendemain, une inspection superficielle du butin, que nous avons déchargé dans nos locaux, fut l'occasion de méditer sur les différences de psychologie qui me distinguaient de mon ancien professeur. Non seulement, me dis-je, cet homme n'aurait probablement pas aimé pratiquer ce métier, qui me convient assez. Mais il traitait les livres très différemment de moi, car je les préfère nus, alors qu'il les lardait volontiers de toute sorte de bouts de papier, coupures de presse, tickets, reçus, factures, titres de transport, courriers, etc. Certains de ces papiers avaient un lien évident avec l'ouvrage. Ce pouvait être un lien matériel (bandeau, ticket d'achat, carte postale commerciale ou prospectus de l'éditeur) ou bien un lien intellectuel (courrier personnel de l'auteur, article sur lui ou entretien avec lui découpé dans la presse). Dans ce cas le livre jouait en quelque sorte le rôle d'un dossier dans lequel son propriétaire recueillait des documents supplémentaires. Ces coupures de presse étaient assez soigneusement détournées, et il y avait généralement indiqué la date, mais pas le nom du journal ou de la revue, soit parce que cela lui paraissait secondaire, soit que l'aspect typographique lui semblait suffisant pour rétablir la provenance. J'ai vu que certains articles étaient directement découpés dans les journaux, d'autres photocopiés. Je me suis demandé si c'était parce qu'il avait remarqué que la photocopie a un aspect plus propre et se conserve mieux que le papier journal. Le cas le plus intrigant à cet égard était celui d'un article paru en deux morceaux, le début à la une et le reste dans une page intérieure, et dont un était conservé sur le papier original et l'autre en photocopie. Parmi les papiers sans rapport apparent avec les livres, et qui ne devaient qu'au hasard du moment d'y avoir été laissés, il m'a semblé qu'un grand nombre (de tickets, de factures, de courriers, etc) étaient datés, de sorte que quelqu'un qui aurait eu le loisir de réunir et de mettre en ordre tous les petits papiers cachés dans l'ensemble des livres ayant appartenu à cet homme, aurait certainement pu rétablir assez fidèlement la chronologie de ses faits et gestes.

J'ai fait là aussi une découverte singulière et fortuite quand, en feuilletant machinalement un livre de Le Clézio sur Frida Kahlo, il en jaillit une carte postale que j'avais écrite au professeur le 23 janvier 1993, c'est-à-dire à l'époque où, après avoir principalement travaillé dans la traduction, je m'apprêtais à aborder durablement cet autre domaine de l'élevage des livres, où j'officie encore aujourd'hui. Ce paragraphe était caractéristique : « Je ne vous ai pas dit que cette année je suis un stage de formation au métier de bibliothécaire. Je me trouve pris dans un véritable tourbillon pédagogique & j'y perds tout mon temps. » Déjà il me semblait que le temps me manquait, et je courais après. Change-t-on donc si peu, me dis-je, treize ans plus tard.

Dimanche 3 décembre 2006. Petits crayons.

Quand Guy Debord s'est suicidé, fin 94, le peintre Jolivet, qui l'avait fréquenté, a raconté que Debord lui demandait de lui garder les petits bouts de crayon, avec quoi il aimait écrire. Ça ne m'avait pas rendu les crayons plus attirants, mais ça m'avait intrigué. Je me demandais par quelle aberration du goût cet homme pouvait non seulement aimer écrire au crayon, mais de préférence avec un petit bout de crayon. Je n'ai trouvé au crayon court d'autre vertu spéciale que d'être plus facile à transporter dans la poche, avantage largement contrarié par la saleté de la mine se frottant au tissu.

Je n'ai jamais bien aimé écrire au crayon. Henri Cueco, qui dessine beaucoup, déclare en user un tous les deux jours. Moi, ça serait plutôt tous les deux ans, ou tous les deux lustres. Encore n'en avais-je jamais usé un entier, ils disparaissaient toujours fortuitement, à tel ou tel degré d'usure. Cueco a observé cette tendance des crayons en fin de course à se volatiliser

discrètement, sans laisser de trace. Lui doit tenir les siens à l'oeil, pour en conserver les bouts, qu'il stocke en bocaux.

Par coïncidence, j'ai découvert la semaine dernière les intéressantes remarques faites par Cueco sur "Les petits crayons", dans son recueil *Le collectionneur de collections*, quasiment le même jour où je suis moi-même enfin arrivé au bout d'un crayon. J'ai su que j'y étais arrivé quand j'ai constaté que si je l'enfonçais dans mon taille-crayon, il n'en dépassait plus assez pour que je puisse tourner.

Mardi 5 décembre 2006. Bon anniversaire Michou.

Michel O est plus fort que nous, il a aujourd'hui 60 ans, nous ne le trouvons pas au téléphone et lui souhaitons bon anniversaire par la voie du net.

Nous recevions hier soir une épître de lui, selon laquelle il n'est pas en grande forme et dont nous reproduirons ici une partie, puisqu'il y évoque la bloguerie :

«J'ai chopé un zona oculaire qui a fait de mon joli visage une face d'épouvante, et je suis "galopé de fièvre" comme disait Zola, aussi ne t'écrirai-je la longue lettre-glose prévue. Mais tu es assez malin (sic!) [le sic est de lui] pour faire la part des choses.

J'ajoute (blogomachie) Littré : R = 80.

"Devant que bien l'on cognoisse un amy / Manger convient muy de sel avec luy", Le Roux de Lincy (Littré). Muid peut être minot de sel (ce qui n'est pas du tout le même volume).

Mange (Je ne - plus). Comme on dit à mots bas: "Il boit!" (de l'alcool) bientôt on dira "Il mange!" (du gras). C'est ta façon de parler aux ouvriers qui m'a fait entrevoir ce nouvel emploi.

Simenon dit qu'en Amérique parfois on fiche un cigare entre les lèvres du corps embaumé "pour faire + vivant". [L'auteur avait été saisi naguère par une image de cigare fourré dans la gueule, dans un courrier de Lapinos, qui ne supportait pas que j'aie arrêté de cloper].

J'attends un livre à t'envoyer, *Pauvre cerveau qu'il faut bercer. (...)*»

Jeudi 7 décembre 2006. Hier soir comme souvent, je m'attarde au boulot un moment après la fermeture, le temps d'aller voir un peu sur le net, puis je rentre à la nuit tombée, vers six heures et demie, sous un vague crachin. Et voilà qu'en passant dans une petite rue juste derrière le campus, j'aperçois sur le côté droit quelqu'un qui faisait des signes. C'était une jeune femme et les signes n'étaient pas très clairs. Un instant, il me vint à l'esprit qu'il y avait encore grève et que les étudiants étaient réduits à faire du stop, comme il arrive, mais si l'instant avait pu se prolonger tant soit peu, j'aurais percuté qu'il ne passe jamais aucun bus dans cette rue et que ce ne pouvait donc être le cas. (Toute cette scène, en vérité, n'a duré que quelques secondes, bien moins de temps qu'il ne m'en faut maintenant pour la raconter). En attendant j'avais ralenti et je m'étais arrêté. Je me tenais sur mes gardes, on ne sait jamais, mais la fille avait l'air sérieux et je lui ouvris la portière. Ce qu'elle me dit alors était très surprenant. Je ne sais plus ses termes, mais c'était en substance «Je suis fumeuse, je n'ai plus rien, je suis en manque, pouvez-vous me prêter un peu d'argent pour acheter des cigarettes.» J'étais étonné, et à vrai dire déçu et fâché que l'on puisse arrêter une voiture pour mendier, qui plus est pour mendier ça. Je suis désolé, mais je ne peux rien pour vous, lui dis-je d'un ton sec. Hélas, cela n'eut aucun effet. Elle continuait de m'implorer, et de façon inquiétante, en parlant lentement, tout en me fixant d'un regard halluciné, cependant que, tout en restant à l'extérieur de la voiture, elle s'était accroupie et s'agrippait des deux mains au siège du passager. Je répétais mon refus, sans plus de succès. Je fus alors gagné par la conviction qu'une fois de plus, je venais de tirer le gros lot, et que j'avais affaire à une cinglée de première catégorie. Elle était bien gluante et je ne voyais pas comment m'en dépêtrer. Pris d'une inspiration subite, je fourrai la main dans ma poche et en sortis un répugnant petit billet de 5 euros, déchiré et recollé d'un bout de scotch, que m'avait fourgué une commerçante dans la journée. Guidé en cela, je l'avoue, par la panique et non par la charité, je le tendis à la possédée. Elle en fut transfigurée, mais pas découragée. Vous pouvez me déposer..., commença-t-elle, mais je la coupai net, sentant que mon geste généreux m'avait investi du supplément d'autorité qui jusqu'alors m'avait fait défaut. C'est impossible, lui dis-je, fermez la porte! Et elle le fit. Ouf. Je foutis le camp sans demander

mon reste. Mais vraiment, pensai-je en m'éloignant, il n'y a que moi pour aller me fourrer dans ce genre de mauvais pas. Et comme chaque fois que ça m'arrive, je sentis que pendant un moment, le diable et le bon dieu se chamaillaient dans ma pauvre âme fatiguée. Tu me fais vraiment un bel empoté, disait l'un, tu aurais quand même pu t'en tirer mieux que ça, et pour moins cher. J'aurais bien voulu t'y voir, répondait l'autre, c'est un peu facile, de venir donner des conseils quand tout est terminé.

Lundi 11 décembre 2006. Vendredi soir chez un ami, j'ai regardé *Star Academy*. Je découvrais cette émission dont j'ai entendu parler souvent mais que je n'avais encore jamais vue. C'était une demi-finale, entre Cyril et Cynthia si je me souviens. Je me doutais que ça ne serait pas bien à mon goût. Cela divertit un moment, le spectacle de ces jeunes gens qui se dandinent en faisant des gestes avec leurs pattes de devant, mais point trop n'en faut. Une chose qui m'impressionne est le public, assez nombreux et excité. Il faut tout de même songer que tout ce petit monde pas très futé dispose vraisemblablement du droit de vote.

Mardi 12 décembre 2006. J'ignore à peu près tout d'António Ferro. Je vois sur la jaquette qu'il naquit à Lisbonne en 1895, fut successivement écrivain d'avant-garde, journaliste, fonctionnaire et diplomate, avant de mourir dans sa ville natale en 1956, à 61 ans. Je viens de lire son recueil d'aphorismes *Teoria da indiferença* (1920, réédition de 1979). Un livre vite lu, il n'y a qu'une pensée par page, et elle tient parfois en une seule ligne. Il y règne un esprit poseur et arrogant qui d'emblée ne m'attirait pas beaucoup, un peu à la Wilde, que l'auteur accuse d'ailleurs (par plaisanterie, je suppose) de l'avoir plagié. J'en ai retenu finalement une dizaine de phrases, qui m'ont assez plu pour que je les traduise, dans ma *Lettre documentaire* 373. Je ne citerai ici que celles-ci.

«La nature n'est qu'un brouillon. La peinture, c'est ce brouillon mis au net.» Par coïncidence, je tombe le même jour, dans un volume du journal de Michel Ciry, que je lis par intermittence depuis quelques mois, sur ceci (le 15 novembre 1973, à la Via Appia Antica) : «Fait un croquis, déplaçant ce qu'il convenait de déplacer. Questions d'aplombs, de rythmes, de plans. Rares sont les motifs en lesquels il n'y ait rien à changer.»

Celle qui dit «Les phrases lancées dans une conversation de café sont toujours brillantes. L'intelligence n'a pas le temps de les entendre» me rappelle cette observation de Gómez Dávila : «L'homme ne communique avec un autre homme que quand le premier écrit dans sa solitude, et que l'autre le lit, dans la sienne. Les conversations sont divertissement, escroquerie ou escrime.» (*Nuevos escolios*, 1986, II, p 88).

Une autre me laisse hésitant quant au sens : «La musique est le vestiaire de l'âme.» Cela peut signifier que l'on va choisir une musique à écouter, comme une veste à mettre, selon l'humeur (mais ce serait étonnant en 1920, quand la musique n'était pas encore un objet aussi manipulable à volonté, que depuis qu'on l'enregistre). Cela peut aussi vouloir dire que l'on met son âme à nu en écoutant de la musique, de même que l'on se dévêt au vestiaire. Ou bien autre chose.

Mercredi 13 décembre 2006. Je ne sais pas grand chose de la femme de lettres socialo-féministe Natália Correia. Cette dame née aux Açores en 1923 a écrit principalement de la poésie, mais aussi quelques oeuvres de théâtre, de fiction, et des essais, avant de mourir à Lisbonne en 1993. Sans l'avoir lue, je lui portais l'estime que m'inspire quelqu'un d'assez culotté pour avoir écrit encore des sonnets dans la deuxième partie du vingtième siècle. J'ai remarqué l'autre jour son livre de 1974 *Uma estátua para Herodes* (une statue pour Hérode) à cause de son sujet peu commun. C'est un essai mi-sérieux, mi-blogueur sur la «pollution démographique», «l'incontinence populationnelle» de notre époque. Je ne prendrai pas le temps de lire ce livre qui n'a pas l'air simple. J'y aperçois en passant, outre les formules sus-citées, les néomots de «puénilâtrie» et «puérocraie». J'ai siroté en me régaland le dernier chapitre, où l'auteur s'est amusé à composer «Les proverbes d'Hérode». Ce sont des aphorismes cyniques, parfois même cruels. J'en ai traduit une vingtaine pour mes *Lettres*. Mon préféré est peut-être celui-ci : «Si tu ne fais rien pour ton fils, tu feras tout pour toi. C'est le mieux que tu puisses faire pour lui.» Ou celui-là : «Le péché

d'Eve ne fut pas la fornication qui unit ce qui était séparé, mais la génération qui sépare ce qui était uni.»

Jeudi 14 décembre 2006. Entre deux pages, le nom latin de la lumière m'est apparu brièvement, écrit à l'antique, LVX. Les lettres de ce mot sont des chiffres romains, qui lui donnent la vague allure d'un nombre. Mais la règle interdit un tel agencement, il faudrait ordonner les éléments en XLV (45) ou LXV (65). J'ai traîné quelques jours cette énigme au fond de mes poches mentales, sans l'élucider.

Dimanche 17 décembre 2006. Ce que tout le monde a pu constater ces derniers temps, c'est que les flics de France ont intérêt à se tenir à carreau et à bien réfléchir aux conséquences de leurs actes. Sauf s'ils sont noirs et s'ils tirent à coups de pistolet sur des supporters du PSG.

Lundi 18 décembre 2006. J'ai reçu le dernier ouvrage de Michel Ohl, *Pauvre cerveau qu'il faut bercer*, paru le mois dernier chez le Castor Astral. Ce volume a la minceur, mais aussi la densité, d'un petit classique. L'on y trouve réuni un joli nombre (414, paraît-il) de fragments, aphorismes, jeux de mots, quatrains, distiques, faux proverbes, etc. Certaines de ces dingeries brèves ont peut-être été créées pour l'occasion, mais il me semble que la plupart proviennent, intactes ou retouchées, de textes déjà publiés (j'en reconnais même qui avaient paru dans mes *Lettres documentaires* de jadis). Comme je crois que la plupart des folles historiettes de l'auteur ne sont qu'un liant où sertir ses trouvailles, on dirait qu'il a repassé au crible ses œuvres plus ou moins complètes pour en récupérer ici la plus substantielle moelle. Michou n'est pas un bricoleur approximatif, c'est un pro de la blague, un artisan soigneux, très attentif à la précision du mécanisme, et ce talent force l'estime. Bon, je dois aussi avouer que comme d'habitude, quelques sentences un peu trop ésotériques me passent largement au-dessus sans que je les pige («J'ai un ami, je lui dis *gugu!* il tombe de rire à mes pieds»), et certaines veines d'inspiration, comme la scatologie, ne m'accrochent pas beaucoup. Il y a des vanes dont je ne me lasse pas, entre autres celle des «Noces de Cana bis», où Jésus transforme le tabac en haschisch. Mais tout n'est pas fait pour amuser dans ce petit livre, et l'on n'est pas loin de la mélancolie avec un aveu du genre de «Je n'ai jamais vécu que par intérim», ou ce constat superbe de sobriété : «Tout est qui finit».

P.S. Dans un courrier, peu après cette note, M Ohl me précise entre autres : le sens de la phrase à «gugu» (que j'avais des excuses de ne pas comprendre étant donné qu'il s'agit d'une sorte de «private joke»), qu'il n'écrivait pas ses «historiettes pour y sertir (ses) trouvailles, mais il est vrai de nombreux paragraphes, ou phrases, ont été écrits en fonction d'elles», enfin que l'origine des sentences est pour moitié les livres de l'auteur, pour un quart divers opuscules, le quart restant ayant été conçu exprès.

Lundi 25 décembre 2006. Noël. J'ai commencé les vacances en dégueulant comme un salaud, vendredi soir, je me demande ce que j'avais pu avaler de travers. Sinon ces trois jours chez ma mère se sont plutôt bien passés. Instruite de mes difficultés psychiques actuelles, Madame avait adopté une réserve opportune, de sorte que je n'ai pratiquement pas eu envie de l'étrangler, sinon de façon très passagère. Chaque jour je me cassais dans mon bois où je jouissais d'une paix royale. Il faisait assez frais, moins de zéro, mes seaux d'eau étaient gelés à bloc, le ruisseau aussi un peu sur les bords, mais je faisais grand feu et je m'occupais principalement à mettre de l'ordre en ramassant et en triant le bois tombé un peu partout depuis des mois.

Samedi en partant je passai d'abord à la coopérative agricole de Bergerac, dont je ne connaissais pas encore les locaux nouveaux, dans un entrepôt derrière la gare. Providentiellement je pus y acheter un manche neuf pour ma masse, le vieux était pété depuis des années et je n'arrivais pas à en retrouver du même format. En plus je ne l'ai payé que six euros et quelque, et l'étiquette populaire, imprimée en bleu-blanc-rouge, «Frêne verni, Jacquenet-Malin, Le manche de qualité», m'apporte une petite satisfaction supplémentaire très appréciable.

J'aime bien l'hiver là-bas, c'est tranquille, la vermine a disparu, la broussaille est ratatinée, on peut marcher à peu près partout, les aulnes ont leurs bourgeons mauves, les frênes leurs bourgeons noirs. Dans l'après-midi j'ai

levé sans le vouloir un lièvre dans les ronces, il a détalé à deux trois mètres de moi, j'en avais déjà vu à cet endroit mais je n'y pensais plus. J'ai réfléchi à un plan pour démonter ma cabane et en refaire une plus petite mais plus pratique, mieux conçue, mieux placée. J'ai repéré un emplacement qui conviendrait, pas très loin d'ailleurs. Ce qui me manque, pour ça, c'est un copain. Tout seul j'ai la flemme.

Le ciel est resté gris les trois jours. Dimanche il faisait plus froid que samedi, dès les côteaux de Monbazillac toute la campagne était poudrée de givre. Les tons de vert, de roux et d'ocre continuaient de pointer plus ou moins sous le blanc, c'était assez joli. Ce jour-là en arrivant, trois chevrettes dans le pré juste en amont du bois. Elles sont parties en courant dès que j'ai voulu arrêter la voiture.

Pendant les trois jours un rouge-gorge m'a tenu compagnie, sans arrêt, même sous l'abri, même quand je faisais du bruit en cassant des branches de bois sec. L'air sérieux, avec son petit oeil rond.

Comme je n'ai plus du tout l'occasion de regarder la télé, j'en ai profité pour me rencarder un peu. Il y a eu un soir où je me suis aperçu que dans mes préférences, Annette Gerlach prenait maintenant le pas sur Claire Chazal. Je n'aurais jamais soupçonné un tel bouleversement, c'est peut-être un effet secondaire du sevrage tabagique.

Ce matin sur l'aube, rêvé que je voyais un livre intitulé *Les éditeurs viennent de loin*. Tout s'explique, me dis-je, une fois réveillé. Voilà sans doute pourquoi si peu d'entre eux sont arrivés jusqu'à moi, ils ont dû se perdre en route.

Après-midi très animalière dans le bois. D'abord une chevretonne, levée en travaillant le long du ruisseau, partie en bondissant avec son grand cul blanc. Puis un passage de mésanges à longue queue. J'en suis un peu blasé mais c'est toujours charmant, tout d'un coup on se rend compte qu'il y en a une quinzaine en train de pépier en se balançant dans les arbres tout autour. Un jeu consiste à repérer qui les accompagne, elles ne sont jamais seules. Cette fois-ci des mésanges bleues, comme souvent, mais aussi un petit pic et un roitelet, c'était un vrai festival. Et plus tard, je suis tombé sur une salamandre noire et jaune. Elle se tenait figée dans une posture en forme de S, parmi les feuilles mortes. Je me suis accroupi et il m'a fallu plusieurs secondes avant de réaliser que si elle se tenait aussi parfaitement immobile, c'est tout simplement qu'elle était morte.

Mardi 26 décembre 2006. Quand je suis arrivé à La Croix, hier soir, il faisait 3 degrés dans la maison. J'ai fait du feu quelques heures en lisant mon courrier avant d'aller me coucher dans ma chambre moderne, où il y a un radiateur électrique. Mais ce matin en me levant, évidemment il faisait re-trois dans la salle à manger. En cette saison c'est fatal, si on n'est pas en train de s'activer au jardin, ou de glander au lit, on reste assis à côté de la cheminée. Depuis quelques années que j'ai l'occasion de mener ce genre de vie par intermittence, je remarque cette constante sur les peintures d'autrefois, encore sur les photos du début vingtième : l'hiver, les gens parlent, fument, boivent, lisent ou font ce qu'ils veulent, mais assis à côté de la cheminée.

Je brûle, parmi d'autres, les bûches les plus chères que je me sois jamais payées, c'est à dire les tronçons de la vieille poutre vermoulue que des ouvriers ont remplacée en novembre. Je récupère dans la cendre de vieux clous bizarres, de coupe carrée, sans tête. Si je savais de quand ils datent, cela me donnerait peut-être l'âge de la poutre, et celui de la construction. Je me demande s'il existe quelque part une typologie des vieux clous, avec datation. Hubert me disait une fois que quand on a une maison ancienne, il faut la regarder avec les yeux d'un archéologue. Moi je veux bien, mais ça ne s'improvise pas, il faut des compétences...

Mercredi 27 décembre 2006. La rhétorique du commerce a produit ces dernières années un concept assez réussi, et dont on est bien sûr bombardé plusieurs fois par jour en cette période de fêtes, celui des «idées-cadeaux». Le vide spirituel (ne savoir qu'offrir mais s'y sentir obligé) et la misère syntaxique («idées de cadeaux» serait d'une complexité excessive) sont si bien concentrés dans cette notion, qu'elle pourrait avantageusement servir d'emblème pour définir notre temps : la civilisation des idées-cadeaux. Je crois qu'il y a même des boutiques spécialisées.

Jeudi 28 décembre 2006. «Rubens, peintre des thons», ce préjugé sordide embarrasse mon âme depuis que j'ai été traumatisé par la vision épouvantable de sa célèbre toile *Les trois grasses*, je veux dire *Les trois grâces* (1638) et de quelques autres de la même inspiration. Comment pourrais-je me changer les idées sur ce point?

Samedi 30 décembre 2006. Avant-hier en début d'après-midi, je suis descendu à Loulay poster quelques brochures malthusiennes, et d'autres livrettes de mon cru, que des amateurs m'avaient commandées. Il faisait enfin grand soleil et j'ai voulu en profiter pour passer voir où en était mon gisement de combustible gratuit, derrière la voie ferrée. Bonne occasion de prendre l'air. Je comptais ne ramasser que deux trois bouts de bois mais c'est addictif, encore une fois je ne suis reparti qu'avec la voiture remplie jusqu'au toit. En fait il y a un endroit où les rails passent au long d'une ancienne décharge, et où l'on trouve un peu de tout. Par exemple un cageot en bois pyrogravé à l'enseigne des *Sunsweet nature flavored, tree ripened Santa Clara Prunes*, en Californie. J'ai pu glaner pas mal de bois sec. Notamment trois énormes bites d'un bon mètre de long, épaisses d'un empan, du frêne à mon avis. J'ai aussi emporté un joli crâne allongé, qui traînait par terre. Ce genre de trouvaille est divertissant surtout si l'on possède quelque chose comme le *Petit guide de reconnaissance de 30 crânes de mammifères faciles à trouver*, publié voilà quelques années par des écolos des Ardennes. Car je ne me contente pas de vendre des livrettes, j'en achète aussi (que le cas échéant, je revends plus tard). D'après l'opuscule, c'est sur un os de renard, que je suis tombé. Encore un signe, sans doute, mais de quoi?